

Emily
Ratajko
Dowski My
Body

SEUIL

EMILY RATAJKOWSKI

MY BODY

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurence Kiefé

Éditions du Seuil
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Responsable éditoriale : Nathalie Fisman

Titre original : *My Body*

Éditeur original : Metropolitan Books, New York

ISBN original : 978-1250817860

© original : Emily Ratajkowski, 2021

Par respect pour leur vie privée,
le nom de certaines personnes a été modifié.

ISBN 978-2-02-148564-6

© Éditions du Seuil, janvier 2022, pour la traduction française

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À Sly

Vous avez peint cette femme nue parce que vous la trouviez agréable à regarder, vous lui avez mis un miroir dans la main et vous avez intitulé le tableau *Vanité* pour condamner moralement cette femme dont pourtant vous n'aviez représenté la nudité que pour votre propre plaisir.

La vraie fonction du miroir était ailleurs. Il s'agissait surtout de rendre cette femme complice d'emblée puisqu'elle se traitait elle-même comme un spectacle.

John Berger, *Voir le voir* (1972)

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Copyright

Dédicace

Introduction

Leçons de beauté

Blurred Lines

My Son, Sun

Toxic

Pcq Halle Berry bonjour !

K-Spa

« Les pataquès »

Transactions

Comment je me suis rachetée

Pamela

Des hommes tels que toi

Délivrances

Remerciements

Introduction

À leur sortie à l'été 2020, le single et le clip viral de Megan Thee Stallion et Cardi B, « WAP » (un acronyme pour « Wet-Ass-Pussy », autrement dit une chatte bien mouillée), ont explosé : le clip a cumulé 25,5 millions de vues en vingt-quatre heures et le single a démarré comme numéro un des ventes aux États-Unis et dans le monde, devenant ainsi la première collaboration féminine à occuper cette place. Très vite, Internet s'est enflammé sur les aspects hypersexuels des paroles et du clip. Beaucoup de chroniqueurs culturels ont hissé la chanson au rang d'hymne à la « sexpositivité » et ont affirmé que, en rappant sur leurs propres désirs avec des détails sexuels explicites, Cardi et Megan revendiquaient leur pouvoir et décrétaient un renversement des rôles qui n'avait que trop tardé. D'autres ont affirmé que la chanson tout autant que le clip ramenaient le féminisme au moins cent ans en arrière.

La dernière fois qu'un clip avait déclenché un débat aussi brûlant sur l'autonomisation et la sexualité des femmes, c'était en 2013 avec « Blurred Lines », coécrit et interprété par Robin Thicke, Pharrell et T.I. Le clip mettait en scène trois femmes qui dansaient autour d'eux presque totalement nues. J'étais une de ces femmes.

« Blurred Lines » m'a rendue célèbre du jour au lendemain, alors que j'avais vingt et un ans. La version censurée, qui masque en partie notre nudité, a été vue environ 721 millions de fois sur YouTube et la chanson figure dans les meilleures ventes de singles de tous les temps. La version

« non censurée » a été retirée de YouTube peu après avoir été mise en ligne, sous prétexte qu'elle enfreignait les conditions d'utilisation du site ; elle a été remise en circulation puis à nouveau supprimée, ce qui n'a fait qu'ajouter à son charme controversé.

En un clin d'œil, ma personne ou, plus précisément, les stratégies concernant mon corps ont été commentées et disséquées d'un bout à l'autre de la planète, aussi bien par des théoriciennes du féminisme que par des adolescents. Le clip a été condamné par la critique comme étant « d'une misogynie carrément renversante », vu la façon dont nous, les top models, étions traitées comme des objets. Lorsque la presse m'a interrogée sur ce que je pensais du clip, je les ai tous surpris en répondant que je ne le percevais nullement comme antiféministe. J'ai dit aux journalistes que, d'après moi, les femmes devaient ou du moins pouvaient considérer que ma prestation allait dans le sens de l'empowerment, autrement dit l'autonomisation des femmes. Mes déclarations à propos de « Blurred Lines » sont arrivées à l'ère de la blogosphère féministe, d'*En avant toutes* et de gros titres du genre « Why Women Still Can't Have It All ? » (Pourquoi les femmes ne peuvent-elles pas encore tout avoir ?) sur la couverture des magazines les plus sérieux, mais avant l'acception populaire du terme « féministe », avant que Beyoncé n'ait dansé devant un gigantesque FÉMINISTE au néon, et avant que les marques de la mode jetable n'aient commencé à vendre des T-shirts affichant le mot FÉMINISTE. Beaucoup se sont indignés à l'idée que la fille nue dans le clip viral avait le culot de se revendiquer comme féministe tandis que d'autres, en majorité des femmes assez jeunes, ont trouvé mon attitude stimulante. Je soutenais que j'avais confiance dans mon corps et dans ma nudité, et pour qui se prenaient-ils, tous ceux qui affirmaient qu'en dansant nue je ne faisais preuve d'aucune autonomisation ? En réalité, n'était-ce pas antiféministe que d'essayer de me dire ce que je devais faire de mon corps ? Le

féminisme est totalement une affaire de choix, je tenais à le rappeler à la face du monde, alors arrêtez donc d'essayer de me contrôler.

Quelques années après « Blurred Lines », j'ai écrit un texte intitulé « Baby Woman » où il était question de devenir adulte et de la honte que j'avais pu ressentir, confrontée à ma sexualité et à mon corps en plein développement. Alors même que j'étais mannequin et actrice, j'y affirmais que la pire humiliation de ma vie, c'était le jour où ma prof de collège avait fait claquer ma bretelle de soutien-gorge, histoire de me gronder parce que je l'avais laissée dépasser de mon débardeur. Pour moi, le problème, ce n'était pas la sexualisation des filles, contrairement à ce que les féministes comme les antiféministes voudraient nous faire croire, le problème, c'était de leur en faire honte. Pourquoi était-ce à nous de devoir s'adapter ? de cacher notre corps, de nous excuser de son existence ? J'en avais assez de me sentir coupable de la façon dont je me présentais.

Ce raisonnement, c'était le résultat d'une adolescence saturée de signaux contradictoires concernant mon corps et ma sexualité en plein essor. À treize ans, j'étais restée perplexe quand mon père m'avait gentiment suggéré de « m'habiller autrement, rien que pour ce soir » alors que j'étais en train de me préparer pour aller au restaurant avec mes parents. J'ai regardé le haut rose en dentelle et le soutien-gorge push-up que je portais. Ma mère me répétait toujours que je devais être satisfaite de mon allure et cette tenue-là me valait des regards approbateurs tant des hommes que je croisais dans la rue que de mes pairs au collège. D'un seul coup, ce qui était source de fierté devenait également cause de malaise.

Quand ma cousine, qui avait près de vingt ans de plus que moi, avait fait brutalement irruption dans son salon, hors d'haleine, après m'avoir laissée seule avec son ami pendant quelques minutes, je n'avais pas compris pourquoi. Je ne voyais pas de quoi elle avait peur, même si, instinctivement, j'avais déjà interprété le langage corporel de son ami – cette manière de s'étaler sur le canapé, le bassin en avant, avec un sourire en coin engageant.

J'étais une enfant mais, d'ores et déjà, j'étais capable de détecter le désir masculin, même si je ne comprenais pas totalement ce qu'il fallait en faire : était-ce une chose positive ? Fallait-il en avoir peur ? Fallait-il en avoir honte ? Apparemment, c'était tout cela en même temps.

« Baby Woman » s'achève sur un échange que j'ai eu avec un professeur de dessin à la fin de ma première année d'école d'art. Alors que je lui montrais un nu que j'avais fait au fusain, il m'a suggéré : « Pourquoi ne pas dessiner une femme avec une taille si fine qu'elle tombe en avant et ne parvient plus à se redresser ? » Il me conseillait soit de « jouer avec les standards stéréotypés de la beauté, soit de montrer à quel point ils étaient répressifs ». Je ne pouvais me résoudre à croire que c'était aussi dur, que c'était là les deux seules options s'offrant à moi.

Depuis toujours, ou presque, je me suis considérée comme quelqu'un de futé ; une débrouillarde. J'avais alors conscience de bénéficier d'actifs tout à fait désirables et j'étais fière d'avoir construit une vie et une carrière grâce à mon corps. Toutes les femmes sont chosifiées et sexualisées à un degré ou à un autre, voilà ce que j'imaginais, donc tant qu'à me plier à ces règles, autant le faire à ma sauce. D'après moi, cette capacité à faire pareil choix révélait chez moi une certaine force.

Aujourd'hui, je lis ce texte, je regarde les interviews datant de cette période et je ressens un élan de tendresse pour celle que j'étais à cette époque. Mon attitude défensive et ma défiance me paraissent évidentes. Ce que j'écrivais, ce que je prônais alors, ça reflétait ce que je croyais à ce moment-là, mais je passais complètement à côté d'une vision plus complexe.

Par bien des aspects, capitaliser sur ma sexualité m'a valu des récompenses indéniables. J'ai bénéficié d'une reconnaissance mondiale, j'ai accumulé des millions de fans et, grâce à la publicité et aux campagnes de mode, j'ai gagné plus d'argent que mes parents (une enseignante d'anglais et un professeur de dessin) ont jamais rêvé d'en gagner dans toute leur vie.

Je me suis bâti une plateforme en partageant en ligne des images de moi et de mon corps, faisant ainsi de lui et donc de mon nom quelque chose d'aisément identifiable, ce qui, en tout cas partiellement, m'a donné la possibilité de publier ce livre.

Mais par ailleurs, même si c'est moins visible, devenir un sex-symbol mondial m'a amenée à me sentir diminuée, chosifiée. J'ai capitalisé sur mon corps dans les limites d'un monde cishétéro, capitaliste, patriarcal, un monde dans lequel la beauté et le sex-appeal ne sont valorisés qu'à travers la satisfaction du regard masculin. Si j'ai acquis de l'influence et un statut, c'est uniquement parce que je plaisais aux hommes. Une situation qui m'a permis de frôler la fortune et de m'offrir une certaine autonomie mais qui, en aucun cas, ne m'a donné une authentique émancipation. Cette autonomie, je ne la conquiers qu'à partir de maintenant, après avoir rédigé ce livre et donné voix à ce que j'ai pu penser et vivre.

Dans ces textes, on trouvera les idées et les réalités que, plus tôt dans ma vie, je n'avais eu aucun désir d'affronter ; peut-être en étais-je alors incapable. J'avais pris l'habitude d'occulter les expériences douloureuses ou celles qui venaient contredire ce que je souhaitais croire : j'étais le témoignage vivant d'une femme qui s'était autonomisée en transformant son image et son corps en marchandise.

Me confronter à la réalité de ma situation, bien plus nuancée, a été un réveil difficile – brutal, qui a réduit en miettes une identité et un discours auxquels je m'étais désespérément cramponnée. Je me suis retrouvée obligée de me mesurer à des vérités assez moches sur ce que je considérais comme important, sur l'idée que j'avais de l'amour, sur ce qui faisait de moi un être unique, obligée d'affronter la relation que j'entretenais avec mon corps.

Encore aujourd'hui, je livre bataille avec ce que je pense de la sexualité et de l'empowerment. L'objectif de ce livre n'est pas de trouver des réponses, mais d'explorer en toute honnêteté les idées sur lesquelles je

reviens toujours. Mon but est d'examiner les différents miroirs dans lesquels je me suis vue : les yeux des hommes, les autres femmes auxquelles je me suis comparée et les innombrables photos qui ont été faites de moi. Ces textes se veulent la chronique d'expériences profondément intimes et du réveil qui s'est ensuivi, ce qui a défini ma vie depuis que j'ai vingt ans et transformé mes certitudes et mes opinions.

Leçons de beauté

1.

– À ta naissance, commence ma mère, le médecin t’a prise dans ses bras en disant : « Mais regardez comme elle est grande ! Elle est magnifique ! » Et c’était vrai.

Elle sourit. Cette histoire, je l’ai entendue mille fois.

– Le lendemain, ajoute-t-elle, il a amené ses propres enfants à l’hôpital rien que pour te voir. Tu étais un bébé tellement magnifique.

Généralement, le récit s’arrête là, mais cette fois elle n’en a pas fini. Son visage prend une expression innocente, familière, avant qu’elle ne continue ; une expression que j’ai l’habitude de voir quand elle s’apprête à nous révéler quelque chose, à mon père ou à moi, alors qu’elle sait pertinemment qu’elle ferait mieux de se taire. Je me prépare.

– C’est drôle, reprend-elle avec un petit sourire. Mon frère me disait récemment...

Elle se met à imiter son accent de la Côte Est.

– « Kathy, Emily était un bébé magnifique. Mais pas aussi magnifique que tu l’étais. Toi, tu étais le plus beau bébé que j’aie jamais vu. »

Elle hausse les épaules en secouant la tête comme pour dire : *N’est-ce pas dingue ?* Je me demande brièvement quelle réaction elle attend de ma

part, puis je comprends qu'elle regarde par la fenêtre et ne fait plus attention à moi.

2.

Je suis en pleine séance coiffure et maquillage avant un shooting, et je discute avec l'assistant du coiffeur.

– Et ta mère, elle est belle ? Tu lui ressembles ? demande-t-il en passant ses doigts dans mes cheveux.

Il vaporise du produit sur mes pointes tout en étudiant mon reflet dans le miroir devant nous. Il me fait un compliment sur mes sourcils.

– Ils sont bien, déclare-t-il en saisissant une brosse. C'est quoi, ton origine ethnique, ma jolie ? enchaîne-t-il.

Cette conversation, j'ai l'habitude de l'avoir en studio ; ça se passe presque toujours comme ça et j'ai envie d'en terminer le plus rapidement possible. Je n'aime pas la façon dont les femmes blanches se servent de cette question pour étaler la liste de leurs origines ethniques, comme pour tenter de paraître, ouvrez les guillemets, exotiques : *Je suis treize pour cent ci et sept pour cent ça*. Au lieu de ça, je lui réponds simplement : « Je suis blanche. » Mon coiffeur se met à rire.

– D'accord, la Blanche, réplique-t-il avec un grand sourire. Et pourtant, je peux te dire que tu as quelque chose de pas banal, toi.

Il gonfle les lèvres, il passe d'un pied sur l'autre, une hanche en avant. Lui, il est principalement mexicain, me dit-il.

– Et ta maman, alors ? Elle est aussi belle que toi ?

Il répète sa question, authentiquement curieux.

– Oui, je réponds. Elle est plus jolie que moi.

Il hausse brusquement les sourcils. Il recommence à broser l'extension qu'il tient à la main.

– Bon, je suis certain que ce n'est pas vrai, dit-il.

Il arrive souvent qu'en m'entendant dire cela les gens soient mal à l'aise.

– C'est la vérité, je réponds d'un ton neutre.

Je le pense vraiment.

3.

Ma mère a une beauté classique : des yeux verts bien écartés, un petit nez élégant, une ossature délicate et, comme elle le dirait elle-même, une silhouette en forme de sablier. Durant toute son existence, on l'a comparée à Elizabeth Taylor, une comparaison avec laquelle je suis d'accord. Les gens d'une autre génération lui disaient souvent qu'elle ressemblait à Vivien Leigh quand elle était jeune. Tant *Le Grand National* qu'*Autant en emporte le vent* étaient des films que mes parents gardaient dans une petite collection de VHS tout près de leur lit. Quand j'étais enfant, j'ai beaucoup regardé ces films en ayant l'impression de voir une version de ma mère plus jeune, immergée dans un monde de belles sudistes. Vivien Leigh baissait le menton pour jeter un regard en coin à Clark Gable et ça me faisait penser aux histoires que ma mère racontait à propos de garçons en adoration, installés sur la pelouse sous la fenêtre de sa chambre quand elle était au lycée. J'imaginai le tissu soyeux de son écharpe de reine à la fête des anciens élèves et le poids de la couronne scintillante qu'elle portait sur les photos de son album de promo.

4.

Dans le salon de mes parents, il y a une commode en bois dans laquelle ils rangent leur argenterie et leur vaisselle en porcelaine. Des photos encadrées, des souvenirs de leurs voyages et quelques-unes des plus petites sculptures de mon père occupent le dessus. Les invités sont toujours attirés vers un des cadres qui contient deux photos rondes, malicieusement disposées l'une vers l'autre. À droite, une photo en noir et blanc de ma mère à l'école primaire, coiffée avec deux couettes. À gauche, une photo de moi sensiblement au même âge, un serre-tête noir dégageant bien mon visage. Deux petites filles qui sourient de toutes leurs dents. S'il n'y avait le grain de la vieille photo et l'année inscrite dans le coin inférieur droit de celle de ma mère, on pourrait penser que ces deux photos représentent la même enfant.

– Qui est qui ? demandent les invités.

5.

Mes beaux cheveux ont toujours eu tendance à s'emmêler. Quand j'étais enfant, ma mère utilisait après le bain du démêlant en spray et un peigne pour enlever les nœuds. Une opération qui me piquait le cuir chevelu et, à force de tenir ma tête droite pour lui faciliter la tâche, j'en avais mal au cou. Je détestais ça. Les yeux fixés sur le flacon de démêlant couvert de dessins représentant des animaux marins, je contemplais l'hippocampe orange tout sourire et la baleine bleue bien dodue tandis que les larmes ruisselaient sur mes joues. L'odeur sucrée du démêlant me faisait monter l'eau à la bouche. Quand je sentais le peigne s'enfoncer dans mon crâne, je criais, désespérée : « Mais arrête ! »

La maison dans laquelle j'ai grandi n'avait pas de plafonds, seulement des murs tronqués qui n'allaient pas jusqu'au toit, si bien que mes cris remplissaient tout l'espace. En m'entendant hurler, mon père se mettait à chanter, depuis l'autre pièce : « Hair wars, nothing but hair wars¹ » sur l'air du générique de *Star Wars*.

6.

Je n'ai été élevée dans aucune religion et, pendant mon enfance, on ne m'a pas parlé de Dieu. Je n'ai jamais beaucoup prié mais, tout de même, je me souviens que, petite fille, je priais pour être belle. Couchée dans mon lit, les yeux clos, je me concentrais au point de me retrouver en sueur. Je croyais que pour être prise au sérieux par Dieu, il fallait vider son esprit au maximum et se concentrer sur les taches lumineuses surgissant derrière les paupières et penser uniquement à ce qu'on désirait si fort.

« Je veux être la plus belle », je répétais interminablement dans ma tête, le cœur battant à tout rompre.

Finalement, incapable de résister davantage à toutes les autres idées qui me traversaient l'esprit, je m'endormais avec l'espoir que Dieu serait suffisamment impressionné par ma méditation pour répondre à ma prière.

7.

Le père de ma mère, Ely, était un homme sérieux, sévère. Né en 1912, il avait débarqué à Ellis Island, venant d'un petit shtetl situé alors en Pologne mais aujourd'hui en Biélorussie. Pianiste de talent, il était sorti diplômé de Juilliard à l'âge de quinze ans et il avait continué sur sa lancée : il était

devenu chimiste et avait engendré trois filles et un fils. Il disait à ma mère qu'elle avait tort de remercier les gens quand ils la félicitaient pour sa beauté. Il avait le sentiment qu'elle n'avait pas accompli la moindre chose.

– Qu'est-ce que tu as fait, toi ? demandait-il. Rien. Tu n'as strictement rien fait.

8.

Dès mon plus jeune âge, j'ai su que je n'avais strictement rien fait pour mériter ma beauté, exactement comme mon grand-père l'avait fait remarquer à ma mère. Alors, cela signifiait-il que ma beauté était une chose donnée par ma mère ? Il me semblait parfois qu'elle ressentait ainsi la situation, comme s'il s'agissait d'un bijou, un bijou qui lui aurait appartenu autrefois, un bijou avec lequel elle aurait vécu toute sa vie. Elle me l'avait transmis, alourdi de toutes les tragédies et de toutes les victoires qu'elle avait pu vivre avec lui.

9.

– Habille-toi comme tu veux, Ems, me répétait constamment ma mère. Ne te soucie pas des autres.

Elle tenait à me libérer de toute honte, à ce que je sois capable d'assumer l'allure que j'avais et de saisir les occasions qui se présentaient.

À treize ans, j'avais été refoulée d'un bal de fin d'année parce que mes chaperons estimaient que ma tenue était trop sexy. Ma mère l'avait achetée avec moi. Bleu layette, elle était coupée dans une dentelle stretch qui moulait mes seins et mes hanches tout récents. Lorsque j'étais sortie de la

cabine d'essayage, pas du tout sûre de moi, ma mère s'était levée pour me serrer dans ses bras.

– Tu es absolument ravissante, avait-elle dit avec un grand sourire.

– Ce n'est pas trop sexy ? avais-je demandé.

– Pas du tout. Tu as une silhouette magnifique.

Ma mère ne voulait surtout pas que je puisse penser que mon corps ou ma beauté étaient vraiment « too much ».

– Si les gens ont un problème avec ça, c'est à eux de le régler, pas à toi, disait-elle toujours.

Quand elle est venue me récupérer au bal, j'étais en larmes, humiliée et désorientée. Elle m'a lissé une mèche de cheveux derrière l'oreille et prise dans ses bras. Ces gens peuvent aller se faire foutre, a-t-elle déclaré. Elle m'a préparé un dîner spécial et m'a laissé regarder un film idiot pendant que je mangeais. Après, avec ma permission, elle a rédigé une méchante lettre pour se plaindre.

– Je vais leur apprendre à vivre, moi ! a-t-elle déclaré.

10.

J'essayais d'évaluer où, d'après mes parents, je me situais dans le monde des beautés. Il leur paraissait important, à l'un comme à l'autre mais surtout à ma mère, que leur fille soit perçue comme belle ; ça leur plaisait de raconter à leurs amis que les gens venaient me parler pour me conseiller de devenir mannequin et, plus tard, quand j'étais au lycée, ma réussite dans ce domaine alors que j'avais signé avec une agence. Ils considéraient le fait d'être mannequin comme une aubaine qu'ils se devaient d'encourager, en tant que parents responsables.

– Elle s’est déjà fait tirer le portrait ? Elle pourrait se faire beaucoup d’argent, a déclaré un jour une femme alors que nous faisions la queue à la caisse de notre supermarché.

Une fois revenue dans la voiture de ma mère, dans le parking du centre commercial, j’ai fondu en larmes.

– Maman, je ne veux pas me faire tirer le portrait !

Pour moi, cette expression évoquait quelque chose de très brutal.

Mes parents ont fini par me trouver un agent et m’ont emmenée passer des castings ou participer à des séances photo à Los Angeles, tout comme les parents de mes copains de classe emmenaient leurs enfants à leurs matches de foot. Ma première *comp card* de mannequin (une carte taille standard avec mes mensurations et des photos pros, celle qu’on laisse aux castings pour les clients), mon père l’a affichée dans la salle où il enseigne, à côté de son bureau. Quand j’étais au lycée, ma mère avait encadré une photo de moi en noir et blanc, 24 x 28, prise pendant un shooting ; elle l’avait accrochée dans la cuisine, juste en face de la porte d’entrée, si bien que n’importe qui débarquant chez nous était immédiatement accueilli par mes lèvres boudeuses, mes jambes nues et mes cheveux crêpés. Cette photo me mettait mal à l’aise, tout autant que l’endroit où elle se trouvait. Après avoir quitté la maison, j’ai réussi à convaincre ma mère de l’enlever. Mais ça faisait déjà plusieurs années qu’elle était accrochée là.

– Tu as raison, m’a-t-elle dit. Cette photo ne te correspond plus. Aujourd’hui, tu es bien plus belle que ça.

11.

Être belle, c’était pour moi une façon d’être exceptionnelle. En étant exceptionnelle, je percevais au mieux l’amour de mes parents.

12.

Le premier casting où ma mère m'a emmenée, c'était à Los Angeles pour une marque de jeans chers, que je n'avais jamais achetés. Elle avait dû trouver un remplaçant pour assurer son cours ; moi, j'avais quitté le lycée de bonne heure et, sur le parking, j'avais sauté dans sa Coccinelle.

Elle avait foncé sur l'autoroute, ses lunettes de soleil sur le nez.

– J'ai demandé à ton agente quelles étaient tes chances. Elle a cru que je voulais parler de tes chances dans la vie ! Elle a dit : « Ça, elle a toutes ses chances mais c'est toujours difficile à dire ! »

Elle a jeté un coup d'œil dans le rétro, tenant son volant à deux mains.

– Je voulais parler de tes chances pour ce casting-là ! Pas de devenir une star ! a-t-elle dit en secouant la tête. Ça ne m'a pas plu du tout.

Ils sont toujours prêts à mettre la charrue avant les bœufs, m'a-t-elle expliqué.

À l'agence de casting, nous avons été accueillies par un souffle d'air froid et des portes en verre qui allaient du sol au plafond. Des rangées de bancs blancs étaient alignées dans la salle et des écrans accrochés au mur indiquaient les endroits où se déroulaient les différents castings. Je précédais ma mère de quelques pas, vêtue du modèle stretch et bon marché de la marque classique de jeans, chaussée de grosses boots noires, tout cela acheté récemment chez Ross Dress 4 Less². Avec mes talons, j'avais presque trente centimètres de plus qu'elle.

Nous nous sommes installées sur un banc et je pensais à mes pieds dans ces boots qui ne m'étaient pas encore familières, la façon dont la fermeture Éclair me serrait sur le côté. À quelques rangées devant nous, il y avait un garçon avec des taches de rousseur et des boucles entremêlées de mèches plus claires, naturelles.

– Emily ?

Une jeune femme, un bloc à la main, examinait les bancs. Je me suis levée.

– Rabats tes cheveux, m’a chuchoté ma mère.

Dès que j’ai penché la tête en avant, le sang m’est monté au visage. Je me suis redressée et mes cheveux sont retombés de chaque côté. J’ai senti le regard de ma mère posé sur ma nuque alors que je disparaissais dans la salle du casting.

Pendant le trajet du retour, j’ai regardé par la vitre, la tête dans la main. Ma joue prenait le soleil tandis que l’autoroute défilait.

– Quand tu t’es levée et que tu as rabattu tes cheveux, ce garçon t’a regardée, a déclaré ma mère. Il t’observait.

Qu’a-t-il vu ? Voilà la question que je me posais.

13.

Depuis que j’avais douze ans, ça plaisait à ma mère de raconter des histoires à propos d’hommes qui me remarquaient (« Je n’oublierai jamais l’expression de son visage quand tu es passée devant lui ! Il s’est arrêté pile, la bouche grande ouverte ! »). Mais elle croyait aussi que la compréhension masculine de la beauté était limitée et guère raffinée.

– Marilyn Monroe n’a jamais été vraiment *belle*, m’avait-elle expliqué tandis que mon père approuvait manifestement cette référence.

Elle faisait la distinction : il y avait les femmes que les hommes trouvaient attirantes et puis il y avait les beautés authentiques.

– Je ne suis pas fan de Jennifer Lopez, disait-elle en fronçant le nez. Mais je crois qu’elle plaît aux hommes.

J’ai appris au fil du temps que « plaire aux hommes », c’était bien en dessous d’être « belle », mais à coup sûr c’était quand même préférable à

passer totalement inaperçue. Elle pouvait se montrer plutôt condescendante quand elle parlait de telles femmes : « Elle est mignonne », disait-elle avec un gentil sourire et une certaine pitié dans la voix.

Quand elle regardait un film mettant en scène une jeune actrice, ma mère faisait systématiquement une remarque sur son physique.

– Quand même, ça n'est pas une beauté.

Elle agissait de même avec mes amies, évaluant leur allure sans se gêner quand nous faisions les courses ensemble.

– Elle n'est certainement pas jolie mais elle est bien roulée, affirmait-elle tout en tâtant les avocats de Californie pour vérifier leur maturité.

14.

Après que j'ai quitté la maison, mes parents ont pris l'habitude de poster des photos professionnelles de moi sur leurs pages Facebook. Ma mère répondait à tous les commentaires de ses amies par « Merci beaucoup, Suzy ! » ou « Nous sommes tellement fiers d'elle, Karen ». Mon père répondait également à ses amis, mais plutôt que de les remercier il préférait plaisanter. « Elle a mon cœur et mon âme, ça explique tout, Dan. » Moi, quand j'ai lu ce commentaire, j'ai pensé au jour où il m'avait dit que j'avais hérité de son nez.

– Il est plutôt grand, avait-il ajouté en riant alors que ma mère fronçait les sourcils.

– Ne dis pas ça, John, avait-elle chuchoté, d'un ton désapprobateur.

15.

Ma mère semble considérer la façon dont ma beauté est reconnue dans le monde comme un miroir qui reflète la mesure de sa propre valeur.

– Un de mes amis de l’université a écrit sur Facebook qu’il avait vu une de tes récentes couvertures de magazine. Il a dit : « Rien d’étonnant à ce que la fille de Kathleen soit belle ! Mais elle n’est pas aussi belle que toi, Kathy ! Personne ne peut rivaliser avec toi. »

Ma mère adore me rappeler l’histoire où, alors qu’elle se plaignait du traitement que lui réservaient certaines femmes, moi, âgée de trois ans, j’avais déclaré : « Elles sont seulement jalouses, maman ! »

Elle raconte cette anecdote comme un délicieux témoignage de ma nature aussi douce que perspicace, même à un très jeune âge. Mais, une fois grande, je me suis posé des questions : comment avais-je pu être initiée au concept de compétition entre les femmes avant même de savoir lire ? Comment avais-je compris avec tant de précocité que ma remarque offrirait à ma mère une certaine consolation vis-à-vis de la méchanceté à laquelle elle était confrontée ?

16.

Je découvre d’autres manières de me construire un miroir, pas si différent de celui de ma mère. J’étudie sur le Net des photos de moi, paparazzi et tapis rouge et, dans le dossier Camera Roll de mon portable, je tape sur l’écran pour zoomer sur mon visage et tenter de vérifier si je suis effectivement belle. Je fais défiler Reddit, je lis et je soupèse les commentaires sur mon fil, je me demande si je suis « surestimée » comme le note un internaute ou en fait « une des plus belles femmes du monde », comme l’affirme un autre. J’apprends d’une commentatrice, qui soutient avoir fait partie de l’équipe d’un shoot récent, qu’« en tant que personne, je

n'ai rien de particulier », et d'une autre, après m'avoir vue dans un café à côté de chez moi avec mon chien, qu'elle me trouve « bien jolie dans la vraie vie. Mieux que sur ses photos ».

Je poste des photos Instagram que je considère comme d'authentiques témoignages de ma beauté puis, en toute obsession, je vérifie les likes pour voir si Internet est d'accord avec moi. Ces données, je les cherche plus que je ne veux bien l'avouer, en essayant d'évaluer mes charmes avec autant d'objectivité et de réalisme que possible. Je veux pouvoir compter sur ma beauté pour me protéger, pour comprendre précisément de quel pouvoir et de quelle *lovabilité* je dispose.

17.

J'étais au lycée et, alors que j'étais au lit avec mon premier amoureux un peu sérieux et qu'on venait de faire l'amour, il s'est mis à me parler des autres filles avec lesquelles il avait couché. Il a décrit leur corps, leurs cheveux, ce qui lui plaisait chez elles et moi j'écoutais, en proie à une soudaine crise de panique. J'avais l'estomac noué. J'étais en sueur. *Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?* je me suis demandé. *Pourquoi mon corps réagit-il comme ça quand mon copain me parle d'autres filles qu'il a trouvées séduisantes ?*

Plus il continuait, plus les muscles de mon bas-ventre et de mes fessiers se contractaient ; je savais que ce n'était plus qu'une affaire de minutes avant que je sois obligée de filer aux toilettes. Lui, il parlait toujours, sans avoir conscience que j'étais en train de me recroqueviller sous la couette légère. J'ai commencé à frissonner. Et lui, il n'arrêtait pas. « Elle... » « Son... » J'acquiesçais d'un signe de tête, je posais des questions, je feignais l'indifférence, n'ignorant pas que, plus tard, je passerais des heures

à rechercher ces filles au lycée, à les observer, à rassembler des infos pour déterminer à quel point nous étions semblables, à quel point nous étions différentes. J'ai fini par me lever et courir aux toilettes, effrayée à l'idée de ne pas pouvoir me retenir davantage. J'avais beau savoir que ces filles du passé de mon copain, même s'il en parlait, ne représentaient aucune menace pour moi, mon corps réagissait pourtant comme si c'était le contraire. Je détestais l'idée qu'il ait pu trouver quelqu'un plus séduisant que moi.

18.

Certains souvenirs de ma mère sont tellement ancrés en moi que, parfois, je ne sais plus s'il s'agit de ses expériences ou des miennes – comme le jour où elle est allée aux toilettes pendant une fête, dans les premiers temps où mes parents se courtoisaient (comme elle dirait). Quand elle en est sortie, l'ex-compagne de mon père était en train de se laver les mains face à un grand miroir. Ma mère est venue se mettre à côté d'elle. « Et j'ai pensé : eh bien, voilà. Tellement différentes. Tu vois ? » Elles étaient là : les deux femmes que mon père avait choisies. Je les imagine, parfaitement immobiles, les bras le long du corps et le visage impassible. Peut-être un des robinets continue-t-il à couler. Ma mère mesure pratiquement trente centimètres de moins que la femme blonde avec laquelle mon père a vécu autrefois. La peau pâle de ses épaules larges et de son buste long frissonne. Ses cheveux ont une odeur d'eau salée. Les cheveux noirs et bouclés de ma mère encadrent son visage en forme de cœur et les courbes de ses hanches se détachent contre le carrelage blanc des toilettes. Leurs deux visages sont dans l'ombre tandis qu'elles s'évaluent chacune et réciproquement.

19.

Ma mère aimait me raconter qu'elle avait toujours désiré avoir des cheveux comme les miens.

– Du satin, disait-elle en passant la main sur ma tête alors que je cherchais à lui échapper.

– Arrête, maman ! je criais, détestant immédiatement ma voix trop aiguë, perçante.

– Je sais, je sais, rétorquait-elle en chantonnant. Tu es devenue une ado qui refuse qu'on la touche, mais tu resteras toujours mon bébé à moi ! Toute ma vie, j'ai voulu avoir des cheveux comme les tiens, répétait-elle doucement, l'air soudain sérieux. Je serais prête à me repasser les cheveux avec un fer pour les rendre raides comme ceux de Jane Asher.

Le regard perdu dans le vide, elle contemplait une autre vie, un monde où l'unique différence aurait été la texture de ses cheveux. (*Mais quelle différence ça aurait fait !* Je l'imaginais très bien disant cela.)

Je me rends compte à présent que je n'avais en fait rien de l'ado typique. Je ne voulais surtout pas être observée par ma mère parce que, dans ces moments-là, elle était souvent occupée à juger : examiner puis comparer.

20.

En tant que jeune femme, je détestais recevoir des compliments sur mon apparence, qu'ils viennent de mes copines ou des hommes et des garçons qui m'intéressaient. Un gars avec qui je suis sortie brièvement quand j'avais une vingtaine d'années avait pris l'habitude de se moquer de moi parce que, quand il m'avait dit qu'il me trouvait très belle, ça m'avait beaucoup gênée.

– Oh bon sang ! Tu n’assumes pas ! avait-il dit en voyant à quel point je devenais instantanément mal à l’aise.

– La ferme !

J’avais levé les yeux au ciel, histoire d’essayer de lui démontrer qu’il avait tort.

– Mais tu es mannequin, alors justement, tu es connue pour ta beauté, avait-il rétorqué, perdu, attendant une explication.

Je ne voyais pas quoi lui répondre. J’avais envie de lui dire que je n’avais pas besoin d’entendre ces compliments dans la bouche de garçons qui m’intéressaient. Ce genre de commentaires me faisaient plaisir quand j’étais au travail, quand je gagnais ma vie mais, dans l’intimité, je n’en voulais pas. J’avais appris à associer la beauté avec le fait d’être exceptionnelle et avec l’amour, mais une partie de moi résistait à cette idée. *Non merci, avais-je pensé. Je ne veux pas de ce qu’ils cherchent à m’offrir. Je ne veux pas du miroir qu’ils me tendent, je ne veux pas de cet amour « C’est toi la plus belle ».*

21.

À soixante ans, ma mère a cessé de se teindre les cheveux ; elle les a laissés devenir gris, argent, et finalement, blancs. Elle a conservé sa coupe courte, leur volume naturel définissant la forme de son crâne. Elle était jolie, un adjectif qu’on emploie rarement pour les femmes de plus de soixante ans mais parfaitement adapté à ma mère, avec ses traits élégants adoucis par l’âge.

– Vieillir, c’est bizarre, m’a-t-elle déclaré un matin dans mon loft à Los Angeles, assise sur le canapé bleu près de la fenêtre. Je marchais dans la rue

l'autre jour et j'ai vu approcher deux séduisants jeunes hommes. Sans même y penser, je me suis redressée au moment de les croiser.

Elle a laissé échapper un petit rire.

– Et, a-t-elle repris, ils ne m'ont même pas regardée. Et là, d'un seul coup, j'ai pris conscience que je suis désormais invisible aux yeux des hommes. Tout ce qu'ils voient, c'est une dame aux cheveux gris !

Elle était absolument charmante dans cette lumière.

– Je suppose, a-t-elle ajouté en haussant les épaules, que c'est l'évolution normale de la vie.

Il émanait d'elle quelque chose de paisible. J'ai tenté d'imaginer quel effet ça me ferait de passer un jour inaperçue aux yeux des hommes.

– Dans un certain sens, peut-être est-ce plutôt libérateur ? ai-je demandé.

– Peut-être, a-t-elle fini par répondre.

22.

Alors que nous sommes mariés depuis peu de temps, mon mari déclare en toute tranquillité :

– Il y a tellement de belles femmes dans le monde.

Je me fige en l'entendant dire ça. Je sais qu'il s'agit d'une remarque parfaitement véridique et acceptable, et pourtant, mes entrailles se serrent, sensation familière.

– Quoi ? demande-t-il.

Ma réaction ne lui a pas échappé ; il sent la tension intense de mon corps.

– Je ne sais pas, je réponds en me réfugiant contre sa poitrine, honteuse de cette attitude. Je ne sais pas pourquoi c'est si douloureux de t'entendre

dire cela.

Je vois bien qu'il voudrait me réconforter mais il est perplexe. Moi aussi, je voudrais qu'il me réconforte, mais je ne sais pas très bien pourquoi j'en ai besoin. Pourquoi, soudain, ai-je le sentiment qu'il ne m'aime pas suffisamment ?

23.

Dans la petite pièce sans fenêtre où ma psy a installé son cabinet, je lui raconte comment j'ai réagi à la remarque de mon mari. J'explique les entrailles douloureuses. L'évaluation. Les autres femmes.

– Des pommes et des oranges, me dit ma psy. Et si vous n'étiez pas identique aux autres femmes, et si vous étiez un fruit totalement différent ? demande-t-elle doucement.

Je déteste cette conversation ; toute une partie de moi est terriblement gênée. J'ai envie de me lever et de crier : *Bien sûr que je sais cela ! Je déteste les femmes qui se comparent aux autres femmes ! Je ne suis pas comme ça !*

Mais il existe une version de moi qui a besoin d'entendre ce qu'elle est en train de dire parce qu'il existe aussi une partie de moi qui souhaite corriger ses propos.

– Tout le monde a un fruit préféré, je rétorque en sentant une larme rouler sur ma joue. Tout le monde a une préférence pour l'un ou l'une aux dépens des autres. C'est ainsi que le monde marche ; tout est classé. Il y en a toujours un ou une qui est mieux que l'autre.

1. « Guerres de cheveux, rien que des guerres de cheveux. » (NdT.)

2. Enseigne américaine de vêtements où l'on peut faire de bonnes affaires... (NdT.)

Blurred Lines¹

Quand j'ai abandonné l'université pour travailler à plein temps comme *model*, j'aimais raconter à mes amis que le mot français pour *model*, c'est mannequin, comme ceux qu'on voit dans les vitrines.

– Et voilà, disais-je en haussant les épaules, je fais le mannequin pour vivre.

À peu près à la même période, j'ai eu une gastro épouvantable et j'ai perdu cinq kilos en une semaine. Une fois guérie, je n'ai pas repris mon poids d'avant car je me suis aperçue que plus j'étais mince, plus je décrochais de shootings. Je me suis mise à porter en permanence des chaussures compensées (même quand je m'habillais dans l'obscurité pour arriver en studio avant l'aube) parce que je ne voulais surtout pas donner aux clients l'occasion de voir que j'étais plus petite que la plupart des mannequins. Je suis devenue très compétente question gestion du temps, un problème avec lequel je me battais constamment quand j'étais au lycée et durant mon unique année de fac, puisque j'étais la fille qui arrivait en cours avec systématiquement dix minutes de retard. J'ai appris à connaître les flux de circulation à Los Angeles, je me débrouillais pour me lever suffisamment tôt et avoir du temps devant moi, et prévenir mon agent si j'avais même quelques minutes de retard. Je laissais les clients me photographier comme ils le souhaitaient en m'imposant l'allure qui leur convenait même si je détestais le look qui en résultait. Ces adaptations de

mon comportement, de mon attitude et de mon corps, je les faisais avec un objectif en tête : l'argent.

Cette vie de mannequin professionnel, je la considérais comme provisoire, une situation qui me protégeait du destin qu'avaient connu la plupart de mes amis plus âgés après le krach financier de 2008, quand, criblés de dettes contractées pour payer leurs études, ils avaient dû retourner vivre chez leurs parents et reprendre les emplois du secteur tertiaire qu'ils occupaient lorsqu'ils étaient ados.

L'argent était synonyme de liberté et de contrôle ; tout ce que j'avais à faire pour financer mon indépendance, c'était apprendre à devenir une autre quelques heures par semaine : me déshabiller et me faire enduire d'huile pour le corps avant de poser de façon suggestive dans de la lingerie en dentelle rouge ou un bikini bariolé que je n'aurais jamais choisi de porter, accepter de faire la moue dès que l'exigeait un photographe entre deux âges.

Après avoir quitté la fac – et attrapé cette gastro –, j'ai franchi un nouveau seuil de prospérité financière. Les photos de lingerie et de maillots de bain payaient mieux que le tarif normal à la journée pour un travail de e-commerce standard et j'avais plusieurs clients qui m'embauchaient régulièrement pour ce que mon corps apportait à leurs produits. Je me souviens d'un jour où, alors que je sortais d'une cabine vêtue d'un ensemble de lingerie, une cliente a fait la remarque qu'il était « difficile de trouver des filles aussi minces et quand même capables de remplir un soutien-gorge ». Ma taille de bonnets était un atout rare et déterminant, qui se traduisait directement par des boulots mieux payés. Et cependant, cela limitait également le type de travail que je pouvais effectuer ; j'étais très bien pour les pubs de maillots de bain, ce qui signifiait que je pouvais poser pour les catalogues mais que je ne travaillerais jamais dans les défilés de mode.

Plus je gagnais d'argent à faire le mannequin, plus j'en étais satisfaite. N'ayant pas d'ami(e)s riches, je gardais pour moi mes petits plaisirs ; je me rendais seule dans le magasin de vêtements où, encore l'année précédente, avec mes copines du lycée, nous n'osions pas acheter quoi que ce soit, nous contentant d'y entrer de temps en temps pour regarder. Et de partir précipitamment dès qu'une vendeuse s'adressait à nous.

– Je peux vous aider, mademoiselle ?

Maintenant, je m'offrais le luxe d'y aller seule, cramponnée à mon sac en faux cuir, touchant du bout des doigts les vêtements sur leurs cintres ; un frisson me remontait le long de la colonne vertébrale quand je m'entendais répondre :

– Oui, merci, je voudrais essayer ce modèle.

Parfois, j'achetais un article, et parfois je repartais les mains vides mais toujours ravie de l'expérience. Un soir, après une de ces expéditions shopping en solo, j'ai mis une veste bleu marine flambant neuve pour aller voir une amie. Elle m'a demandé quand je l'avais achetée.

– Aujourd'hui, ai-je répondu.

– Mince alors ! a-t-elle dit en secouant la tête. Ça doit être tellement agréable d'entrer dans un magasin et de s'acheter quelque chose juste parce qu'on en a envie, hein ?

Je l'ai observée, soulagée de voir qu'elle ne manifestait aucun ressentiment. Cette différence toute récente dans nos vies me gênait un peu, mais je lui étais reconnaissante de prendre en compte mon plaisir. Et elle avait raison : c'était tellement agréable !

J'ai trouvé un loft en rez-de-chaussée à louer pas trop cher dans le centre de Los Angeles ; ça me coûtait 1 250 dollars par mois, en liquide ; je filais une grosse enveloppe à ma propriétaire, qui puait l'huile de patchouli et vivait dans un loft juste au-dessus du mien. Tout l'espace n'était que béton et il n'y avait qu'une seule fenêtre, avec des barreaux métalliques, qui donnait sur un parking. Les plafonds étaient si bas que, avec les semelles

compensées que j'avais pris l'habitude de porter religieusement, je n'avais qu'à lever les bras pour poser mes paumes à plat dessus. Mais rien de tout cela ne me dérangeait ; j'étais ravie d'avoir ce que je considérais comme un loft spacieux, infiniment plus vaste que les endroits dans lesquels j'avais vécu jusque-là. J'ai repeint les murs et les plafonds en blanc et j'ai accroché des guirlandes de Noël autour de ma tête de lit.

Une des choses que je préférais faire après une journée de travail, c'était commander des plats à emporter dans un thaï à côté de chez moi et m'installer sur mon lit, agrémenté d'une couette achetée 60 dollars aux Urban Outfitters et d'un sommier emprunté chez mes parents. Ce genre de soirée, c'était ce que je préférais dans la vie ; je n'imaginais rien de plus luxueux ni de plus réjouissant.

Quand on me demandait pourquoi j'habitais si loin de Hollywood, le cœur de mon activité professionnelle, j'aimais rétorquer que je ne payais que 10 dollars le mètre carré. J'étais fière de vivre dans ce qu'on appelait l'Arts District, un quartier considéré comme branché et en pleine émergence. Ça me faisait un sacré trajet, au moins trois quarts d'heure de voiture, pour me rendre à la plupart de mes castings et de mes shootings. Mais j'appréciais cette distance entre mon loft et l'univers des photographes, des agences et des clients ; par-dessus tout, j'aimais l'identité que mon quartier de branchés me conférait. Quand je rentrais du travail, j'avais le temps de me transformer de mannequin en moi-même.

En l'espace d'une année, j'étais apparue à plusieurs reprises dans un magazine de Los Angeles ; de quoi attirer l'attention de plusieurs blogs ainsi que de sites de mode et spécifiquement masculins ; de quoi pousser mon agente à me suggérer un voyage à New York pour rencontrer les agences de la Côte Est ainsi que *Sports Illustrated* et Victoria's Secret.

– Mais je ne suis pas trop petite pour New York ? ai-je demandé.

La même agente m'avait affirmé, à peine un an auparavant, que le monde de la mode, je n'avais aucune chance d'y entrer. « Il est totalement

inutile pour toi de tenter d'être ce que tu n'es pas », avait-elle dit en toute simplicité.

– Pas forcément, m'a-t-elle répondu ce jour-là, en évitant de croiser mon regard.

Plus les chiffres de ma balance descendaient, plus ceux inscrits sur les chèques montaient. Ça n'avait pas échappé à l'agence.

J'ai pris une toute petite chambre dans un hôtel au centre de Manhattan, avec une moquette beige rugueuse et une machine à café que j'utilisais tous les matins avant d'aller à mes castings. Dans la chambre, il n'y avait aucun miroir en pied ; donc, je grimpais sur le lit avec mes talons pour vérifier ma tenue avant d'attraper mon book et de sortir. Malgré le prix que ça coûtait, j'allais aux castings en taxi, après avoir trouvé l'adresse sur mon mail, parce que je ne me sentais pas assez sûre de moi pour naviguer dans le métro new-yorkais. N'empêche, je faisais attention à mes dépenses, sachant que le coût des billets d'avion et de l'hôtel serait déduit de ma prochaine paye.

Je me suis sentie toute petite en entrant dans l'immense hall de l'immeuble de Victoria's Secret. Un homme, cravate et costume impeccables, m'a accueillie derrière un long bureau argenté.

– Casting ? a-t-il demandé, l'œil lourd et le visage impassible.

J'ai acquiescé d'un signe de tête, rassurée d'avoir été identifiée comme mannequin. *Peut-être que j'ai quelque chose à faire ici*, ai-je pensé.

À l'étage, j'ai attendu seule sous un panneau argenté de Victoria's Secret, cerné de photos noir et blanc géantes de top models reconnaissables – ou, comme les appelle Victoria's Secret, des « anges » –, le dos cambré et l'index devant la bouche comme pour me dire, l'air aguicheur, que je devais me taire. Un écran qui allait du sol au plafond offrait un défilé de femmes aux longues jambes en train de parader sur un podium, portant une lingerie scintillante et de grandes ailes de couleurs vives. Elles avançaient vers moi, l'une derrière l'autre, la chevelure bondissante et le sourire immense, leurs

yeux fixés juste en dessous des miens. Elles étaient les déesses de ce grand immeuble de bureaux, moderne, et ces écrans étaient leurs autels. Elles étaient mannequins, je le savais, mais elles dégageaient une impression de puissance qui m'était inconnue. Je souhaitais faire partie de ce groupe. Je suis restée assise, fascinée, jusqu'à ce qu'une femme surgisse de deux doubles portes et vienne me saluer, détournant ainsi mon attention.

– Suivez-moi, m'a-t-elle dit en jetant un coup d'œil sur mes semelles compensées et, rapidement, sur mon visage.

Je suis restée à quelques pas derrière elle tandis qu'elle m'emmenait dans un vaste bureau paysagé. Personne n'a levé le nez de son travail pour nous regarder passer. Elle a ouvert la porte d'une petite pièce remplie de tiroirs débordant de soutiens-gorge et de lingerie et m'a demandé de me déshabiller dans un coin.

– Les chaussures aussi, s'il vous plaît, a-t-elle dit en montrant mes pieds.

J'ai marché sur la pointe des pieds jusqu'à un mur où elle m'a mesurée sans rien dire puis elle a pris plusieurs photos de moi au flash avec un appareil numérique, notant quelque chose sur un bout de papier avant de me remercier, me jetant à peine un coup d'œil alors que je me dépêchais de sortir.

Après quoi, je me suis dirigée vers les beaux quartiers parce que j'avais rendez-vous avec une agence.

– Nous n'aimons pas les shorts, m'ont-ils dit en examinant le short en jean noir que je portais par-dessus mon collant. Vous pouvez l'enlever ?

– Bien sûr, ai-je répondu en hochant la tête.

J'ai fait glisser le short le long de mes jambes et par-dessus mes boots compensées.

– Beaucoup mieux, a commenté une jeune femme avec un accent français tout en étudiant mes hanches. Maintenant, on voit bien à quel point vous êtes petite ! On vous recontactera.

Le lendemain, j'ai décidé de renoncer au short, n'enfilant qu'un haut noir et un collant. Je me suis mise debout sur le lit pour vérifier dans le petit miroir que le collant n'était pas trop fin.

À mon casting de *Sports Illustrated*, deux rédactrices ont feuilleté les lourdes pages plastifiées de mon book. Elles ont levé le nez pour me regarder et elles m'ont demandé si ça m'arrivait de sourire.

– Nous, à *SI*, on aime les filles qui sourient ! ont-elles expliqué en refermant bruyamment mon book.

Revenue sur la Septième Avenue, je me suis concentrée sur mon iPhone, mourant d'envie de rentrer dans ma chambre d'hôtel et de me glisser dans ces draps indifférents. Alors que j'étais là au soleil, savourant cette pause dans l'examen de ma personne, un homme s'est approché de moi, les yeux fixés sur mon entrejambe.

– Je vois ta chatte, a-t-il marmonné sans croiser mon regard.

Une vague de honte m'a submergée mais j'ai refusé de me laisser aller à pleurer.

Au fil des années, j'avais développé une certaine immunité, indispensable pour me protéger des déceptions et des rejets, si fréquents dans l'univers des mannequins. Je ne m'autorisais pas la moindre excitation concernant les shootings ou les boulots éventuels ; ça m'était bien égal si ma photo se retrouvait finalement sur un panneau publicitaire ou dans un magazine tant que le chèque était là pour compenser. Je ne m'intéressais ni à la célébrité ni à la notoriété, rien qu'au fric, ou du moins c'était ce que je me racontais. À New York, j'ai enfreint mes propres règles : je n'ai plus hésité à imaginer la puissance, au-delà de l'argent, que les autres femmes semblaient avoir conquise à travers le succès. Je suis revenue à Los Angeles plus résolue et déterminée que lorsque j'en étais partie. D'accord, je n'allais pas être un super mannequin, mais j'allais gagner autant d'argent que je pourrais avec les options à ma disposition.

C'est à peu près à cette époque qu'est arrivé un mail par l'intermédiaire de mon agente : il s'agissait d'un clip mettant en scène T.I. et Pharrell, que j'admirais, ainsi qu'un chanteur du nom de Robin Thicke, dont je n'avais jamais entendu parler. Joint au mail de l'agente, il y avait une description, un PDF rempli de mots et de photos pour décrire les intentions du réalisateur concernant le clip. Ce matin-là, couchée dans mon lit, j'ai parcouru le document en question : du texte en typo rouge indiquant « #THICKE » apparié avec des photos de Terry Richardson : des filles topless, les lèvres hyperrouges et les cheveux en bataille, parsemées d'expressions en gras du genre : « Brisons ces putains de règles ! » Une partie intitulée « TON GÉNÉRAL » énumérait : « GENRE AUTHENTIQUE MAQUEREAU, UNE VRAIE MERDE D'ABRUTI STYLE TRÈS CHIC CONTEMPORAIN, STYLE MAGAZINE DE CUL » et « FILLES À POIL NIBS XXX TOUFFE ROUGE À LÈVRES ». J'ai lu à voix haute le texte plein de fautes d'orthographe sous la partie « LES FILLES » au gars avec qui je sortais à l'époque :

– « C'EST LE GENRE DE NANA TOP, ELLE EST 100 % FIABLE. ET C'EST LOIN DE TOUTE MASOGYNIE. POUR LES FILLES, ÇA DONNE DES SOUTIENS DE OUF D'AVOIR CETTE INCROYABLE PUISSANCE VISUELLE DE SENSUALITÉ. »

J'ai été surprise de voir que le réalisateur était une réalisatrice. J'ai cherché la rémunération dans le mail.

– Oh là là, ai-je réagi.

Le tarif dépassait à peine ce que je gagnais en une journée de shooting e-commerce pour Forever 21.

– Qu'ils aillent se faire foutre. Encore un de ces clips merdeux avec tout un troupeau de filles à poil.

Le matin même, j'ai dit à mon agente de refuser.

Mais Diane Martel, la réalisatrice, a insisté et elle m'a envoyé personnellement un petit mot : ne pouvais-je pas au moins venir la voir pour

discuter du projet ? La liste des clips que Diane avait réalisés – Beyoncé, Mariah Carey, JLo – était certainement impressionnante. Quand mon agent a dit que, d'après lui, il y avait « une marge de négociation côté rémunération », j'ai accepté de me rendre dans West Hollywood, luttant pour faire un créneau dans l'espace restreint que j'avais trouvé devant le studio photo sur Santa Monica Boulevard.

À l'intérieur, Diane est restée assise pendant que je me tenais debout devant elle, vêtue d'une minirobe, chaussée de talons hauts, cramponnée à mon book, qu'elle n'a pas demandé à voir. Elle m'a expliqué que le chef opérateur serait une jeune femme avec laquelle j'avais travaillé récemment et qui s'appelait Olivia. En entendant ce nom, je me suis radoucie. J'avais aimé les images qu'elle avait faites de moi ; elles étaient jolies, assez éthérées et, quand nous avons travaillé ensemble, il n'y avait que des femmes.

– Je connais Olivia depuis toujours, a déclaré Diane. Elle a tellement de talent. Et elle est tellement jeune ! Tu sais bien comme elle sait rendre ses modèles jolies – jamais salopes. Et pour faire ce clip, il n'y aura pratiquement que des femmes.

Sa jambe bougeait au rythme de ses paroles.

– Je veux que ce soit drôle, a-t-elle repris. Comme une satire. Je sais que tu es actrice. Dans ce clip, je veux que tu joues.

– D'accord, ai-je répondu. Mais côté argent, il va falloir que ça augmente.

Elle a acquiescé d'un signe de tête.

Alors que j'étais sur le chemin du retour dans les encombrements de l'autoroute 10, j'ai appris par mon agent que le tarif avait atteint une somme décente assortie d'un bonus pour les heures supplémentaires. J'ai raccroché puis j'ai baissé la vitre pour sentir l'air des voitures qui passaient. Je me disais : *Et merde ! De toute façon, qui regarde encore des clips de nos jours ?*

Le tournage du clip avait lieu dans un grand studio à Silver Lake, à seulement un quart d'heure de voiture de mon loft. Je suis arrivée l'estomac vide, ayant fait attention à ne pas trop manger la veille au soir parce que je savais que je me retrouverais nue – topless à l'extrême minimum – sur le plateau le lendemain. Je me suis approchée du buffet prévu pour l'équipe, je me suis servi un café et j'ai regardé autour de moi. Diane n'avait pas menti. Ça m'a fait plaisir de voir qu'elle avait rempli le plateau de femmes : la cheffe op', l'accessoiriste et la maquilleuse.

Les deux autres mannequins qui devaient participer sont venues s'asseoir à côté de moi, en face d'un grand miroir : une Noire impressionnante, à la voix douce, avec un accent français, qui s'est présentée sous le nom de Jesse et une blonde qui s'appelait Elle. Nos regards se sont croisés dans le miroir. Une assistante de la maquilleuse était en train de lui mettre du rouge à lèvres quand elle a levé la main pour me dire bonjour.

– Tu te sens à l'aise ? m'a demandé la costumière tandis que j'essayais plusieurs sous-vêtements blancs ainsi que des hauts et des shorts en plastique transparent.

Elle a expliqué que ces vêtements étaient destinés à la version censurée du clip que nous allions tourner en même temps que la version nue, non censurée. Elle m'a plu d'emblée : chaussée de Doc Martens, elle avait les cheveux décolorés et une coupe pixie ; le genre de filles avec lesquelles je voulais être amie mais que je rencontrais rarement dans la vie professionnelle. Diane est entrée dans la salle de maquillage pour tout vérifier avec moi avant qu'on ne démarre.

– Tu te sens bien ? a-t-elle demandé.

J'ai passé la main sur les sous-vêtements blancs et j'ai hoché la tête. J'avais le sentiment de faire partie de l'équipe.

Je suis allée sur le plateau pour tourner la première, laissant Elle et Jesse dans la zone coiffure et maquillage. Une femme à peine plus âgée que moi,

vêtue d'une combi-pantalon blanche, s'est présentée comme l'accessoiriste en chef.

Elle a montré une longue table chargée des divers objets qu'on allait utiliser pendant le tournage.

– Par quoi tu veux commencer ?

J'ai choisi une main géante en polystyrène avec des ongles rouges. Elle me l'a tendue, non sans une certaine fierté ; elle l'avait fabriquée elle-même.

– Tu sais qu'il y aura des animaux de ferme, tout à l'heure ?

Je n'étais vraiment pas habituée à ce genre de situation : des femmes cool, à peu près de mon âge, enthousiasmées par le travail que nous étions en train de faire. J'ai changé d'humeur. Finalement, on allait peut-être s'amuser, aujourd'hui !

La chanson, que je n'avais encore jamais entendue, a démarré pleins tubes sur le plateau géant. Trois beats ont martelé l'air avant qu'une voix ne crie « Everybody get up ! » (Tout le monde debout !). Derrière la caméra, Olivia m'a souri.

– Surtout amuse-toi, danse absolument comme tu veux ! a crié Diane dans un mégaphone jailli des ténèbres, au-delà de l'estrade d'un blanc immaculé, ruisselante de lumière.

J'ai dansé de façon ridicule, assez approximative, comme j'aurais pu le faire pour distraire mes copines. À ma grande surprise, je me suis aperçue que je m'amusais bien. Diane était morte de rire dans son mégaphone.

Robin Thicke est arrivé plus tard. J'étais à quatre pattes en sous-vêtements, une petite voiture rouge posée au creux de mon dos. Souriant, il a gardé ses lunettes de soleil et il nous a fait signe, à l'équipe et à moi-même, avant de se diriger vers la salle de maquillage.

Les heures ont passé. Jesse et Elle m'ont rejointe sur la scène ainsi que Pharrell, Robin et T.I. Nous ne parlions quasiment pas, mis à part quelques brèves recommandations émises par Diane, que les musiciens approuvaient

d'un signe de tête. Eux, c'étaient les stars, et nous, les faire-valoir. Ce qui ne me dérangeait nullement ; j'étais là pour travailler. Les animaux sont arrivés, j'ai pris un agneau sur mes genoux, en observant ce qui se passait. Robin concentrait son attention sur Pharrell et T.I., il souriait de toutes ses dents en lâchant la tête en arrière, les yeux toujours cachés par ses lunettes de soleil. Les autres souriaient poliment mais sans lui renvoyer cet enthousiasme débordant.

Nos shorts et nos hauts en plastique s'embuaient sous l'effet de la chaleur des projecteurs et de la sueur que dégageaient nos corps. Robin exhalait une odeur d'alcool tandis qu'il alternait entre playback et direct. La chanson a redémarré pour ce qui semblait être la millionième fois de la journée – les trois mêmes beats envahissaient la salle, s'enchaînant sans pitié. Diane continuait à crier des instructions dans son mégaphone. Nous avons mis nos strings couleur chair pour la version non censurée. Pharrell et Elle échangeaient des sourires séducteurs. J'ai enfilé des baskets blanches compensées ridiculement grandes et j'ai dansé devant les autres acteurs du clip.

– Offrons donc un verre à ces dames, a dit Robin à un de ses assistants.

Au bout de quelques minutes, quelqu'un nous a apporté des tasses en plastique rouge à moitié remplies de glace et d'alcool. J'ai bu quelques gorgées mais je n'ai jamais particulièrement aimé la vodka et j'avais trop chaud, j'étais trop fatiguée par le tournage pour boire davantage. La chanson a recommencé de plus belle.

« Hey, hey, hey ! »

Jesse m'a regardée en secouant la tête.

– Trop chaud, a-t-elle articulé en passant la main sur ses cheveux tirés en arrière.

J'ai continué à me tortiller sur la scène, cherchant à retrouver le plaisir que j'avais eu à amuser Olivia et Diane. J'ai levé les yeux au ciel devant les bouffonneries de ces hommes célèbres avec lesquels nous travaillions.

Le monde entier m'a vue lever les yeux au ciel dans le montage final, devenu viral. En quelques mois, « Blurred Lines » m'a catapultée au rang de célébrité internationale. La première fois que quelqu'un m'a arrêtée dans mon quartier en criant « Emily ? », j'étais en train de traverser tout en parlant au téléphone avec ma mère. J'ai dévisagé le gars, perplexe, scrutant ses traits pour essayer de retrouver d'où nous nous connaissions.

– J'ai adoré « Blurred Lines » ! a-t-il crié en souriant jusqu'aux oreilles, avant de réclamer un selfie.

Je n'en revenais pas.

Sur Internet, les gens discutaient pour savoir si la vidéo était misogyne. La façon dont mes collègues mannequins et moi-même nous nous tortillions – et presque nues, dans la version non censurée – devant des musiciens provoquait des questions. Tous les journalistes, les uns après les autres, m'ont posé la même :

– Que répondez-vous à ceux qui ont jugé le clip antiféministe ?

Le monde a été choqué de m'entendre répondre que je ne voyais pas les choses ainsi. Sur scène, je me sentais à l'aise dans mon corps et dans ma nudité, leur avais-je répondu en toute honnêteté. Je me concentrais sur ce que j'avais ressenti pendant la plus grande partie du tournage, me souvenant avoir été en compagnie de nombreuses femmes qui me plaisaient et en qui j'avais confiance.

Après le succès de ce clip, je suis allée vivre à New York et j'ai signé avec l'agence qui m'avait rejetée seulement un an auparavant. J'ai travaillé pour *Sports Illustrated*. J'ai été heureuse de découvrir que la célébrité me donnait accès à deux nouvelles sources de revenus : faire du placement de produits – en apparaissant lors d'événements ou en m'exprimant sur un média – et des posts sponsorisés sur mon compte Instagram ; chacune de ces deux activités me rapportant davantage que ce que je pouvais gagner en une semaine de travail de mannequin avant le clip.

Cependant, c'était une période où je me sentais surtout désorientée. Je commençais à en avoir assez de parler du clip et de partager mes réflexions à ce propos ; chaque fois que le nom de Robin Thicke était mentionné ou apparaissait à côté du mien, je sentais en moi une certaine antipathie. Certes, question carrière, je pouvais dire merci à ce clip mais je supportais assez mal que tous les articles commencent par « Blurred Lines », que je n'avais accepté de tourner que pour gagner de l'argent. Moi qui avais toujours cherché à séparer autant que possible mon identité et mon amour-propre de mon travail, je ne voyais pas comment concilier cela maintenant que le monde entier me rangeait dans la catégorie sex-symbol. Depuis l'époque du lycée, faire le mannequin avait été un boulot, et brusquement je me retrouvais complètement identifiée à ce travail. De quoi me mettre dans tous mes états. Embringuée dans cette relation passive, j'ai signé pour jouer dans des films qui ne m'intéressaient nullement et j'ai posé pour des marques que je considérais comme foireuses.

Les deux ou trois années qui ont suivi, je me suis laissée flotter. Quand je n'étais pas occupée par mes fréquents déplacements ou mes shootings, je passais trop de temps au lit et sur Internet, ou à boire en compagnie de gens que je n'appréciais pas particulièrement. Je savais que, selon les critères en vigueur, j'aurais dû être heureuse – j'avais réussi ce que désirent la plupart des actrices et des mannequins en herbe : être reconnues pour leur beauté et leur charme.

« Tu as réussi ! » m'a écrit sur Facebook l'amie qui avait fait des commentaires sur ma veste bleu marine des années auparavant, me rappelant ainsi comment le monde voyait mon « succès ».

Mais je n'étais pas seulement inoubliable ; j'étais inoubliablement sexy, ce qui, par bien des côtés, avait quelque chose de gratifiant. Il m'avait toujours paru évident que la femme la plus désirable, la plus attirante, c'était toujours elle la plus puissante quel que soit l'endroit où elle se trouvait, exactement comme les tops de Victoria's Secret que j'avais vues

avancer vers moi sur cet écran géant. Et, par bien des aspects, ma vie avait effectivement changé. Des inconnus me saluaient avec enthousiasme. Des hommes célèbres, qui me faisaient craquer quand j'étais gamine, me draguaient. Des femmes magnifiques s'adressaient à moi comme si j'étais des leurs. On me retrouvait sur les couvertures des magazines, j'étais invitée à des fêtes glamour auxquelles je n'aurais jamais rêvé d'assister. Oubliés les plats thaï et les couettes de la grande distribution – désormais, on m'envoyait gratuitement d'innombrables cartons de vêtements de créateur. Je pouvais débarquer dans les restaurants les plus courus de New York et de Los Angeles, il y avait toujours de la place pour moi. Et j'avais plus d'argent que je n'aurais jamais imaginé pouvoir en gagner : j'ai versé un acompte pour un loft situé à quelques pâtés de maisons de mon logement de l'Arts District, cette fois un endroit lumineux, avec une fenêtre gigantesque et une piscine sur le toit. J'ai même pu donner de l'argent à mes parents.

Pourtant, j'avais le sentiment d'être prise dans un tourbillon et de ne plus rien contrôler. Cette vie, je ne l'avais pas choisie et je ne savais pas très bien comment j'avais fini par en arriver là et ce que cela signifiait par rapport à la personne que j'allais devenir. Je détestais me rendre aux auditions, surtout celles des films et de la télévision, où je devais presque toujours lire devant plusieurs hommes qui, j'en étais convaincue, n'avaient aucune estime pour moi.

Ils pensent déjà que je suis nulle, je me disais. Pour eux, je ne suis rien de plus qu'un beau petit cul de L.A. Je n'ai aucun talent, je ne suis même pas si jolie que ça.

Je répétais à peine pour ces auditions, parcourant les pages une ou deux fois avant d'y aller, paralysée par une certaine haine de soi. Avais-je même jamais eu envie d'être actrice ? J'étais incapable de me souvenir quand et comment ceci était devenu l'objectif que j'étais censée poursuivre et où je devais exceller. Je m'étais toujours considérée comme quelqu'un qui avait

ses idées et qui prenait ses décisions. Après ces lectures, je remontais dans ma voiture, je me sentais vraiment nulle et je me disais que j'aurais vraiment préféré être à la place de ces hommes dans ces salles, à choisir qui je voulais embaucher pour mes projets à moi.

Des années plus tard, alors que je faisais défiler Instagram sans grande concentration, mon pouce glissant sur l'écran, une photo de Robin Thicke et de sa petite amie, infiniment plus jeune que lui, a surgi sur mon feed. J'ai reconnu le visage de la jeune dame et son long corps mince, me rappelant que je l'avais déjà rencontrée à L.A. alors que nous étions toutes deux mannequins, travaillant pour le e-commerce de lingerie et de maillots de bain dans les entrepôts pourris d'Alhambra et de Vernon. Elle venait d'avoir un bébé, annonçait *E ! News*. J'ai regardé ses photos, étudiant la largeur de son sourire à côté de l'arrondi bouffi de la mâchoire de son partenaire. « Je t'aime papounet ! » disait une légende.

J'ai cliqué sur l'Instagram de Thicke et j'ai eu la surprise de voir mon écran devenir tout blanc. « User Not found » (utilisateur introuvable) et « No Posts Yet » (encore aucun post), voilà ce qui était inscrit à côté de son nom. J'avais été bloquée. Je me suis creusé la cervelle pour savoir pourquoi. Avais-je dit quelque chose dans la presse susceptible de l'offenser ? Je me suis alors souvenue d'une chose qui s'était passée pendant le tournage de « Blurred Lines » et dont je n'avais jamais parlé à personne, une chose que je ne m'étais pas autorisé à avouer jusque-là, soit cinq ans plus tard. *Il a fait quelque chose qu'il n'était pas censé faire.*

C'était ce même jour, mais un peu plus tard, quand Thicke était revenu sur la scène, légèrement bourré, pour ne tourner qu'avec moi. Je voyais bien qu'il avait passablement changé d'humeur – il ne paraissait plus s'amuser de la même façon. Il n'appréciait pas d'obtenir aussi peu d'attention de la part de ceux qui étaient engagés pour tourner son clip.

Il n'y avait plus que lui et moi, tout seuls dans la tundra du plateau. Il était vêtu d'un costume noir, et moi, je n'avais rien, sauf des baskets

blanches et un string couleur chair. Les trois mêmes notes ; les mêmes cris de Diane dans son mégaphone ; la même sueur ruisselante ; le même « Everybody get up ! ».

À nouveau, je me suis mise à danser le plus ridiculement possible.

– Putain, qu'est-ce que t'es drôle ! criait Diane, tout excitée. Refais encore cette grimace !

Robin a mis ses lunettes de soleil tout en continuant à chanter, sa contrariété vaguement palpable.

Brusquement, surgi de nulle part, j'ai senti le contact froid des mains d'un inconnu saisissant mes seins nus par-derrière. Je me suis dégagée instinctivement, en me retournant pour regarder Robin Thicke. Il a eu un sourire niais et il a failli tomber en arrière, les yeux toujours dissimulés derrière ses lunettes. J'ai tourné la tête vers l'obscurité au-delà de la scène. La voix de Diane s'est cassée en me demandant : « Ça va ? »

J'ai hoché la tête et j'ai peut-être même souri, gênée et désireuse de minimiser la situation. J'ai essayé d'encaisser. Je me suis éloignée de la scène et des lumières, en croisant les bras sur ma poitrine. Je me sentais nue pour la première fois de la journée. La musique s'est arrêtée. Je suis restée près de l'écran de contrôle un petit moment et j'ai regardé mes nouvelles amies. Pas une, pas une seule d'entre nous, n'a dit quelque chose. Diane a fini par intervenir.

– Bon, interdit de toucher.

Elle ne s'adressait à personne en particulier, son mégaphone pendant librement contre sa hanche.

J'ai relevé le menton, j'ai haussé les épaules et, évitant de croiser le regard de quiconque, j'ai senti l'humiliation me brûler tout le corps.

Je n'ai pas réagi – pas vraiment, pas comme j'aurais dû le faire. Pas plus que ne l'ont fait les autres femmes. Nous avons beau être nombreuses et leur présence avait beau me sécuriser, nous n'étions pas en position de réclamer des comptes à Robin Thicke pendant le tournage de son clip.

Après tout, nous travaillions toutes pour lui. Après une interruption empreinte de malaise, nous avons repris le tournage.

Quand les journalistes me posaient des questions sur le clip, au fil des années, je ne m'autorisais pas à penser aux mains de Robin Thicke sur mes seins, ni à la gêne qui avait été la mienne en me retrouvant nue devant Diane. J'étais sur la défensive – je tenais à protéger l'atmosphère qu'elle avait tenté de créer sur scène et les autres jeunes femmes qui auraient pu peut-être devenir des amies. J'avais également honte – malgré moi, je m'étais vraiment amusée à danser ainsi nue. Je me sentais tellement forte, je maîtrisais la situation. Je m'interrogeais : et si j'avais hurlé au nez de Robin Thicke et fait une scène ? Mis fin au tournage ? Peut-être que je n'aurais jamais connu cette célébrité.

Quand j'avais vingt ans, il ne me venait pas à l'esprit que les femmes qui tiraient leur force de leur beauté dépendaient des hommes, car sans le désir des hommes, elles auraient toujours ignoré cette force. Ces hommes, c'était bel et bien eux qui avaient la maîtrise de la situation et non pas les femmes que le monde flattait servilement. Accepter la réalité de la dynamique en jeu, cela aurait signifié que je reconnaissais à quel point mon pouvoir était limité – à quel point le pouvoir de n'importe quelle femme l'est quand elle survit dans le monde, même si elle réussit, comme un objet à regarder.

Par ce seul geste, Robin Thicke avait rappelé à toutes celles qui se trouvaient sur le tournage que nous, les femmes, n'étions jamais aux commandes. Étant la fille nue qui dansait dans le clip de ce type, je n'avais en fait aucun pouvoir. Je n'étais rien de plus que le mannequin embauché pour l'occasion.

1. « Lignes floues ». (NdT.)

My Son, Sun¹

J'avais quatorze ans la première fois qu'Owen m'a prise de force. Nous étions allongés sur le tapis rêche de l'appartement de sa mère. Il était tôt le matin et j'étais tellement épuisée que j'avais du mal à garder les yeux ouverts. J'avais très soif mais il n'y avait pas d'eau. Je me souviens de son jean usé qui se resserrait sur son érection et je me souviens du lacet sale qui lui servait de ceinture. J'avais raconté à mes parents que j'allais dormir chez une copine, ce qui me permettait de ne pas rentrer de la nuit et d'aller à des fêtes. Owen, qui avait seize ans, m'avait dit de faire comme ça. Il s'était proposé pour me servir de guide dans ce nouvel établissement scolaire, ce nouvel univers. Je croyais qu'il allait me permettre de rencontrer d'autres gens. Il m'a fallu du temps pour prendre conscience qu'en fait, lui-même n'avait pas beaucoup d'amis. À vrai dire, c'était mon statut de nouvelle lycéenne sexy qui lui valait d'être invité à ces fêtes.

Je me souviens de sa peau couverte de taches de rousseur, de son ventre pâle et de la façon dont il s'est mis à saigner du nez alors qu'il était couché sur moi.

– C'est l'Accutane, a-t-il dit tandis que le sang gouttait sur ma clavicule.

Il avait le sang tellement rouge qu'on aurait dit du faux, comme s'il sortait d'une bouteille de ketchup. Et côté texture, épais comme du sirop. Ça ne le gênait pas du tout. Je me souviens de tout ce rouge qui contrastait avec ses yeux si bleus. Je me souviens de ses longs cils blonds, élégants,

alors qu'il clignait des yeux, au ralenti, tout en se tenant le nez à deux mains.

Quand Owen, après s'être procuré mon numéro, m'avait envoyé un texto pour qu'on se voie pendant le week-end, j'avais commencé par lui mentir.

« La famille de ma mère est ici, je vais passer du temps avec eux. Désolée ! »

J'ai relu mon texto avant d'appuyer sur « Envoyer ». *Une excuse parfaitement valable*, ai-je pensé en éteignant mon écran, espérant ainsi faire disparaître Owen.

« Ah ah ! » avait-il immédiatement répondu. « Qui traîne avec sa famille tout le week-end ? On peut sortir dès que t'auras fini avec eux. Y aura une fête sympa samedi. Je t'emmène. »

J'étais embêtée. Comment avais-je pu être assez puérile pour penser que rester en famille, c'était une excuse valable pour louper une fête ? J'étais au lycée maintenant ; il fallait absolument que j'adapte mon comportement. D'autant que je n'avais aucune envie de passer les week-ends avec mes parents.

« OK », ai-je répondu.

Je ne savais pas comment dire non.

Avec Owen, je ne me sentais jamais en sécurité et, dès que nous étions ensemble, j'avais envie de rentrer chez moi. Mais je suppose que rester chez moi, ça ne me convenait pas non plus. Ça, c'est-à-dire lui, on pouvait croire que c'était le vrai monde. Ça, c'était le lycée, c'était se comporter en adulte : ça faisait peur, on ne maîtrisait pas tout, exactement comme on me l'avait dit. Je tenais à me montrer à la hauteur de la situation, à prouver que j'étais prête à gérer.

Un soir, Owen nous a conduits dans un parking désert et il a commencé à m'embrasser. J'ai cru que je devais lui rendre ses baisers puisqu'il m'avait emmenée dans plusieurs fêtes alors je l'ai laissé fourrer sa main dans mon

pantalon. Si seulement quelqu'un m'avait expliqué que je ne lui devais absolument rien. Si seulement quelqu'un m'avait donné l'ordre de ne surtout pas monter dans son camion rouge. Quand les flics ont débarqué, si seulement je leur avais dit qu'une partie de moi était bien soulagée de les voir. Si seulement ils n'avaient pas déclaré que j'étais sur la mauvaise pente, que j'allais bien finir par me droguer, que j'étais nulle, mais qu'ils avaient plutôt dit : « On s'inquiète pour toi, tu n'es encore qu'une gamine. Si tu veux, on te ramène chez toi, ce n'est pas ta faute. »

Si seulement deux ans plus tard quand, en larmes, le souffle court, j'ai révélé à ma mère que je n'étais plus vierge, elle m'avait serrée dans ses bras plutôt que d'avoir l'air déçue. Je ne lui ai donné aucun détail – Owen, le tapis, le sang –, j'ai simplement dit que j'avais déjà eu des rapports sexuels. Nous étions dans sa voiture, garée à quelques pâtés de maisons de chez sa sœur. J'étais du côté passager, je n'avais pas encore l'âge de conduire. Le tissu du siège me chauffait le dos.

– Nous nous posions la question mais nous étions sûrs de la réponse : pas Emily, a-t-elle dit, les yeux fixés sur le pare-brise.

Je la voyais qui réfléchissait déjà à la façon de partager cette nouvelle avec mon père. J'ai fait la grimace. Elle a soupiré.

– On est en retard pour aller chez ta tante.

Elle a redémarré la voiture tout en faisant claquer sa langue contre son palais.

J'ai inspiré profondément à plusieurs reprises, et lentement, j'ai réussi à me calmer. J'ai ravalé ma morve et je me suis mordu la lèvre supérieure. J'étais anéantie, les entrailles comme vidées. Quand j'ai franchi le seuil de la maison de ma tante, avec la cloche qui sonnait dès qu'on ouvrait la porte, mon corps m'a paru fragile, léger comme une coquille prête à se briser. J'ai salué ma famille, j'ai senti la peau fraîche de mon oncle contre ma joue quand je l'ai embrassé et je savais que, eux, ils désapprouveraient ma conduite encore plus que ma mère. J'étais triste pour elle ; navrée de lui

avoir avoué quelque chose me concernant, quelque chose de tellement honteux qu'elle devait absolument le cacher. J'avais envie de me rouler en boule et de dormir pour l'éternité, mais au lieu de cela, je me suis assise à l'ombre dans le jardin et j'ai fait semblant de sourire.

Owen est venu une fois chez mes parents, à l'improviste. Je me souviens à quel point il paraissait négligé et tout agité quand je lui ai ouvert la porte et qu'il est entré dans le salon. Il trimballait avec lui une atmosphère de drame. Il était rouge, les yeux vitreux.

– Mon père et moi, on s'est battus, a-t-il annoncé, le souffle court, le visage grimaçant.

Je n'étais pas très à l'aise quand nous nous sommes assis sur un banc de bois à l'arrière de la maison. Owen a posé la tête sur mes genoux et de grosses larmes ruisselaient le long de son nez. Je regardais son profil, ses traits épais et les cicatrices d'acné rouges sur son visage. Tout chez lui paraissait à vif, comme une blessure toute fraîche. Ses paupières étaient quasi translucides. J'ai bougé, encombrée par le poids de sa tête. Je ne savais pas très bien quoi faire de mes mains.

Je devinais le regard de ma mère sur nous, elle nous observait à travers la porte vitrée de sa chambre. La maison était silencieuse. Mes parents restaient à l'intérieur, hors de vue. Comme si tout le monde comprenait le rôle que j'étais censée jouer. J'ai pris une grande inspiration et un souvenir de comment, d'après moi, une femme devait se comporter pour consoler un homme a surgi dans ma tête. Peut-être s'agissait-il d'une scène dans un film ? Je n'étais sûre de rien. Ma mère m'avait parlé de son copain au lycée, Jim, qui était malheureux chez lui et qui avait souvent dormi sur le canapé familial. Que faisait-elle donc quand Jim débarquait chez eux ? J'ai tenté d'incarner cette version de ma mère, son amour pour Jim. Repoussant tout ce fouillis confus, lentement, très lentement, j'ai touché les boucles sur la tête d'Owen.

– Ça va aller, ai-je dit timidement. Je suis tellement désolée, Owen, ai-je chuchoté encore, avec plus d’assurance, la chaleur de son visage gagnant mes cuisses.

Ça faisait du bien d’agir en fonction de ce qu’on attendait de moi, mais quelque chose dans ma façon de le consoler ne fonctionnait pas. J’avais été embauchée pour le rôle de la copine inquiète et aimante mais, ce rôle, je n’en voulais absolument pas.

Après le départ d’Owen, ma mère m’a dit :

– Je n’oublierai jamais comment tu étais, avec sa grosse tête sur tes genoux.

Elle, elle avait vu une scène tout à fait théâtrale.

– Pauvre Owen, a-t-elle ajouté.

Quand j’ai commencé à traîner avec Sadie et les autres filles en vue, elles se moquaient d’Owen dès qu’il s’approchait de nous.

– Il est plutôt du genre dégueu, Emily, disaient-elles.

Je n’aimais pas leur manière de le regarder mais, quand même, ça faisait plaisir d’entendre quelqu’un dire que je n’avais rien de commun avec lui ; leur désapprobation me donnait la permission de l’éviter. J’ai commencé à me sentir plus sûre de moi pour ignorer ses textos et moins effrayée à l’idée de l’abandonner.

Après avoir finalement rompu avec Owen – ou plutôt, après lui avoir échappé –, je me suis retrouvée engluée de culpabilité. La nourriture me dégoûtait. Je ne parvenais plus à dormir, sachant qu’Owen pouvait aussi bien débarquer chez mes parents ou se blesser volontairement pour me faire souffrir, ce qu’il avait menacé de faire. Mon téléphone vibrait tard dans la nuit, enchaînant les textos. Il ne me lâchait pas. Il s’installait en face de chez moi dans la Coccinelle bleue de son père, la fenêtre de mon salon en ligne de mire. La couleur bleue tranchait de façon peu naturelle sur le feuillage de la rue ; c’était le même bleu que ses yeux, à la fois vif et laiteux.

Quand j'ai fêté mes quinze ans, Owen avait cessé de se garer en face de chez moi. Un soir, j'avais prévu d'aller boire des coups avec une bande de filles qui n'étaient pas vraiment mes amies. Je n'avais encore jamais traîné avec elles en dehors du lycée. Elles étaient plus débrouillardes que moi, ou du moins c'était l'impression qu'elles donnaient. Elles vivaient toutes dans des grands pavillons avec des dressings et des parents qui, apparemment, n'étaient jamais là. On s'était préparées pour la soirée dans une de ces maisons, occupant une chambre rose où il y avait un miroir en pied ; on s'observait chacune et réciproquement tout en essayant différentes tenues. Une des filles a pris un feutre Sharpie afin de comptabiliser sur nos bras les shots de vodka que nous descendions. Je sais que j'ai trébuché sur une pile de vêtements et que j'ai regardé les traits noirs qui démarraient à la hauteur de mon coude et remontaient jusqu'au poignet.

Ce dont je me souviens ensuite, c'est que nous étions dans un parking sombre à côté d'une voiture qui répandait une odeur de cuir. L'enseigne d'une épicerie brillait au loin. J'avais la bouche pâteuse et l'estomac retourné, et je ne pouvais plus m'arrêter de vomir. Impossible de me redresser. Les filles échangeaient des regards, l'air embêté, tout en retenant mes cheveux pour qu'ils ne me tombent pas dans la figure. Le garçon assis au volant avait dû appeler Owen, parce que, brusquement, son camion était là et il m'a soulevée du sol pour me traîner plus loin. Ça faisait des mois que je ne lui parlais plus. J'ai serré le bras d'une des filles et j'ai essayé de trouver les mots pour lui dire que le mec n'était pas complètement rassurant, mais elle s'était déjà éloignée. Il était venu pour me récupérer et elles considéraient que j'étais à lui.

Quand je me suis réveillée, Owen était couché sur moi. J'étais dans un petit lit, dans une chambre bleue. J'ai essayé de le repousser avec mes deux bras, de le forcer à se redresser et à partir, mais j'étais trop faible et trop saoule. Ma vision vacillait, passant d'une lumière bleue à des formes blanches fantomatiques. J'avais la bouche comme du coton et je sentais

l'odeur de sa peau. Je voulais en finir mais je ne savais pas quoi faire, alors j'ai fermé les yeux très fort et produit des petits bruits, les bruits que, d'après moi, les femmes sont censées produire pendant un rapport sexuel.

Pourquoi, avec mes quinze ans, je n'ai pas hurlé de toute la force de mes poumons ? Pourquoi est-ce que je me suis plutôt mise à gémir et à geindre doucement ? Qui donc m'avait appris à ne pas crier ?

Je me détestais.

Le lendemain matin, j'ai remonté l'allée de chez mes parents avec des vêtements qui n'étaient pas les miens et j'ai marmonné deux ou trois mots sur le fait que j'étais fatiguée. Je me suis fait couler un bain aussi chaud que possible mais j'ai continué à frissonner. J'ai mariné un long moment, regardant ma peau rougir sous l'effet de la chaleur. J'étais à peine en état de bouger ; mes membres pesaient incroyablement lourd et tout mon corps était douloureux. C'était une belle journée et, dans la salle de bains, la lumière était jaune ; les murs paraissaient hauts et je me sentais toute petite. Les poils blonds sur mes bras se dressaient entre les traits noirs pâlistants du feutre Sharpie.

Cette nuit-là, j'ai dormi d'un sommeil de plomb. Au réveil, je me suis aperçue que j'étais une version inédite et différente de moi-même. Je me suis habillée avec soin, j'ai mangé un toast nature puis je me suis assise sans rien dire à côté de mon père quand il m'a emmenée en voiture au lycée. Je regardais par la vitre, j'avais mis ma ceinture, les mains posées sur les genoux, avec délicatesse. Je n'ai raconté à personne ce qui s'était passé ce week-end-là avec Owen. C'est ainsi qu'on s'y prend. C'est ainsi qu'on peut commencer à oublier.

Au bout de ce qui m'a paru durer une vie entière mais qui n'a pas dû excéder une année, Owen a recommencé à m'envoyer des textos. Nous n'étions plus dans le même lycée, j'avais un nouveau copain et ma bande de copines avait changé. Il écrivait de longs paragraphes, des blocs de texte frénétiques qui arrivaient sur mon téléphone à toute blinde. Il me racontait

qu'il avait suivi une cure de désintox pour l'héroïne, qu'il avait perdu dix kilos et qu'une fille d'un autre lycée l'avait accusé de l'avoir violée pendant une fête.

« C'était vraiment l'horreur. Incroyable que je sois encore vivant. »

Je n'ai pas répondu. Je craignais que, si je me manifestais, il ne réussisse à me ramener dans sa vie.

Quelqu'un d'autre m'a donné tous les détails de cette accusation de viol. La fille avait bu comme un trou pendant une soirée. Elle avait fini dans une chambre, loin des fêtards, au bord de l'inconscience. Owen était entré dans la chambre et lui avait sauté dessus. Sa famille et elle avaient porté plainte contre lui.

Dès que j'ai entendu cette histoire, je me suis mise à penser à cette fille qu'Owen avait attaquée. J'imaginai sa maison, j'imaginai son père. J'imaginai ses cheveux et sa chambre. Je la voyais en train de dire d'un air assuré : « Je ne voulais pas », sans honte, sans s'adresser le moindre reproche. Pourquoi est-ce que moi, je n'avais pas su faire preuve de la même assurance ? J'aurais voulu lui ressembler davantage. J'aurais voulu pouvoir dire à moi-même, à mes amis et à la face de ce putain de monde : « Je ne voulais pas de lui. »

J'ai raconté à ma mère l'histoire de la fille, de ses parents, ce qu'elle avait dit d'Owen.

– Eh bien...

Elle s'est tue. Elle paraissait mécontente, comme si j'avais mis sur le tapis quelque chose de grossier, d'inconvenant. Je voyais bien qu'elle ne savait pas comment réagir. Je me souviens d'avoir eu l'impression d'être une brute, plus dure qu'elle. Moi, je vivais dans l'Ouest sauvage, un endroit où des choses terribles, indicibles se déroulaient tous les jours et elle, elle était une dame. J'estimais que c'était ma responsabilité de la protéger de toutes les abominations de ce genre. J'ai refusé de me sentir déçue par son absence de réaction. C'était mieux ainsi, mieux valait qu'elle soit incapable

d'offrir perspicacité et réconfort. Moins j'avais besoin d'elle, moins elle aurait l'occasion de me laisser tomber.

J'ai fini par raconter l'histoire d'Owen à une amie. On était défoncées et j'étais allongée sur son matelas, les yeux fixés sur la guirlande lumineuse qu'elle avait accrochée autour de son lit. Je lui ai parlé de lui, de son camion rouge et des traits noirs sur mon bras. Mon amie était assise en tailleur au bord du lit. Elle avait un piercing sur la lèvre et je me souviens que je la regardais le mordre pendant qu'elle m'écoutait, sans me quitter des yeux.

– Ça ressemble à un viol, Emily.

J'ai tourné brusquement la tête vers elle.

– Quoi ? Non, ai-je répliqué aussitôt.

J'ai cligné des yeux et j'ai regardé le plafond. J'avais la tête qui tournait. Je savais qu'elle avait raison.

*

* *

J'avais dix-neuf ans, j'attendais dans un aéroport du Midwest une correspondance pour rentrer en Californie après un bref shooting pour un catalogue, quand j'ai appris qu'Owen avait définitivement quitté ce monde. À cette époque, j'avais déjà l'habitude de fréquenter les aéroports et de voyager seule – m'asseoir sur des sols en linoléum froid, m'endormir sur des sièges inconfortables et circuler au milieu de la foule, ça me paraissait donc banal. Installée en tailleur, j'étais en train de charger mon téléphone sur une prise située près du sol, et je faisais défiler Facebook sur mon iPhone quand j'ai vu la mise à jour. Un garçon du lycée, plus âgé, avait écrit son nom et la mention « R.I.P. » Ma première pensée a été qu'il avait fait une faute d'orthographe sur le nom de famille d'Owen. *Il aurait été tellement triste de voir ça*, me suis-je dit. *Mais évidemment ils ont mal orthographié son nom, il n'a jamais eu de vrais amis.* Mon cœur s'est serré.

« Que s'est-il passé ? C'est confirmé ? » J'ai envoyé des textos à quelques vieilles connaissances pour voir si elles avaient des informations complémentaires. Mais une partie de moi connaissait déjà la réponse.

Quand j'ai eu confirmation, j'étais à bord, coincée dans le siège du milieu et l'avion décollait.

« C'est vrai. Il est mort. »

J'ai lu ces mots alors que la pression dans la cabine m'enfonçait dans mon siège. L'avion voguait dans le ciel. Mes oreilles bourdonnaient.

Il avait disparu ; sa chair, ses yeux. Son sang ne battait plus, il n'était plus vivant. Il n'était plus nulle part. Je ne serais plus jamais obligée de le voir.

– Ça ne va pas ? m'a demandé doucement une dame assise à côté de moi.

Le grondement de l'avion noyait presque sa voix.

– Excusez-moi, ai-je répondu. Je viens d'apprendre que le premier garçon... le premier copain que j'ai eu... il est mort.

J'ai senti ma langue enfler. Elle a froncé les sourcils.

– Je suis vraiment désolée.

Elle paraissait tellement sincère que je me suis demandé une seconde si elle avait déjà connu ce sentiment, ce mélange de perte et de soulagement, en apprenant la mort de quelqu'un qui lui avait fait du mal. Je me suis demandé comment exprimer ce que je ressentais, face à elle, à n'importe qui. J'ai rabattu la table et j'ai posé mon visage dans mes mains.

Owen était mort d'une overdose d'héroïne, tout seul, à vingt et un ans. Son corps était resté enfermé dans la chambre qu'il avait louée, enfermé pendant trois jours avant que quelqu'un comprenne où il se trouvait. La police avait dû défoncer la porte.

Je suis allée seule à l'enterrement et j'ai choisi de me tenir à l'écart de la foule. Nous étions sur une falaise, au-dessus de l'océan. Le ciel était infiniment bleu. J'ai plissé les yeux pour observer le père d'Owen en train

de parler. Il disait que, quand la police avait sorti le corps d'Owen, il avait sangloté. Son si beau petit garçon était mort. Il avait dit « Mon fils, sens le soleil » alors que le soleil de Californie tapait sur le corps pâle et sans vie d'Owen.

– *My son, sun, son*, a-t-il gémi.

*
* *

Quelques semaines après avoir dit à Owen que je ne voulais plus le voir, il m'avait emmenée dans une université à trois quarts d'heure de la ville, réglant l'essence avec des billets d'un dollar tout sales et froissés qu'il avait gagnés en faisant des chantiers.

« Je veux seulement qu'on aille ensemble à ce concert », m'avait-il dit par texto.

Il avait acheté les billets des mois auparavant et moi, j'avais toujours envie d'y aller. Je tenais à me prouver que j'avais la situation bien en main, que je ne me laisserais plus manipuler par lui.

« D'accord, ai-je dit clairement. Mais on y va comme des amis. »

« Comme des amis », avait-il répondu.

Je m'étais arrangée pour porter des vêtements neufs, qu'il n'avait encore jamais vus, et des boots blanches que j'avais achetées d'occase et qui me faisaient sentir plus âgée, sûre de moi. Quand il est venu me chercher, je me suis montrée distante, indifférente. Voilà le genre de choses que faisaient les femmes : passer une soirée avec un gars qu'elles avaient connu autrefois intimement mais avec qui c'était terminé.

Pendant le concert, il se tenait derrière moi, debout, sans me toucher. Les lumières ont baissé quand le groupe a attaqué une ballade.

Love of mine, someday you will die...

If there's no one beside you when your soul embarks

Then I'll follow you into the dark ²

Assise dans l'avion, je sentais le souvenir d'Owen debout derrière moi ; les larmes coulaient sur mes joues. Je pleurais, mais ce n'était pas parce que je ne le reverrais jamais. Je pleurais parce que je ne pouvais pas croire que j'étais le genre de personne qui était allée à ce concert avec lui, qui avait, bien à contrecœur, perdu sa virginité avec lui. Je pleurais parce que, contrairement à la fille qui l'avait accusé de viol, je n'avais pas été capable de dire : *J'ai été violée*. Je pleurais parce que je me sentais coupable d'avoir abandonné Owen. Je pleurais parce que je ne l'avais pas quitté plus rapidement. Je pleurais parce que j'étais sûre d'être quelqu'un qui ne méritait pas de connaître la sécurité. Je pleurais parce que j'avais perdu l'occasion d'avoir une vie différente, une vie remplie d'expériences et de gens que j'aurais moi-même choisis. Je pleurais parce que je ne me sentais pas du tout l'héroïne de ma propre vie. Je pleurais parce que j'avais honte d'être aussi incapable de maîtriser une situation.

– Je t'en prie, ne viens jamais me chercher, ai-je chuchoté dans mes mains, profitant du bourdonnement de l'avion. Je ne veux surtout pas me retrouver dans les ténèbres avec toi.

Avant d'ajouter avec fermeté : « Owen, non. »

1. Allitération signifiant « Mon fils, soleil ». (*NdT.*)
2. « Mon amour à moi, un jour tu mourras... / S'il n'y a personne à tes côtés quand ton âme partira / Alors je te suivrai dans les ténèbres. » (*NdT.*)

Toxic

J'avais seize ans quand, le 16 février 2007, des photos de Britney Spears en train de se raser la tête ont envahi Internet. À cette époque, je fumais du shit tous les jours après les cours, j'avais des relations sexuelles régulières – et non protégées – avec un copain plus âgé qui, pas une seule fois, ne m'a fait atteindre l'orgasme et je travaillais comme mannequin, faisant le trajet en voiture de San Diego à Los Angeles deux ou trois fois par mois, séchant les cours pour des shootings. C'était l'année où j'avais posé pour un magazine de surf en tant que « Saveur du mois ». Sur la photo, j'étais bronzée et topless, je ne portais qu'un bas de bikini noir et j'offrais mon dos, en forme de S, à l'objectif. Je regardais par-dessus mon épaule d'un air faussement timide, la bouche ouverte, le regard légèrement surpris. J'étais au lycée, en classe de première.

Personne n'a pu échapper à la photo de Britney penchée vers le miroir, les yeux écarquillés et maculés de mascara, tenant délicatement une tondeuse, avec l'idée de se raser la tête. Sur la photo, elle sourit, euphorique, comme si elle venait d'entendre une bonne blague et qu'elle s'en réjouissait. De longues mèches de cheveux bruns pendent encore du sommet de son crâne, rappel de ce qu'avait pu jadis être Britney.

La même année, j'ai aidé Sadie, une fille que je connaissais du lycée, à signer avec mon agence. Elle avait un corps de top model, bien plus que moi ; elle mesurait un mètre quatre-vingts et pesait cinquante kilos, alors que moi, on me considérait comme petite et tout en courbes (une fille bien

foutue, me disaient mes agents en notant mes mensurations). Toute sa vie, Sadie s'était entendu dire qu'elle avait le physique adéquat pour les défilés de mode, alors même qu'elle n'était encore qu'une gamine, adepte du surf et rêvant d'être une athlète. Elle avait des jambes d'Amazone, faites pour courir et donner des coups de pied, comme si elle était toujours prête pour la bagarre. Elle se coiffait avec une raie sur le côté, retenant avec une barrette ses cheveux d'un noir de jais qu'elle attachait en queue-de-cheval sur la nuque. De profil, on ne voyait que ses pommettes, son petit nez large et ses pulpeuses lèvres rouges. Elle avait un cou de cygne qu'on aurait facilement vu effectuer un tour complet ou plonger vers le sol façon Slinky.

Même vêtue d'une petite robe en dentelle et portant de délicates boucles d'oreilles en forme de goutte, Sadie paraissait dangereuse, comme si elle était construite avec des armes dont elle ignorait encore le maniement.

Sadie vivait à dix minutes du lycée, dans un quartier résidentiel sécurisé derrière la 101 ; elle était surtout amie avec des garçons, en particulier un groupe cool, plus âgé. Ils se surnommaient eux-mêmes le Scab Crew (la bande des plaies), dessinant les lettres SC sur leurs skates. Elle avait dû se défoncer avec eux pendant l'heure du déjeuner ; des fenêtres de mon cours d'espagnol, en troisième heure, je l'avais vue revenir en retard. Elle avait ouvert à la volée la lourde porte de notre classe en marmonnant sans entrain « Désolée » avant de s'affaler sur une chaise en plastique au fond de la salle. Nos regards s'étaient croisés et elle avait souri en dépliant le papier d'aluminium autour d'un burrito géant, qu'elle s'était mise à manger bruyamment, cimentant sa réputation de racaille.

Mon père était le prof de dessin du lycée. Dans notre région, l'Academy représentait l'établissement public alternatif ; il fonctionnait selon un système de trimestres au lieu de semestres et proposait des cours avec option « éducation physique skate ». Nous avions une équipe de surf mais pas de foot. Les samedis matin où le ciel était gris, les bourgeois les plus en vue se levaient de bonne heure et faisaient en voiture le tour des plages pour

regarder concourir l'équipe de surf. Pieds nus dans le sable, vêtues de sweats à capuche dont elles remontaient la fermeture Éclair par-dessus leurs bikinis, elles agitaient les mains en l'air, en criant les surnoms des gars depuis le bord de l'eau.

J'avais quitté le collège pour l'Academy où je ne connaissais personne, excepté mon père et quelques-uns de ses collègues. Mon père portait des tongs à longueur d'année et ne faisait l'appel qu'à la fin du cours. Suivre son cours après le déjeuner, c'était « le rêve » ; on pouvait arriver aussi tard qu'on le désirait, et défoncé en plus. Tout le monde était convaincu que, si mon père se montrait aussi peu exigeant, c'était parce qu'il était un ex-hippie drogué, mais je savais que ce n'était pas du tout le cas. Simplement, cette réputation d'enseignant cool lui convenait parfaitement. Les mignons petits gars de l'équipe de surf l'adoraient et l'appelaient Rata.

– Rata est une légende, disaient-ils souvent, les yeux rougis et la peau couverte de taches de rousseur à force d'être au soleil.

L'année qui avait précédé mon arrivée, mon père avait prévenu certains garçons de l'équipe de surf que sa fille allait débarquer à l'automne.

– Gardez un œil sur elle, avait-il dit.

Le jour de la rentrée, vêtue d'une robe débardeur rouge par-dessus un soutien-gorge push-up, je suis arrivée au lycée avec mon père, dans la cabine de son pickup Toyota. À l'Academy, il n'y avait pas de dress code, aucune tenue obligatoire et j'étais ravie à l'idée de pouvoir porter ce qui me plaisait. Ça me paraissait nouveau, grisant, une liberté d'adulte. Je me suis rendue dans ma classe, sans tourner la tête quand des garçons plus âgés que moi se sont écriés, assez fort pour que je les entende :

– Ouais, c'est la fille de Rata !

– Elle est canon, mon pote !

J'ai serré mon classeur à trois anneaux contre ma poitrine.

Ultérieurement, la rumeur a couru que « la fille de Rata bosse comme mannequin ». Ce n'était pas seulement ma dégaine qui amenait les garçons

à me remarquer, c'était aussi que j'étais considérée comme une fille séduisante par le monde extérieur. L'attention de ces garçons plus âgés me faisait à la fois peur et plaisir : mon physique me garantissait de ne pas passer inaperçue dans mon nouvel établissement, et ne pas être invisible, c'était un vrai bonheur pour moi.

Sadie traînait souvent avec ces gars-là. Dans son téléphone, elle avait tous leurs numéros avec leurs surnoms. Elle savait quels cours ils suivaient, quels étaient leurs projets pour le week-end, où ils habitaient et quelles filles ils trouvaient canon, et elle enregistrerait le nom des nouvelles qui avaient des gros nibards et des deuxièmes années qui leur faisaient les yeux doux. Elle s'arrangeait toujours pour dire bonjour à ces filles et leur adresser un compliment sur leurs fringues quand elle les croisait dans le hall. Voilà comment elle et moi on en est venues à passer du temps ensemble.

Au bout de quelques mois, les garçons ont commencé à m'emmener déjeuner hors de l'enceinte du lycée. Non sans une certaine gêne, j'avais accepté de les retrouver sur le parking, tout en surveillant la foule à la recherche d'une queue-de-cheval noire familière. Notre demi-heure, nous la passions généralement à discuter de mon père.

– Tu as déjà fumé avec lui ? me demandaient-ils, en m'examinant depuis le siège conducteur.

(Non.)

Les jolies filles populaires notaient qui attirait l'attention des garçons et elles m'observaient monter dans leurs Nissan et leurs Toyota d'un air aussi soupçonneux qu'intéressé. Certaines choisissaient de se montrer hargneuses ou de m'ignorer complètement ; Sadie, elle, avait décidé de se rapprocher de moi.

Les week-ends, elle trimballait une voiture remplie de garçons jusqu'à leurs spots de skate. Son copain, Mike, s'asseyait toujours devant. Après un demi-tour d'enfer, elle s'arrêtait dans un crissement de pneus à côté de moi,

sortait la tête par la vitre, les deux mains encore sur le volant, ses longs bras tendus.

– Emski ! Monte donc ! criait-elle.

Je me casais sur la banquette arrière bondée, en équilibre sur les genoux d'un gars, pliée en deux pour éviter de me cogner la tête contre le toit de la voiture alors qu'elle démarrait plein gaz.

Avant de devenir mannequin, Sadie bossait comme caissière dans une sandwicherie près de la plage. Ça m'impressionnait de la voir toujours avec de l'argent plein les poches.

– C'est mes pourboires, disait-elle en sortant une liasse de dollars pour payer l'essence, les burritos, les magnums d'alcool (achetés par tous les moyens : avec nos horribles fausses cartes d'identité ; par des amis plus âgés), des virées shopping imprévues, tout ce dont elle avait envie.

Elle n'avait qu'un an de plus que moi mais j'avais l'impression qu'elle était adulte et que j'étais encore une gamine.

Dans les fêtes, quand Sadie était saoule, elle se plantait dans la rue, devant sa voiture et faisait semblant de se battre avec un des membres du Scab Crew, généralement le plus bourré. Elle riait bruyamment puis, brusquement, avec beaucoup de savoir-faire, elle lançait un direct dans l'air, les poings bien serrés contre sa poitrine. Elle était plus grande que la plupart des garçons, et au bout d'un moment, ils finissaient par lui dire qu'ils en avaient marre.

– Du calme, Sadie ! Ça suffit !

Certains, cependant, appréciaient d'avoir ainsi l'occasion de lui taper dessus. Quand on en arrivait là, généralement, je m'écartais de quelques pas et, avec nervosité, je faisais mine d'envoyer des textos. Mais Sadie paraissait particulièrement apprécier la baston si l'un des gars s'y mettait pour de bon en l'attrapant par les poignets et en la repoussant le plus brutalement possible. Ce défi-là lui plaisait. On avait l'impression qu'elle les incitait à avoir envie de lui faire du mal.

Le gars arrivait à ses fins et Sadie se jetait par terre, elle s'écroulait littéralement, les jambes écartées. Je me souviens qu'elle se mettait alors à pleurer, allongée sur le sol. Si je m'agenouillais à côté d'elle pour la consoler, elle se relevait d'un bond et, les sourcils froncés, elle se débarrassait de moi pour poursuivre un des gars sans même m'accorder un regard.

Quand on débarquait ensemble dans les fêtes, je savais que, de l'extérieur, on avait l'air d'être amies. Mais quand on se retrouvait toutes les deux, sans personne pour nous observer, je n'étais pas très sûre de ce qu'elle attendait de moi. Apparemment, elle savait comment réagir dans n'importe quelle situation, comment se montrer cool avec les gens utiles et négliger ceux qui ne comptaient pas. En toute occasion, elle portait les chaussures adéquates, riait aux blagues que tout le monde comprenait sauf moi, et volait dans les boutiques comme une pro, réussissant à piquer sa robe de promo dans la cabine d'essayage de notre grand magasin alors que, moi, j'étais allée docilement à la caisse payer la mienne. Qu'est-ce que j'avais à lui offrir ? Mis à part les accès d'émotion exceptionnels dans ses moments d'ébriété, qui semblaient surtout un bon moyen pour attirer l'attention, elle paraissait solide. Manifestement, le monde était pour elle beaucoup plus clair que pour moi. On aurait pu croire qu'elle était née à dix-sept ans, avec ses longues jambes et son attitude distante, prête à multiplier les équipées cahotiques autour de la ville au volant de sa voiture remplie de gars du Scab Crew. Naviguer dans l'univers masculin, ça lui était tout à fait naturel. J'avais bon espoir de m'instruire en continuant à la fréquenter.

*

* *

– Britney a complètement pété les plombs, a chuchoté Sadie au milieu de notre cours d'informatique, en faisant apparaître la tristement célèbre photo sur son écran.

C'était l'époque de Lindsay Lohan qui sortait des boîtes de nuit en chancelant, de la poudre blanche sous le nez, ses sous-vêtements (ou l'absence de) dépassant d'entre ses jambes fines comme des allumettes ; l'époque des hanches étroites d'Amy Winehouse, de son ventre ballonné et de sa coiffure en choucroute. Nous étions habitués à ces photos. Mais quand Britney s'est rasé la tête, c'était tout autre chose et nous ne parvenions pas à comprendre. Nous avons examiné la photo en fronçant le nez.

– Elle a l'air sacrément moche, a ricané Sadie.

Moi, j'étais en colère ; Britney était en train de détruire la fille que j'avais jadis idolâtrée. En tant qu'enfant unique ayant passé beaucoup trop de temps en compagnie de ses baby-boomers de parents, j'avais raté une grande partie de la vie sociale et de la pop culture que mes pairs avaient connues. Je me souviens de ma dernière année de primaire où j'observais les filles précoces de la classe danser sur « Genie in a Bottle » de Christina Aguilera ; j'étais fascinée, pleine d'envie et de curiosité en les voyant balancer les hanches avec une parfaite coordination, des filles de douze ans, vêtues de jeans noirs taille basse et de crop tops, qui se déplaçaient comme si elles formaient un seul et même corps. Je n'ai pas eu de phase Spice Girls et je ne connaissais les paroles d'aucune chanson des Backstreet Boys. Je n'ai jamais vu *High School Musical* ni *The Simple Life* ; à la maison, mes parents refusaient de me laisser regarder la télé.

Mais Britney, j'ai pu en profiter.

Un Noël, j'ai demandé expressément le premier album de Britney, *Baby One More Time*. J'étais subjuguée par son expression dans le clip de la chanson éponyme, la façon tellement innocente dont elle regardait la caméra, le visage encadré de nattes et de pompons roses. Elle était dans son lycée, en uniforme, et je voulais savoir comment elle avait fait, comment elle pouvait avoir l'air aussi aguichant dans un endroit pareil, aussi plein de contraintes. J'ai fait écouter le CD à ma mère, parce que je voulais partager

mon enthousiasme. C'était un Noël pluvieux et le lecteur de CD était perché sur un rebord de fenêtre. Je dansais devant sans cesser de chanter.

– Elle est douée, hein ? ai-je dit.

Ma mère a fait la grimace en fronçant le nez.

– Je ne trouve pas. Ça ne me plaît pas.

J'ai levé les yeux au ciel et j'ai continué à danser, expliquant ce dédain par la différence de nos goûts et le fossé des générations. Je ne comprenais pas comment elle pouvait avoir des objections à des chansons comme « Born to Make You Happy », dans laquelle une Britney de dix-sept ans chante :

*I don't know how to live without your love,
I was born to make you happy ¹ .*

Peut-être ma mère n'avait-elle pas capté les paroles, après tout ; je ne sais pas.

Quand tout le monde a su que Britney avait perdu sa virginité avec Justin Timberlake, j'avais douze ans et désespérément envie d'interroger mes parents sur ce sujet. Je voulais savoir si c'était acceptable, ou si elle avait fait quelque chose de vraiment grave, d'impardonnable même. Les gens étaient-ils très fâchés contre elle parce qu'elle avait eu des relations sexuelles ? Avait-elle trahi ses fans, et moi tout particulièrement ? Qu'allait-il donc arriver à Britney maintenant qu'elle n'était plus la même ?

Si Britney avait changé, si elle n'incarnait plus l'innocence, elle n'avait pas tout perdu pour autant : elle restait unique en son genre. Les seules femmes qui apparaissaient régulièrement à ses côtés, c'étaient ses danseuses, placées stratégiquement pour concentrer l'attention sur l'attraction principale. Les autres pop stars féminines étaient ses concurrentes, pas ses amies ni ses alliées. Les magazines people faisaient des schémas pour comparer Britney à son antithèse, Christina Aguilera.

Quand elles ont été finalement réunies à l'occasion des MTV Awards, ça n'a été que pour échanger sexuellement leurs salives, l'une avec l'autre et avec Madonna. Le message était clair : quand des femmes se retrouvaient ensemble, ce n'était que pour titiller les hommes.

Un an après que Britney avait perdu sa virginité, j'ai eu mon premier téléphone à clapet, et comme sonnerie j'ai adopté la version instrumentale de « I'm a Slave 4 U ». Je connaissais toutes les paroles par cœur (« Oh baby, don't you wanna dance up on me / *Are you ready ?* / Leaving behind my name and age² ») et j'avais toujours les traits de Britney en tête quand j'écoutais ses chansons : comment ses yeux de cocker s'écarquillaient bizarrement comme si on la prenait de court, comme si on l'interrompait et comment elle nous dévisageait, scrutant même jusqu'au tréfonds de notre être, l'air sincèrement interrogateur. *Mais qu'est-ce qu'il te faut ?* semblait-elle dire.

*
* *

Quand je suis entrée au collège, mes seins se sont mis à pousser, mes jambes à devenir longues et minces ; des inconnues ont alors commencé à m'aborder, souvent à l'épicerie ou au centre commercial. S'approchant à grands pas, agrippées à leur sac, elles se penchaient vers ma mère.

– Elle devrait vraiment penser à travailler comme mannequin.

Comme pour dire : *Mais comment osez-vous refuser une chance pareille à votre enfant ?*

Au début, mes parents ont résisté – une fois, ma mère a aboyé au nez d'une femme : « Elle sera neurochirurgienne ! » –, mais ils ont fini par s'habituer à l'idée après mes treize ans. Ma mère m'a dit que c'était à moi de décider si j'avais envie d'être mannequin, que c'était mon affaire. Elle raconte souvent cette histoire, en se posant la question : *Mais comment tout ça a démarré ?*

– Je ne l’oublierai jamais ! déclare-t-elle. Tu regardais par la fenêtre, nous étions venus rendre visite à mon frère à New York et nous avons pris un taxi pour le retrouver dans l’Upper East Side. Tu t’es tournée vers moi et tu as dit : « Maman, je voudrais essayer. Je suis prête. »

Ça, ça a dû se passer à peu près au moment où Britney a sorti « Toxic », qui, aujourd’hui encore, reste sans doute la chanson que je préfère entre toutes. J’aime particulièrement l’intermède musical où elle entonne un long et obsédant « Ahhhh, ahhhh, ahhh », brutalement interrompu par le scratch du DJ. Dans le clip, Britney apparaît en hôtesse de l’air assez dévêtue à bord d’un avion filant à toute allure dans un ciel jaune et dystopique, rempli d’hommes d’affaires vieux, gros et suants. Britney se met à renverser un liquide sur les genoux de l’un d’eux, pour les frotter ensuite avec agressivité au rythme de la musique.

Intoxicate me now with your lovin’ now
I think I’m ready now (I think I’m ready now) ³

À treize ans, la hiérarchie au collège m’avait appris que plus une fille était cataloguée sexy, plus elle attirait l’attention. Ces filles-là étaient *spéciales*. Britney était ainsi – elle déterminait un pouvoir qui paraissait soudain accessible si on devenait mannequin. *Je veux être l’une d’elles*, ai-je pensé.

Après ce séjour à New York, ma mère m’a emmenée à L.A. rencontrer l’agence Ford Models. Je portais un jean Frankie B. taille basse, ma tenue la plus chère et la plus cotée. Les poches arrière étaient agrémentées de faux diamants qui rendaient la position assise très difficile car toute cette quincaillerie perçait le tissu et me rentrait dans la peau. Et il était tellement taille basse qu’on voyait la raie de mes fesses ; comme je tirais tout le temps sur les passants pour le remonter, ceux-ci ont fini par tomber.

Chez Ford Models, une femme approchant la quarantaine, les cheveux bouclés, a pris mes mensurations. J'ai regardé le sommet de son crâne tandis qu'elle s'agenouillait pour entourer mes hanches de son mètre puis j'ai jeté un regard nerveux à ma mère.

– Quatre-vingt-six centimètres, a-t-elle annoncé en enroulant son mètre.

Avant d'ajouter plus doucement, pour que je sois la seule à l'entendre :

– On va retirer quelques centimètres à cause de ces poches.

Ensuite, nous sommes allées nous asseoir sur des sièges blancs dans la salle d'attente. Un agent a apporté toute une liasse de documents écrits en petits caractères. Ma mère a signé pour moi.

– Tout ça arrive si vite. Je ne m'y attendais pas, a-t-elle dit en humectant le bout de son doigt pour feuilleter les pages, après avoir mis ses lunettes.

Apparemment, quand Britney a débarqué dans le salon de coiffure et annoncé qu'elle voulait du buzz, le coiffeur a tenté de la faire changer d'avis. Britney s'est obstinée, elle a saisi une tondeuse et commencé à se raser elle-même.

– Je refuse qu'on me touche, a-t-elle déclaré. J'en ai vraiment marre que tout le monde me touche.

*

* *

Les week-ends, après les fêtes, Sadie et moi, on allait pioncer chez Mike, son petit ami, un Scab Crew qui vivait dans la maison d'un membre de sa famille, pas trop loin de la plage. Je n'ai jamais vu le gars avec lequel il habitait, mais je savais qu'il sortait tout juste de prison et qu'il ne s'intéressait nullement à ce que nous pouvions fabriquer. C'était idéal. On pouvait rentrer à n'importe quelle heure, faire du bruit ou empuantir la maison avec l'odeur de beuh. Tout le monde s'en fichait. Mike vendait du shit, de l'ecstasy et de la coke qu'il stockait dans sa chambre ; j'ignore pourquoi il habitait là plutôt qu'avec ses parents.

Tous les trois, on dormait dans le même lit : Mike sur le bord extérieur, Sadie au milieu et moi écrasée contre le mur. Je gardais les vêtements que j'avais portés toute la soirée. Des jeans serrés baba cool. Des minirobes. Je ne dormais jamais bien dans ce lit, mais pouvoir pioncer chez Mike, cela signifiait que je n'avais pas à me soucier d'un quelconque couvre-feu.

Une nuit, je me suis réveillée, il faisait noir, la tête de Sadie était près de la mienne sur l'oreiller, le visage tourné de l'autre côté. Je distinguais sa queue-de-cheval épaisse, légèrement emmêlée. Des mains me touchaient, passant par-dessus elle. Mes seins étaient sortis de ma chemise et Mike me pinçait les tétons. Je me suis figée, les yeux fixés sur le crâne de Sadie, prenant conscience de ce qui m'arrivait. J'ai fermé les yeux en faisant semblant de dormir, j'ai soupiré puis j'ai roulé sur le ventre, hors de portée de Mike. J'avais le buste et les bras couverts de chair de poule. Je sentais l'air froid entrer par la fenêtre au-dessus de moi et j'ai essayé d'inspirer doucement, avec l'espoir de me rendormir.

Je n'ai jamais raconté à Sadie ni à personne d'autre cette expérience vécue en pleine nuit. *Si je l'avais imaginée, en fait ?* Je me disais qu'en décidant de passer par-dessus le corps de Sadie pour toucher le mien, Mike me faisait un compliment. Je me disais que c'était le genre de choses qui pourrait rendre Sadie jalouse, et je savais que c'était vrai. *Ton jules préfère mes nibards aux tiens*, j'ai pensé. Cela me donnait-il du pouvoir sur elle ? J'ai même commencé à me convaincre que j'avais aimé sentir la caresse de Mike. Peut-être que ça me branchait ? Que ça m'excitait, même ? Je savais que si Sadie apprenait ça, c'était sur moi que ça retomberait.

*

* *

Cet été-là, pendant nos virées hebdomadaires à L.A., si nous avions du temps entre deux castings ou s'il fallait attendre que les encombrements se tassent avant de faire les deux heures du trajet de retour, nous nous rendions ensemble, Sadie et moi, dans les bureaux de Ford Models. Sadie entrait

dans le parking de la tour de luxe à West Hollywood dans un crissement de pneus et freinait brutalement devant le service voiturier, projetant nos têtes en avant. Nous descendions de voiture, escortées par une odeur de frites et je me sentais les jambes engourdies d'être restée assise trop longtemps. Les hauts talons que nous portions pour ces sorties n'empêchaient pas Sadie de marcher avec beaucoup d'assurance et j'admirais sa démarche pendant que, derrière, j'avancais en vacillant, les yeux fixés sur la lanière du bikini qui tressautait autour de son cou au rythme de ses pas. Nous savions toutes les deux que, si nous venions à l'agence, il fallait porter nos bikinis sous nos vêtements.

Ce jour-là, nous venions poser pour des « polas », des clichés non retouchés et « sincères » que les agents envoyaient comme références aux clients. Une fois arrivées au douzième étage, dans un bureau cerné d'immenses fenêtres offrant des vues panoramiques sur Sunset Boulevard et les collines alentour, nous nous sommes déshabillées, ne gardant que nos talons et nos bikinis. Je me souviens m'être penchée en avant, entourée d'agents dans ce vaste open space, en faisant mine de remettre mon talon afin de m'assurer que la ficelle de mon tampon ne dépassait pas.

J'avais le droit d'acheter un maillot de bain par an et celui que je portais cet après-midi-là avait connu des jours meilleurs. Sadie et moi, nous avions passé tout l'été à la plage et mon haut rouge vif était plutôt délavé et élimé. Avec des boulots payés en vue, j'allais pouvoir m'acheter un nouveau bikini et des chaussures vernies blanches à talon haut comme celles que Sadie portait ce jour-là. L'argent, ça signifiait la liberté et un autre genre de pouvoir que je découvrais juste mais que je tenais absolument à conquérir.

Les lanières de mon bikini, nouées autour de ma cage thoracique, rapprochaient mes seins en les remontant. Le dos arqué et les fesses cambrées, j'ai emboîté le pas à un jeune assistant et nous sommes passés devant les agents assis face à leurs ordinateurs.

– Ce corps, a chantonné un agent homo, les yeux braqués sur moi.

J'ai souri.

Sadie a été photographiée après moi ; le menton rentré, elle plissait légèrement les yeux tout en déplaçant son poids d'un pied sur l'autre pour faire ressortir une hanche. Elle avait un bikini noir, dont le bas arrivait pile à la bonne hauteur. Je l'observais, comparant nos mensurations dans ma tête. Je me sentais trop pulpeuse, peut-être même grosse et sans aucun doute trop petite à côté d'elle avec ses talons.

– Vas-y, ma belle ! a dit l'assistant en regardant Sadie bouger et poser.

Je me suis redressée sur mon siège en reniflant, histoire de vérifier si je pouvais sentir ma propre odeur corporelle.

Dès que les polas ont été faits, l'agent a enchaîné.

– On va regarder vos books, les filles, a-t-il dit en tournant sur sa chaise de bureau pour nous faire signe.

Toujours à moitié nues, nous nous sommes approchées de son grand bureau, tenant serrés nos books blancs géants.

– Les filles, vous laissez ces books chauffer trop souvent dans la voiture, c'est moi qui vous le dis. Les intercalaires plastique sont tout plissés.

Il a regardé nos photos, une page après l'autre, d'un air vaguement réprobateur.

– On peut donner des nouveaux books à ces filles ? a-t-il demandé.

Nous avons échangé un regard, Sadie et moi, car nous savions que ces nouveaux books apparaîtraient sous forme de déduction dans les petits caractères de nos prochaines feuilles de paye.

Il s'est arrêté sur deux photos de moi en gros plan, l'une avec les lèvres en cul-de-poule et la bouche ouverte, et l'autre avec les yeux mi-clos.

– Ah, voilà *le* look. C'est comme ça qu'on sait que cette fille connaît la baise ! a-t-il dit en désignant les deux photos.

Sadie a eu un sourire narquois en me donnant un coup de coude.

– C’est vrai, est intervenue une agente de son bureau. Grâce aux photos, on sait toujours quelles sont les filles qui ont des relations sexuelles.

J’avais le visage en feu tandis que mon regard passait de l’agente à Sadie. J’en aurais volontiers discuté avec elle – était-ce une chose dont on pouvait être fière ?

L’air approbateur des deux agents m’a donné une assurance nouvelle. C’était moi la fille « sexy » et tout le monde, autour, paraissait considérer que c’était positif. De quoi faire de moi quelqu’un de différent, de particulier et peut-être même de puissant. J’ai croisé les bras autour de ma cage thoracique et j’ai poussé mes seins vers le haut, en souriant.

*
* *

Une des chansons de Britney que tout le monde, sauf moi, a adorée, c’était « Lucky ». Dans le clip, Britney apparaît dans deux rôles : elle chante, elle joue une espèce de conteuse, tout en observant son autre elle-même, plus glamour, qui reçoit des récompenses et s’épanouit dans l’adulation de ses fans. Cette deuxième Britney vit dans une maison vide, gigantesque et luxueuse, où elle se déplace seule, vêtue d’un long déshabillé rose et d’un collier de diamants, penchée sur un miroir à l’ancienne. De temps en temps, on voit trois Britney dans le cadre : la conteuse, la Britney adorée et solitaire et le reflet de cette dernière. La Britney triste, ce n’était pas ce que je désirais voir. Je n’avais pas envie d’entendre à quel point elle se sentait seule en dépit de son succès. Le clip s’achève quand Britney la glamour se retourne sur son lit, avec son maquillage qui coule et un regard pas si différent de celui qu’on verra à peine quelques années plus tard quand elle s’examine dans le miroir, une tondeuse à la main.

*She’s so lucky, she’s a star
But she cry, cry, cries in her lonely heart, thinking
If there’s nothing missing in my life*

Then why do these tears come at night ⁴ ?

Je ne me souviens pas avoir jamais aimé ce travail de mannequin, en réalité, et je me suis souvent demandé si ça plaisait à Sadie. Je me souviens quand même m'être une fois regardée dans un miroir pendant une séance photo, maquillée de façon professionnelle, l'air bien plus âgée que je ne l'étais alors, la bouche ouverte, faisant la moue et le dos cambré à l'instant où le photographe cliquait. Sur le moment, j'ai aimé mon image, ou du moins, j'ai été frappée par cette fille : j'étais désirable ; j'étais désirée ; et je savais que si n'importe quelle fille du lycée (Sadie en particulier) me voyait comme ça, elle serait verte de jalousie. Alors, même si j'avais peur, même si j'étais mal à l'aise dans les appartements de ces photographes, des hommes entre deux âges qui m'envoyaient me changer dans leur minuscule salle de bains où je me retrouvais cernée par leurs déodorants, leur matériel de rasage et leurs préservatifs et qui, quand j'arrivais dans leur « studio », me demandaient si j'avais un amoureux ou faisaient des commentaires sur mon corps, je me disais que j'avais de la chance. J'avais les preuves photographiques de ma valeur, et même, je commençais à mettre de l'argent de côté.

Lost in an image, in a dream...

And the world is spinning, and she keeps on winning ⁵

Au lycée, quand je disais que j'hésitais entre aller à la fac ou me lancer dans une carrière de mannequin, les gens me mettaient en garde.

– Il y a un âge limite. Leur carrière est terminée à trente ans.

Remarque qui m'énervait toujours. Je trouvais ceux qui la faisaient sexistes et jeunistes, puisque cela impliquait qu'une femme plus âgée ne pouvait plus être belle. Mais aujourd'hui, je pense qu'ils avaient raison,

même si c'était par inadvertance. Peut-être que les femmes ne peuvent plus continuer à *être gagnantes* passé trente ans.

Sadie et moi, on s'est éloignées pendant son année de terminale qui était mon année de première. Nous n'avions jamais vraiment su être de vraies amies, de toute façon – comment nous protéger mutuellement, comment aborder ce qui se passait pour chacune pendant les soirées, pendant les castings ou avec les agents. Dès le début de nos relations, nous nous étions plutôt considérées comme des rivales que comme des alliées. Durant le dernier été que nous avons passé ensemble, nous avons traîné avec un groupe de garçons qui avait pris l'habitude de s'introduire en douce dans la demeure familiale d'un gosse de riches. À ce moment-là, Mike avait disparu du paysage et nous en étions venues à considérer cette maison comme l'endroit où crêcher quand les soirées finissaient tard. On se glissait par une fenêtre, l'oreille aux aguets, pour nous assurer qu'il n'y avait personne à l'intérieur. On se bousculait pour prendre les chambres qui nous intéressaient. On se sentait plus en sécurité dans cette maison que chez Mike, même si, sans aucun doute, nous y étions entrés par effraction.

Une nuit où j'ai dormi là avec mon copain, j'ai eu mes règles pendant mon sommeil ; un flot de sang rouge vif s'est répandu sur les draps de la chambre parentale. Quand nous nous sommes réveillés, mon copain était convaincu que notre planque serait fichue et que les parents du même allaient nous foutre définitivement à la porte, vu le carnage que j'avais fait dans leur lit. Il me regardait d'un air affolé et moi, gênée, je suis allée raconter à Sadie ce qui s'était passé.

Elle m'a suivie dans la chambre, elle a enlevé calmement les draps du lit et elle s'est dirigée vers la salle de bains sans dire un mot. Elle a remonté ses manches et elle a fait couler de l'eau froide dans le lavabo. Je l'observais pendant que l'eau devenait brun-rouge. Elle a essoré les draps à la main puis elle les a mis dans la machine à laver. C'est probablement la seule et unique fois où j'ai eu le sentiment que nous étions vraiment amies.

Quand je l'ai remerciée, elle a haussé les épaules comme pour dire que ce n'était rien.

Finalement, Sadie est partie à la fac à San Francisco. Chaque fois que je voyais une mise à jour la concernant sur Facebook, mon ventre se serrait d'inquiétude, je me souvenais du temps que nous avions passé ensemble et de la personne que j'étais à quinze ans. Je me tenais au courant de sa vie, je vérifiais régulièrement ce qu'elle racontait sur les réseaux sociaux pour voir ce qu'elle préparait. Elle se coupait les cheveux très court. Elle les teignait en blond platine. Elle était tombée amoureuse d'un type beaucoup plus âgé, qui avait une dégaine de punk. Elle avait rompu avec lui. Ses jambes avaient minci, j'avais remarqué. Elle avait visité le Japon. Elle s'était installée à L.A. Elle était allée dans une école d'art. Elle avait cessé de porter des vêtements qui découvraient ses jambes.

Je savais qu'elle aussi m'observait. Je me demandais ce qu'elle pouvait bien penser de ma vie. Ma vie, j'aurais aimé la voir à travers ses yeux.

Un jour, elle m'a envoyé un message. Rempli de signes de ponctuation et d'interminables « hahaha », ce qui m'a surprise parce que la Sadie que j'avais connue était réservée et plutôt imperturbable. Et voilà qu'elle se laissait déborder par la ponctuation. Trop de mots en majuscules et de « hahaha » interminables.

Nous avons échangé plusieurs messages, chacune informant l'autre de l'essentiel de son existence. Elle m'a raconté qu'elle était tombée sur un de mes petits amis dans une boîte de L.A. où traînaient énormément d'artistes. *Bien sûr qu'elle va dans ce genre d'endroit, ai-je pensé. Putain, elle est toujours aussi cool même après toutes ces années.* Elle m'a expliqué qu'elle était allée le voir pour lui dire bonjour.

« Je me suis mise à déblatérer sur le fait qu'on était allées au lycée dans une ville de bord de mer démente où on traînait avec plein de skaters », a-t-elle dit.

Je me suis hérissée ; je n'avais aucune envie de me remémorer tout ça. J'étais convaincue que, d'une manière ou d'une autre, cet échange finirait par me ramener à celle que j'étais quand j'avais quinze ans, cette fille muette qui s'était faite complice de Mike au lit, cette fille mal à l'aise et manquant d'assurance pendant les castings. Une version de moi qui m'embarrassait beaucoup. Je détestais l'idée que Sadie l'avait connue.

Nous avons désormais vécu dans les deux mêmes grandes villes, New York et Los Angeles, à la même période. C'est une artiste. Nous connaissons un certain nombre de gens en commun ; nos cercles de copains se recoupent. Apparemment, Sadie a maintenant de véritables amies. Il m'arrive de me demander si, dans un univers alternatif – un univers où nous serions devenues amies pour de vrai –, nous aurions pu nous aider à nous frayer un chemin dans ces mondes et ces villes inconnues avant nos trente ans. Je suis surtout contente de voir qu'elle s'est inventé une vie qui, contrairement à nos existences de lycéennes, ne semble pas tourner exclusivement autour des hommes et des garçons.

Je regrette que nous ne nous soyons jamais concentrées sur ce qu'il fallait au moment où il le fallait mais je suis contente de savoir qu'elle va bien. Si seulement j'avais pu lui dire, quand nous étions au lycée, à quel point je la trouvais forte. À quel point j'aurais aimé mieux la connaître.

En gougueulisant aujourd'hui « Britney s'est rasé la tête », je suis tombée sur une photo que je crois bien n'avoir jamais vue. Britney lève les bras comme pour toucher ce qui lui reste de cheveux. Aucune tondeuse dans le cadre. C'est presque paisible. Elle est assez loin du miroir, ce n'est pas nous qu'elle fixe, c'est au-delà. Son petit nez en bouton et ses grands yeux de poupée, tout brillants, qui regardent dans le vague. Elle a l'air soulagée. Cette photo, elle est presque picturale, elle évoque *La Jeune Fille à la perle* mais, alors que la fille du tableau a la tête couverte d'un turban, Britney n'a plus de cheveux et, à la place, on voit son crâne d'une nudité choquante. De quoi surprendre. C'est violent, ça a tout d'un avertissement.

1. « Je ne sais pas comment vivre sans ton amour, / Je suis née pour te rendre heureux. »
(*NdT.*)
2. « Oh baby, ne voudrais-tu pas me faire danser / *Tu es prêt ?* / En oubliant mon nom et mon âge. » (*NdT.*)
3. « Enivre-moi maintenant avec ton amour maintenant / Je crois que je suis prête maintenant (je crois que je suis prête maintenant) » (*NdT.*)
4. « Elle a tant de chance, c'est une star / Mais elle pleure pleure pleure dans son cœur solitaire, elle se dit / Si rien ne manque dans ma vie / Alors pourquoi vais-je pleurer la nuit ? » (*NdT.*)
5. « Perdue dans une photo, dans un rêve... / Et le monde tourne et elle, elle gagne toujours » (*NdT.*)

Pcq Halle Berry bonjour !

Ce matin, il a commencé à pleuvoir sur l'île. Nous regardions les gouttes former de parfaits petits cercles à la surface de la piscine et S a fait coulisser la baie vitrée pour laisser entrer l'air lourd et le bruit de la pluie. Couchés dans le lit, nous ne disions rien, l'esprit encore flou de sommeil et nos corps bronzés glissés sous le drap blanc et frais. Ma peau sentait l'eau salée et la crème solaire onéreuse, une odeur acidulée et peu familière.

J'avais posé mon café sur ma poitrine et, le regard vide, je fixais les gros nuages gris qui se déplaçaient sur l'immensité de l'océan Indien. Encadrée par les montants de la baie coulissante, la piscine à débordement ruisselant dans l'océan ressemblait à un économiseur d'écran. Les nuages avançaient si vite que tenter de les suivre me donnait mal à la tête. Je me sentais toute petite, comme si je risquais de me trouver emportée au cas où mon attention se relâcherait.

Était-ce notre troisième jour ici ? Le temps ne comptait plus. Nous étions vraiment au milieu de nulle part, en train de flotter sur un océan à l'autre bout de la planète. Grâce aux mouvements de nos pouces, nous pouvions jeter un œil sur nos vies là-bas chez nous mais, de toute façon, personne n'était réveillé pour nous donner des nouvelles. Il n'y avait que nous deux et nos iPhone, dans une chambre bâtie sur d'épais pilotis de bois, profondément enfoncés dans les fonds marins.

Avec des gestes lents, je suis sortie du lit. Mes plantes de pied étaient fraîches sur le sol lisse. Le *tap tap* de la pluie m'a suivie pendant que

j'allais aux toilettes. J'ai entraperçu mon corps nu dans les miroirs qui ornaient les murs. J'avais l'air jeune et pleine de taches de rousseur, endormie d'une manière que les gens considèrent parfois comme charmante et si douce. Je me suis lavé le visage et je me suis regardée de près, ajoutant du mascara sur mes yeux gonflés tout en buvant mon café froid.

Le moment semble bien choisi pour faire une photo sortant de l'ordinaire, ai-je pensé. S n'aurait même pas besoin de se lever pour la prendre, cette photo. Je me suis mise à fredonner tout en passant vite fait un rasoir à sec sous mes aisselles et en étalant de la crème sur mes cuisses. J'ai fouillé dans ma valise pour trouver un bikini de ma propre collection et j'ai commencé à démêler un haut orange particulièrement entortillé, me souvenant que celui-là, nous ne l'avions encore jamais photographié. Kat, mon amie et associée, m'avait rappelé, avant mon départ, qu'il était important d'avoir une photo de moi portant précisément ce maillot. Généralement, pour qu'un article se vende bien, il faut qu'on me voie avec. J'ai enfilé le bas et je me suis penchée en avant pour m'assurer que mes seins tombaient bien dans le haut, un modèle triangle.

– S, ai-je appelé de la salle de bains, j'ai besoin que tu me prennes en photo.

– D'accord, a-t-il répondu en souriant tandis que je me dirigeais, toujours pieds nus, vers le lit. Ben dis donc, que tu es jolie, a-t-il ajouté doucement en ouvrant l'appareil photo de son téléphone.

– Merci, j'ai répondu, me sentant rougir.

Quand on s'est rencontrés, S et moi, mon rapport à Instagram me mettait mal à l'aise – à ce stade de ma carrière, je désirais augmenter le nombre de mes followers pour continuer à être payée par les marques dont je faisais la promo. Je détestais avoir à lui demander, comme ça arrivait parfois, de me prendre en photo avec cette idée en tête. Il m'a fallu six mois pour surmonter cette honte et faire appel à lui. C'était peut-être nul mais ça

payait les factures. Être capable de gagner ma vie avec ma propre image n'aurait pas dû être une cause de gêne, d'après moi.

Je me suis mise debout au centre de la vue, face à l'eau, les pieds sur le rebord métallique de la porte coulissante, à quelques centimètres de la pluie mais encore à l'abri.

– Ce qui est fait n'est plus à faire, ai-je dit.

– Regarde-moi, m'a demandé S.

J'ai obéi, le visage impassible, la chair de mes fesses s'arrondissant contre le pli de mes cuisses.

– Ça y est, a-t-il dit en me passant le téléphone.

J'ai posté la photo, sans filtre, sachant que les gens aiment à voir une photo qu'ils auraient pu prendre eux-mêmes. Je l'ai légendée « Bonjour. Voilà mes fesses dans @inamoratawoman » : simple et direct. Je n'ai pas oublié d'ajouter le hashtag pour que les followers puissent acheter le maillot directement sur l'appli.

Pour aller au buffet du petit déjeuner, nous avons pris les vélos fournis par l'hôtel. J'ai enfilé un débardeur tie-dye de S par-dessus mon bikini plus un sweat à capuche imperméable fourni, lui aussi, par l'hôtel. Tout en poussant sur les pédales, nous n'entendions que le bruit de la pluie qui tambourinait sur les immenses feuilles vertes, épaisses, et le crissement de nos roues sur le sable blanc. Nous avons pillé le buffet abondant, deux assiettes chacun, remplies de tout, depuis les dim sun jusqu'au pain perdu. J'ai regardé S avec un sourire narquois en le voyant examiner mes assiettes ridiculement pleines et nous sommes allés nous asseoir. J'ai sorti mon téléphone pour consulter Instagram, le tenant d'une main pendant que j'enfonçais un morceau de toast dans un minuscule pot de confiture.

– Cinq cent mille en une heure. Pas mal.

– Merde, c'est beaucoup, a dit S en mâchant un dim sun.

J'ai acquiescé d'un hochement de tête en mangeant mon toast et en regardant monter le chiffre des ventes du bikini. Nous faisions un beau

chiffre d'affaires et nous ajoutions trois mille nouveaux followers sur le compte de la marque, alors que les États-Unis dormaient encore. Je ne me suis pas donné le mal de vérifier où en était le compte de mes propres followers. C'était inutile ; je savais que dès que je postais quelque chose de sexy, j'en perdais quelques-uns. Dès le lendemain, cependant, de façon infaillible, arrivait une vague de nouveaux.

Je suis encore accro à la sensation que me procurent les réactions démesurées – commentaires et likes – à mes posts sur Instagram. Prendre une photo au débotté et la poster pour vingt-huit millions de personnes, ça file une sacrée pêche. Il y a quelque chose d'excitant à savoir que des gens dans le monde entier pourraient bien être en train de discuter de ce que je viens d'envoyer. Créer à volonté ce genre de raz-de-marée, ça occasionne de bonnes poussées d'adrénaline.

Que ce soit pour le meilleur ou pour le pire, j'ai toujours aimé me retrouver surexposée. Prendre beaucoup de place, ça me donne un sentiment de sécurité. Être celle qui fait le plus de bruit dans une pièce, celle qui a un avis sur tout, celle qui porte la robe la plus décolletée. *En faire un max*. Prendre de la place, ça signifie aussi devenir une cible. Mais, rechercher le regard et l'attention des autres, et par là même leurs attaques, ça me donne le sentiment d'être plus forte, moins vulnérable, puisque c'est moi qui me mets dans cette situation. Ou du moins, c'est l'effet que ça me fait, une bonne partie du temps.

J'étais payée pour prendre ces vacances avec S. Un grand groupe hôtelier venait d'ouvrir un nouvel établissement de luxe aux Maldives. La construction de l'hôtel avait coûté 400 millions de dollars. L'île appartenait à un gars hyperriche du Qatar, avons-nous appris par le directeur, un Français tout de blanc vêtu qui est venu nous voir pendant le petit déjeuner. Le groupe hôtelier manquait encore de reconnaissance et, pour eux, que je visite et que je tague leur compte et leur site, ça valait de l'or. Rien que

venir ici passer cinq jours et poster une photo ou deux, c'était une publicité qui me rapportait une tonne de fric.

La pluie s'est arrêtée juste le temps des dix minutes de trajet jusqu'à notre chambre. Tandis que nous roulions lentement sur le sable blanc et humide, les employés en uniforme amidonné interrompaient leurs travaux de ratissage pour croiser les mains à la hauteur de leur poitrine et incliner légèrement la tête. Je leur répondais par un sourire et un petit salut.

Le vague malaise que j'avais ressenti plus tôt en regardant la tempête depuis notre lit était devenu un mal de tête envahissant. Je me suis allongée et je me suis versé un grand verre d'eau, tout en déverrouillant mon téléphone pour vérifier à nouveau les chiffres : 789 357 likes. Glissant mon pouce vers le bas de l'écran, j'ai rafraîchi le chiffre. 791 476. J'ai regardé S qui était en train de consulter Twitter. Même dans ce décor exotique, nous ne pouvions pas rester loin de nos écrans. J'avais le fond des orbites douloureux. De quoi me donner très envie de balancer mon téléphone dans l'océan turquoise devant nous. Au lieu de quoi, je me suis enfouie dans les gros oreillers blancs.

À côté du lit, il y avait l'autobiographie de Demi Moore, *Mémoires. L'envers d'une vie*. Je l'avais finie la nuit précédente, pendant que S dormait à côté de moi. Le message final de Demi au lecteur m'avait marquée : « Peut-être une partie de cette histoire est-elle aussi la vôtre. » *J'espère vraiment que ce n'est pas le cas*, ai-je pensé. Mais elle avait raison, même si elle ne pouvait pas savoir à quel point sa vie ressemblait à la mienne par certains aspects – par exemple, la façon dont elle a utilisé son corps pour réussir.

Après avoir examiné longuement son portrait en noir et blanc sur la couverture, je me suis sentie assez fâchée contre moi. J'avais porté un jugement sur Demi avant de lire son livre. Je la trouvais sexy et pas grand-chose de plus. *Toi ! Toi qui viens de poster ton cul sur Instagram et qui as l'audace d'être en rogne contre le monde entier parce qu'on ne te prend pas*

au sérieux ? T'es une putain d'hypocrite. Je voulais pouvoir avoir mon buzz Instagram, vendre des bikinis ou n'importe quoi d'autre, tout en exigeant d'être respectée pour mes idées, mes choix politiques et, bon, tout sauf mon corps. J'ai fermé les yeux en appuyant mes doigts contre mon front. Tout ressemblait à une erreur : le séjour dans cet environnement étrangement parfait, les followers qui jugeaient ma photo dès qu'ils la voyaient. *À quel coût fallait-il estimer ces vacances ?* Moi, j'étais payée par une société appartenant à quelque milliardaire (*comment avait-il fait fortune, à propos ?*) et je postais des photos qui encourageaient tout un chacun à considérer mon corps comme mon bien le plus précieux. *C'est ma faute.* J'ai senti mon ventre se serrer. *Et si je sautais à l'eau ?* ai-je pensé. *Me purifier grâce à la pluie et à l'eau de mer.*

Je suis née un an après que Demi a joué dans *Ghost*, le film qui a assuré sa popularité. Le temps que je sois capable de déchiffrer les couvertures des tabloïdes dans les queues des supermarchés, sa carrière d'actrice respectée s'était muée en autre chose et j'ai intégré l'idée que sa vie amoureuse était nettement plus intéressante que sa vie d'actrice. Je me souvenais d'elle dans *Charlie et ses drôles de dames*, quand elle sortait de l'eau avec un bikini noir. Je l'avais toujours considérée comme une belle femme, c'est certain, mais certainement pas comme quelqu'un de sérieux. Si j'avais emporté ce livre, c'était parce que j'avais lu l'autobiographie de sa coautrice et que je l'avais aimée.

J'ai envoyé un texto à ma copine Jessica.

« Putain, même moi j'ai intériorisé la misogynie. »

Jessica et moi, on échangeait régulièrement ce genre de textos. Elle comprendrait. Ou peut-être pas ? Jessica venait d'une famille aisée et, d'après moi, elle n'avait jamais envisagé de capitaliser sur son corps comme je l'ai fait. Et puis, en plus, quand elle était très jeune, elle avait épousé un homme beaucoup plus âgé, qui avait parfaitement réussi financièrement. *Mannequin, influenceuse, actrice ou rien, toutes les femmes*

savent à quoi ça ressemble de se servir de leur sexualité pour obtenir une certaine sécurité, ai-je pensé. De toute façon, là où se trouvait Jessica, en ce moment, c'était le milieu de la nuit. J'ai lutté contre l'envie de revenir sur Instagram vérifier mes likes et les commentaires. J'ai laissé tomber le téléphone par terre à côté du lit et je me suis tournée vers S, en proie à un violent mal de tête.

Plus tard dans la journée, le soleil a percé les nuages et nous sommes allés sur la plage en emportant nos iPhone et un sac de livres. Nous avons plongé dans l'océan salé, loin de chez nous, loin de tout et de tout le monde. J'ai enroulé mes jambes autour du torse de S, sentant mon corps flotter. Nous nous sommes embrassés, tout émerveillés par le paysage. Le ciel immense qui nous entourait.

– D'être ici, je n'arrête pas de penser à l'argent, a déclaré S une fois que nous étions revenus nous installer sur nos chaises longues et alors qu'il étalait de la crème solaire blanche sur son visage.

J'ai examiné les autres clients, planquée derrière mes lunettes de soleil.

– Des gens riches, ai-je marmonné tandis que nous commencions à spéculer.

Comment donc parvenaient-ils même à décider où partir en vacances ? Retournaient-ils toujours dans les mêmes endroits ? Leurs enfants, ils voyageaient aussi en première classe ? Combien coûtaient nos propres vacances, d'ailleurs ? Nous avons additionné le prix des billets d'avion, des boissons, des repas.

– Merde alors, ai-je dit. Cette saloperie vaut un sacré pognon.

– Ouais, mais on est là, baby. On vit comme des richards.

J'ai tiré sur le bord de mon chapeau pour protéger du soleil le bout de mon nez tout en attrapant mon verre de piña colada.

– Mais j'ai profité du système, ai-je dit en buvant une bonne gorgée d'alcool.

J'ai senti toute cette douceur me passer entre les dents. S a fait la grimace.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je lui ai fait remarquer que nous ne ressemblions guère aux autres clients de cet hôtel de luxe.

– Nous, on ne dépenserait pas notre fric pour venir ici. C'est trop cher. Ces gens, rien ne les empêche d'éteindre leurs téléphones s'ils en ont envie, ai-je répondu. Et le propriétaire de cette île ? Ou le groupe hôtelier ? L'argent que je gagne en venant ici, c'est une goutte d'eau dans le seau de leurs quatre cents millions. C'est insignifiant, carrément risible, à côté de la valeur nette de la fortune du gars à qui appartient cette île ! Ici, moi je ne suis qu'un pion qu'on a fait venir pour soutenir *leur* business. Moi, je suis de la pub, je ne suis pas une vacancière ordinaire.

S a souri lentement, ce qui a fait ressortir les rides au coin de ses yeux.

– Allez, baby, a-t-il dit en tendant le doigt pour me chatouiller l'aisselle. Toi aussi, tu es une capitaliste, avoue-le.

Je me suis dégagée, légèrement agacée. J'ai avalé trop vite une gorgée de piña colada et j'ai senti mes sinus brûler sous ce froid brutal.

– J'essaye de réussir dans un système capitaliste, ai-je répliqué en me pinçant le nez. Mais ça ne signifie pas que ce jeu me plaise. Comme je disais, j'ai profité du système.

S a secoué la tête en gloussant sans cesser de s'enduire le bras de crème solaire.

J'ai cherché une des captures d'écran sauvegardées sur mon téléphone et je la lui ai mise sous le nez. Il a plissé les yeux pour pouvoir lire tout haut : « Que le capitalisme aille se faire foutre, mais avant ça, faut bien planquer le magot. »

– Si c'est toi qui le dis, a-t-il déclaré en riant.

J'ai baissé les yeux vers mon ventre pour arranger mon haut de bikini. Au moins, ces vacances payées (ou ce boulot, si certains préféreraient

l'appeler ainsi) me donnaient l'occasion de promouvoir ma propre marque, que j'avais démarrée, financée et maintenant lancée avec seulement l'aide de Kat, qui détenait une partie de la société. Au lycée, Kat était en terminale quand j'étais en première et, quand je me suis installée à New York, nous avons renoué et nous sommes devenues très proches. Avant de venir travailler avec moi, elle a été dans la mode pendant des années. Le compagnon de Kat, qui a presque dix ans de plus qu'elle, est divorcé avec deux gosses. Il gère un fonds d'investissement immobilier et possède plusieurs maisons. Quand il avait interrogé Kat sur notre affaire, elle n'avait pas eu envie de lui répondre ni de lui donner de chiffres précis.

– C'est quand même bizarre, m'avait-elle chuchoté, même s'il n'y avait personne à côté de nous. Tu vois, je ne veux rien lui dire tant qu'on ne pourra pas lui en mettre plein la vue. Tu vois ? Lui, il est en plein là-dedans. Il fait partie de ces mecs-là. Je refuse que nous, on soit les filles qui gèrent une gentille petite affaire. Je veux tous les baiser.

Je comprenais ce qu'elle voulait dire. Moi aussi, je désirais être quelqu'un que les hommes ne pourraient pas écarter à volonté. Même si ça ne m'intéressait pas du tout de devenir une vraie *girlboss*, je considérais qu'il aurait été idiot d'utiliser mon corps pour promouvoir la ligne de bikinis d'un richard plutôt que la mienne.

L'auteure d'une de mes œuvres d'art préférées est une femme, Hannah Black. Elle est principalement écrivaine, mais c'est aussi une artiste qui crée des œuvres, souvent politiques, et celle que j'adore est un enregistrement audio. On peut l'écouter en ligne – elle est accessible à tous. L'œuvre ne comprend que des chanteuses célèbres, plutôt noires, chantant les mots *my body* encore et encore. Rihanna, Beyoncé, Whitney. Les clips de deux secondes passent en boucle, jusqu'à la déformation : « My body. My body ! My bow-day ! » Mon corps.

– *My body* ! j'ai chanté de ma plus belle voix Rihanna, au moment d'entrer dans l'eau. Je pensais à l'œuvre d'Hannah Black tout en remontant

mon slip humide sur mes fesses.

L'image de Halle Berry émergeant des flots dans *Meurs un autre jour* m'est venue à l'esprit. *Halle Berry était vraiment hot*, me suis-je dit, et pourtant elle n'a réussi à remporter un Oscar qu'en se rendant très moche, dans *À l'ombre de la haine*. Je me souvenais de ce que mon agente m'avait raconté. « Si tu veux que les gens te considèrent comme une bonne actrice, il va falloir accepter de devenir moche. » Elle avait annoncé cela comme si c'était une évidence. J'ai brusquement eu envie de me couvrir.

À peine un mois plus tôt, Jessica m'avait envoyé une citation de Halle via les messages privés d'Insta.

« Mon physique ne m'a jamais épargné aucune épreuve », ça disait.

« Ce qu'il y a de drôle dans cte phrase, c'est que d'abord ça m'a vraiment gonflée pcq HALLE BERRY bonjour ?! » avait écrit Jessica. « Mais après j'ai commencé à réfléchir à ta vie, et comment j'avais supposé que t'avais tout ce que je rêverais d'avoir question look. Mais évidemment, aujourd'hui, je sais que c'est pas vrai. C'est vrai pour aucune femme ! Même si tu es cette bon Dieu de Halle Berry ! En tant que femme, je suis toujours en train de penser et si mon cul était un peu moins gros ou si mon nez était un poil plus petit ma vie serait changée si seulement j'étais un peu plus désirable pour les mecs. »

Pcq HALLE BERRY bonjour, je me répétais. Ces vacances démontraient-elles parfaitement la fausseté du point de vue de Halle ? Mais alors pourquoi je me sentais aussi mal à l'aise ? Le contrat que j'avais signé avec l'hôtel rôdait quelque part dans ma tête. J'avais le tournis – à cause du soleil ou de l'alcool, je n'en savais rien.

Revenue sur ma chaise, j'ai ouvert Instagram sur un nouveau post d'une jeune actrice. Elle portait une robe à col roulé, un diamant d'oreille, ses cheveux bruns bien séparés par une raie sur le côté, façon star de cinéma des années 1940. Elle était magnifique, cette fille, Rachel. Je la connaissais depuis plusieurs années, ça remontait à l'époque où elle était blonde. Nous

nous étions rencontrées sur le plateau d'un boulot pour le catalogue d'une importante marque de vêtements.

Je l'avais appréciée d'emblée, même si je la trouvais quand même un peu trop fofolle. Pour moi, le travail c'était le travail, pas de la rigolade, même si la séance était très glamour mais elle, énergique et bavarde, se donnait du mal pour séduire le client et les autres mannequins. Elle buvait de l'Évian à la paille tout en me racontant l'histoire de son beau-père, un homme qui avait trente ans de plus que sa mère et un des plus grands acteurs de la génération de mes parents. Lorsqu'elle est partie aux toilettes, le coiffeur a émis un petit bruit réprobateur sans cesser d'enrouler mes cheveux sur un fer chaud et il marmonné d'un ton acide, s'adressant à moi ou peut-être à lui-même : « Évidemment, papa est célèbre. » J'ai observé le reflet de Rachel dans le miroir quand elle est revenue ; nos regards se sont croisés et ses lèvres pleines ont dessiné un beau sourire.

Je l'ai revue une autre fois à Hollywood, dans une soirée chic. Nous nous sommes assises ensemble un moment au bord du dancefloor et elle s'est mise à parler de sa carrière d'actrice qui démarrait bien.

– Je veux dire, c'est la louse, n'importe qui me gougueulise et la première chose qu'on voit, c'est une séance photo où je suis en bikini, les nibards à l'air ; une photo qui date d'au moins quatre ans.

Rachel paraissait parfois d'une affreuse puérilité, encline à des sursauts de surexcitation – la façon dont elle bondissait partout pendant la soirée en demandant à tout le monde et à n'importe qui à quoi ressemblait sa coiffure. À d'autres moments, elle paraissait plus âgée et plus calme, toujours raccord par rapport aux codes, un sourire et des intonations parfaitement adaptés et opportuns.

Tout en observant le déroulement de la soirée, elle continuait à parler.

– Je trouve que tu as de la chance, avec tes histoires politiques, ta franchise, ton soutien à Bernie, tout ce bazar, je crois que toi, les gens te prennent au sérieux, a-t-elle conclu, généreusement.

Personne ne me prend au sérieux, avais-je envie de chuchoter, mais déjà elle s'était levée pour courir en criant vers un nouvel invité.

Sur Instagram, j'ai pu observer la transformation de Rachel au fil des ans. La robe à col roulé, ça paraissait être l'apogée : fini les trucs sexy pour elle. *Est-ce la bonne manière pour être prise au sérieux ?* me suis-je demandé. *Couvrir son corps et s'habiller comme si on s'apprêtait à rencontrer la reine d'Angleterre ?* Ceci serait-il indispensable pour s'assurer une carrière longue durée ? Peut-être, mais ça paraissait plutôt injuste qu'elle se retrouve obligée de porter des chandails et de se teindre en brune pour être prise au sérieux.

Un groupe s'approchait au bout de la plage blanche, venant de la gauche. Quatre femmes, toutes vêtues de hauts noirs à manches longues, de pantalons, de jupes et de foulards, discutaient ensemble, le regard fixé sur leurs pieds qui piétinaient le sable. Elles marchaient derrière un groupe d'hommes qui fumaient en buvant dans des verres aussi grands que le mien ; eux, ils étaient torse nu, avec des petits slips de bain. Les femmes se sont arrêtées au bord de l'eau, elles se sont assises l'une à côté de l'autre et leurs vêtements se sont retrouvés immédiatement alourdis par le poids de l'eau. Les tissus noirs flottaient autour d'elles. J'ai observé leurs silhouettes qui se découpaient contre le sable brillant et le vaste ciel bleu. Elles me tournaient le dos, elles faisaient des grands gestes, elles ne jetaient que de rares coups d'œil vers les hommes, qui étaient maintenant au bar. Je me demandais de quoi elles pouvaient bien discuter, là, à cet endroit où la terre rencontre la mer.

J'ai rafraîchi mon écran.

– Un million de likes et même plus.

J'ai regardé S avec un sourire bébête.

Il a ri en secouant la tête puis il est retourné à son livre de science-fiction.

Revenue sur mon téléphone, je me suis concentrée sur la photo de mon corps, les quatre femmes floues dans ma vision périphérique. J'ai fait défiler mon écran pour lire le commentaire le plus récent.

« Les hommes aiment le mystère, arrête de montrer ton corps et quelqu'un, peut-être, commencera à t'écouter. »

J'ai quitté Instagram vite fait et j'ai envisagé de prendre le livre que j'avais emporté mais, au lieu de ça, j'ai ouvert l'appli des infos. Un gros titre à propos de Kim Kardashian a attiré mon attention.

« Pourquoi Kim s'habille-t-elle moins sexy »

J'ai levé les yeux de mon iPhone pour regarder les quatre musulmanes. *Encore là*, ai-je pensé. J'ai pris une nouvelle gorgée de piña colada et j'ai étalé un peu de crème solaire sur mes jambes, sentant toujours battre mes tempes. Ce fichu mal de tête refusait de disparaître.

Sur mon écran, Kim était en train de dire : « J'ai aussi pensé, bon, d'accord, là, je suis à la Maison-Blanche et puis le lendemain, j'ai posté, genre, un selfie dans un bikini dément. Et je me disais, j'espère qu'ils verront pas ça, il faut que je retourne là-bas la semaine prochaine. » Kim parlait là de son travail à propos de la réforme de la justice pénale, comment elle avait pris conscience que le fait d'être sexualisée ne servait pas sa cause. « Mon mari a souvent dit que, parfois, trop de sexy, ça tue le sexy. » Là, j'ai commencé à avoir mal aux sinus. J'ai entendu dire que les maux de tête, ça vient d'un gonflement du cerveau qui se retrouve comprimé à l'intérieur du crâne. C'était exactement ce que je ressentais.

J'ai fermé les yeux, j'ai écarté bras et jambes et je me suis répété que je devais me détendre. *L'argent, c'est le pouvoir*, ai-je pensé. *Et en capitalisant sur ma sexualité, j'ai de l'argent. Tout ce putain de système est pourri et n'importe qui y participant est aussi coupable que moi. Qu'est-ce que je vais faire ? Vivre en marge de la société ? Il faut bien que je gagne ma vie, d'une manière ou d'une autre. En plus, je profite de ces putains de vacances que la plupart des gens n'auraient pas les moyens de s'offrir*

même s'ils économisaient pendant des années. C'est ridiculement cher et moi, je ne débourse pas un sou pour ça. Alors, faut s'en satisfaire.

Mais ai-je du pouvoir ? Et les femmes sur la plage avec leurs foulards sur la tête ? Halle Berry avait-elle plus de pouvoir en sortant de l'eau en tant que James Bond girl ou quand elle a enlevé son maquillage et qu'elle s'est enlaidie dans le film qui lui a valu un Oscar ? Et est-ce que ma jeune copine l'actrice a plus de pouvoir maintenant qu'elle porte des cols roulés et de jolis diamants d'oreilles ? Kim avait-elle plus de pouvoir en se rendant à la Maison-Blanche dans son tailleur ou quand elle profitait de la sortie de sa célèbre sex tape, celle qui a fait d'elle la femme la plus gougueulisée de tout l'univers ? Quelqu'un se serait-il intéressé au combat de Kim pour réformer la justice pénale si elle n'avait pas fait cette sex tape ? Et pourquoi tout ce que font ces femmes, tout ce qu'elles portent et tout ce qu'elles postent, cela provoque-t-il autant de réactions ? Comme si elles s'adaptaient pour jouer la partie de quelqu'un d'autre, en suivant les règles de quelqu'un d'autre ?

– *My body, my bau-det*, ai-je dit à voix haute en examinant la peau luisante de mes hanches.

L'océan tout entier s'étendait devant moi, et pourtant, je me sentais prise au piège. *My body*. Mon corps.

K-Spa

Koreatown est coincé au beau milieu de tout un tas d'autres quartiers : West Hollywood, Silver Lake, Mid-Wilshire et Downtown. La clientèle des spas de K-Town reflète le melting-pot caractéristique de L.A. Espagnol, coréen, anglais, russe ; les femmes parlent dans leurs langues respectives à voix basse, en faisant attention à rester discrètes. À l'intérieur des spas, personne ne porte le moindre bijou et, puisque le tarif d'entrée est de 30 dollars, il est difficile de déterminer qui est riche et qui ne l'est pas.

Il y a des femmes dont les grosses prothèses mammaires trônent de façon peu naturelle sous leur peau ; il y a des femmes qui n'ont pas de seins du tout. Il y a des femmes avec des cicatrices de chirurgie esthétique, des femmes qui paraissent avoir été victimes de brûlures, des femmes qui ont, au-dessus du pubis, une cicatrice de césarienne d'un rouge passé, des femmes à qui la ménopause a fait perdre leur pilosité. Certaines viennent à deux, mais la plupart sont seules et gardent leur quant-à-soi. Elles laissent leur visage s'affaïsser, les coins de leur bouche se relâcher et leurs sourcils se froncer. Ce que, dans le métro, on appellerait faire la gueule, ici, c'est juste quelqu'un qui se détend sans faux-semblant ni désir de performance.

Comprendre et accepter les règles du spa, c'est déterminant pour profiter de ces séances. Ces règles, ça peut prendre un moment pour les assimiler : se doucher avant d'entrer dans l'un des bassins, toujours s'attacher les cheveux, pas de maillot de bain. Pas de téléphone. Ces instructions sont affichées sur le mur, on les voit clairement dès l'entrée,

plastifiées pour être protégées de la vapeur. Mais les règles implicites comptent encore bien davantage et on ne les apprend qu'à force d'expérience : ne regarder personne dans les yeux et ne jamais observer ouvertement le corps de quelqu'un d'autre. C'est un endroit où personne ne scrute ni n'évalue personne.

Bien entendu, les clientes coréennes, ce sont elles les expertes ; nous autres, nous ne sommes que des apprenties. Les novices observent les Coréennes du coin de l'œil, pour imiter leurs rituels. Elles sont les plus à l'aise et les plus concentrées. Elles s'assoient sur des seaux en plastique retournés sur le carrelage glissant et regardent avec indifférence leurs reflets dans les petits miroirs embués fixés aux murs. Elles frottent sans arrêt leurs corps nus avec des linges durs pour se polir la peau. Elles utilisent d'impressionnantes quantités de shampooing pour se laver les cheveux et les brossent énergiquement. Parfois, elles gardent le silence ; à d'autres moments, elles discutent, tranquillement mais avec beaucoup d'assurance, en coréen. Qu'elles soient vieilles ou jeunes, je me sens intimidée et adolescente en leur présence. Elles semblent posséder une compréhension inhérente de la manière de prendre soin d'elles-mêmes. Aucun perfectionnisme là-dedans. C'est comme ça ; elles s'occupent de leurs corps avec autant de détermination que de naturel.

Moi, je n'ai jamais été très douée pour prendre soin de moi. Me laver, ce n'est nullement une routine à laquelle je prends plaisir mais une concession à des attentes sociales ; je sais qu'être sale, c'est aussi gênant que peu féminin. Sous la douche, je suis toujours distraite et contrariée, j'oublie de me raser les mollets ou de me rincer les cheveux le temps nécessaire. Pour moi, le rituel de la toilette a toujours été une obligation encombrante, quelque chose qu'il faut faire par égard pour les autres.

Mon désintérêt pour les soins du corps va au-delà de l'hygiène. Je redoute tellement les rendez-vous médicaux que je suis souvent plus

inquiète de devoir en programmer un que de la maladie qui m'oblige à le faire. Après mes vingt ans, j'ai réussi à éviter pratiquement toute visite chez le dentiste, une période de sept ans sans le moindre détartrage et à laquelle j'ai mis fin à vingt-sept ans. Je n'aime pas la façon dont les dentistes cherchent à me culpabiliser parce que je n'utilise pas de fil dentaire. Quand j'avais raconté à des amis mon aversion pour les rendez-vous chez le dentiste, ils avaient fait la grimace.

– La santé de tes dents, c'est crucial, Emily !

J'avais haussé les épaules, je me sentais un peu gênée, un peu à part, un peu bizarre.

Pourtant, il m'arrive souvent de me réveiller au milieu de la nuit, inquiète de l'état de mes dents. Je souhaite être en bonne santé et bien vivante, mais je déteste la question inévitable « De quand date votre dernier détartrage ? », généralement posée par un inconnu, et plus probablement un homme. Je n'ai aucune envie de l'entendre dire : *Vous devriez vraiment prendre mieux soin de vous*. Je tiens à garder le contrôle de mon corps, même si cela implique parfois d'en nier l'existence.

Pendant longtemps, j'ai considéré que mon corps ne méritait pas d'être soigné avec autant d'attention. Je m'attendais à le voir fonctionner mais j'avais plutôt tendance à l'ignorer, même quand il se rappelait à mon souvenir. Si ma hanche droite me faisait souffrir après des heures de voyage en avion, je me dispensais d'étirer mes muscles.

– La douleur, c'est une information, m'affirmait mon amie Sara, le genre de personne qui assiste dès six heures du matin à des cours de yoga. Ton corps tente de te dire ce dont il a besoin.

Mais moi, je n'avais aucune envie de l'écouter. Si je me réveillais l'estomac vide, tout creux et désireux d'être rempli, je lui balançais plutôt du café amer, poussant mon corps à fonctionner plus vite, à bouger plus vite. Pour manger, j'allais attendre de commencer à voir flou, d'avoir les mains tremblantes et de ne plus pouvoir fonctionner du tout. Ce n'était pas

la nourriture que j'évitais ; simplement, je refusais de laisser mes besoins physiques prendre le pas. Je n'avais ni la patience ni le temps de me nourrir.

C'est uniquement pendant les rapports sexuels que je ne fais plus qu'un avec mon corps. Quand je baise avec mon mari, j'aime nous regarder dans le miroir et constater que je suis bien réelle. Ça m'aide à revenir à moi-même, au lieu de flotter au-dessus de nous, ce qui arrive parfois. Quand je jouis, je m'autorise enfin à exister à l'intérieur de mon corps, même si ce n'est que pendant quelques secondes.

Mon corps a joué un rôle déterminant dans ma survie ; c'est l'outil que j'utilise pour gagner ma vie en tant que mannequin. Mais il ne fait pas partie du boulot, contrairement à ce qui se passe pour un athlète, un ouvrier du bâtiment ou encore les femmes qui travaillent au spa. Ces femmes sont solides. Elles grimpent sur les tables de massage et pèsent de tout leur poids sur le dos des autres femmes. Mon corps – ou plutôt mon apparence – est un ornement qui relève de la déco.

Au spa, tout le monde comprend que chacune peut voir l'autre mais qu'il n'est pas question de regarder. Nous sommes protégées par notre nudité collective. Nous ne sommes pas là pour nous produire. Nous n'avons pas besoin d'avoir conscience de nous-mêmes. Nos corps sont simplement en phase de maintenance. Quand je suis là-bas, je suis anonyme, juste un corps de plus.

Être nue ne me met jamais mal à l'aise, je suis toujours prête à me déshabiller. « Mais bien évidemment ! Si j'avais ton corps, moi, je ne porterais jamais de vêtements ! » me disent souvent les gens.

Ce n'est pas aussi simple, j'ai envie de répondre, mais je sais que, dans ce cas, je devrais leur expliquer comment je me dissocie quand mon corps est observé, comment même je ne reconnais pas vraiment ce corps comme étant moi.

« Est-ce que ça a du sens pour vous ? » je demande alors et je les vois secouer la tête : pas exactement. La dissociation, ça rend tout plus facile.

D'une certaine manière, cette surexposition de mon corps m'a toujours paru l'option la plus sûre. Se mettre de soi-même à poil, ainsi personne d'autre ne pourra le faire à votre place ; ne rien cacher, afin que personne ne puisse utiliser vos secrets pour vous faire du mal.

Tout comme au spa, il y a des règles tacites à suivre quand on est mannequin. Sur le plateau, on apprend vite à changer de tenue partout où on vous le demande ; trouver un endroit intime, ça fait perdre du temps, et le temps c'est de l'argent. Mais pour le client, escompter que les mannequins se changent devant tout le monde, c'est surtout une manière d'exercer leur pouvoir. C'est à la fois une épreuve et un rappel de notre rôle : tous les autres font leur boulot, et maintenant, l'heure a sonné de faire le tien. Le coiffeur, son assistant, le client ou le rédacteur, les autres mannequins et parfois le photographe restent plantés devant toi à attendre que tu te déshabilles. De quoi comprendre que ton corps est un moyen pour eux d'accomplir ce qu'ils sont justement venus accomplir : faire une photo pour vendre ce qu'ils ont à vendre, quelle que soit la marchandise. Pour le coup, cette responsabilité leur incombe et toi, tu n'es pas concernée.

Là, la situation est entre nos mains, semblent-ils dire. Ton corps, c'est la raison de ta présence et nous, on en a besoin. Maintenant. Tu sais parfaitement que jamais, *eux*, ils ne se mettraient à poil devant dix inconnus, mais ça ne fait pas partie de leur rôle, pas vrai ? Toi, tu es le mannequin. Personne n'a de temps à perdre avec tes atermoiements. Tu te débarrasses de tes vêtements et, généralement, ils ne détournent pas les yeux. Dans ces moments-là, je n'hésite pas. Je relève le défi ; je tiens à surmonter l'épreuve. Je veux donner l'impression qu'il n'y a là aucune dynamique de pouvoir, que je fais simplement mon boulot, genre je souhaite vraiment me déshabiller sur commande. Je révélerai mon corps avec autant de naturel et sans plus de problème que je ferais n'importe quoi d'autre. *Vous voyez, rien à cacher*, j'ai envie de dire alors que j'enlève ma robe et que je me tiens nue devant eux. « Votre regard ne me fait pas peur. »

Je jette un œil sur mon corps et je n'ai pas l'impression qu'il s'agit du mien. Il s'agit bien de quelque chose mais pas de moi. Ils peuvent toujours me mater autant qu'ils veulent, parce qu'ils ont raison, mon corps n'est qu'un outil.

*
* *

Lors de mon premier gros shooting de mode, où officiait Bruce Weber, je me suis changée à côté de Karlie Kloss dans un mobile home où il faisait un froid de loup. Une styliste et son assistante veillaient sur nous deux. Alors que je commençais à me déshabiller, l'enthousiasme de mon agente quand elle m'avait parlé de la réservation par téléphone la semaine précédant la séance m'est revenu à l'esprit.

– C'est génial ! Bruce Weber ! Karlie Kloss !

Je la sentais absolument ravie.

– Mais j'aurai l'air ridicule à côté d'elle, ai-je dit, les yeux fixés sur le lavabo de ma salle de bains, aussi petit que celui d'un avion.

J'ai ouvert le robinet tout en m'examinant dans le miroir.

– Elle est tellement plus grande que moi, ai-je ajouté.

Je me suis sentie obligée de rappeler à mon agente les dix-huit centimètres qu'elle avait de plus que moi. Peut-être n'avait-elle pas vu les choses sous cet angle ? Une partie de moi espérait l'entendre s'interrompre pour dire : *Oh, tu as raison. Je vais annuler.*

Lorsque je suis arrivée, avec des chaussures à talon, à la ferme de Bruce à Montauk, le soleil n'était pas encore tout à fait levé. Le mobile home et les tables du catering étaient dans la brume. En me versant un gobelet de café noir, je me suis sentie idiote parce que j'essayais de garder mon équilibre alors que mes talons s'enfonçaient dans l'herbe humide mais ça m'était bien égal. J'étais convaincue. J'avais déjà décidé que je préférais avoir l'air d'une andouille que de laisser à quiconque l'impression que je

n'étais pas le corps idéal pour ce boulot. Je tenais à prouver que je faisais partie du sérail, que je pouvais parfaitement me débrouiller.

Tout en me changeant dans le mobile home, j'ai bu mon café, qui avait refroidi. J'avais la chair de poule, plantée là toute nue. J'ai jeté un coup d'œil sur mes hanches et mes jambes avant de tendre mes fringues à la styliste. Elle a examiné mon corps de haut en bas. J'ai rentré le ventre.

– Je comprends maintenant, a-t-elle dit. Tu es tellement petite. Comme Kate Moss mais avec des nichons.

J'ai souri. L'outil que j'avais apporté avec moi était le bon.

*
* *

Je suis allée dans les spas de K-Town sur la recommandation de mon agente d'alors, Natalie, la même année que ce shooting. Natalie était blonde, avec des cheveux courts et lisses, une peau qui avait presque des reflets de porcelaine. Des traits assez inexpressifs. Son approche pragmatique du travail faisait d'elle une agente d'une grande efficacité, parfois même militante. Les « filles » qu'elle représentait la considéraient comme une autorité en la matière.

La philosophie de Natalie sur la façon dont il fallait parler aux filles de leur corps, c'était que rien ne vaut la manière directe. Elle était convaincue que le corps du mannequin représente la partie cruciale du boulot et, face à la réalité du travail, il était inutile de faire preuve d'une sensibilité exacerbée.

Quand j'ai commencé à très bien gagner ma vie en tant que mannequin, l'agence et Natalie m'ont accordé davantage d'attention. La première fois qu'elle m'a invitée à dîner, j'étais persuadée que j'allais au-devant d'ennuis. Sinon, pourquoi mon agente m'aurait-elle emmenée dîner au restaurant ? Je croyais qu'elle voulait discuter de mon poids ou d'un problème quelconque concernant mon corps.

Pour retrouver Natalie et un autre agent de Ford Models, j'ai enfilé une longue robe marron clair en tissu fin. J'ai mis une ceinture étroite que j'ai serrée le plus possible – j'ai même percé de nouveaux trous dans le faux cuir avec la pointe d'un stylo et je l'ai tellement sanglée que ça me rentrait dans la chair chaque fois que j'expirais. Il fallait que Natalie puisse voir, d'emblée, à quel point j'avais la taille fine.

Je me suis rendue au restaurant de West Hollywood dans ma Nissan couverte de poussière qui avait en plus perdu un enjoliveur et dont la banquette arrière croulait sous les piles de vêtements indispensables pour me changer selon les castings, et j'ai tenté d'adopter une attitude adulte et élégante. Natalie et sa collègue s'étaient installées à l'extérieur, toutes les deux du même côté d'une table couverte d'une nappe blanche immaculée. Elles m'ont fait signe et je me suis dirigée vers elles, vacillant un peu sur mes talons. Tout dans le restaurant paraissait ravissant – de la manière dont j'imaginais une dame plus âgée et très chic employer ce mot – et hors de prix. J'ai pensé à ma voiture en désordre remplie de gobelets à café sales et je me suis demandé si je faisais bonne impression. Je les ai saluées et Natalie a fait remonter les coins de sa bouche jusqu'à sourire, une chose que je ne l'avais encore jamais vue faire. Son expression accueillante m'a surprise. J'ai senti que je me détendais.

Pendant le dîner, Natalie n'a pas une seule fois abordé le sujet de mon corps et moi, même si je n'avais pas l'âge et que je conduisais, j'ai bu trois verres du vin blanc le plus sec et le plus délicieux que j'aie jamais goûté. Nous avons discuté de Los Angeles et des clients, ceux que nous n'aimions pas et ceux que nous adorions. Je n'avais encore jamais fait l'expérience d'un dîner « faisons donc connaissance » avec des gens pour qui je travaillais régulièrement. C'est ce soir-là que Natalie a fait allusion au spa coréen.

– Tu devrais y aller ! m'a-t-elle dit, ses yeux bleus brillant sous sa frange blonde. Tu vas adorer ça. C'est le paradis. Et pas cher du tout, a-t-

elle ajouté comme si nous étions deux copines en train d'échanger des trucs de beauté.

J'ai hoché la tête en souriant. À la fin de la soirée, quand je suis rentrée chez moi et que je me suis déshabillée, j'ai vu les marques rouges sur ma taille, là où la ceinture m'était rentrée dans la chair.

*
* *

J'ouvre les yeux dans le jacuzzi et j'en sors, sentant l'humidité de mes plantes de pied toutes ridées sur le sol en béton. J'ai la peau moite et brûlante. Je n'ai rien sur moi, excepté, autour du poignet, un bracelet élastique en plastique avec une étiquette marquée en gros « 23 ». C'est la clé de mon casier et aussi le numéro que les dames du spa appellent quand elles sont prêtes pour moi. Après, une fois le gommage et le massage terminés, elles se servront de l'élastique pour attacher mes cheveux fraîchement lavés.

– Vingt-trois, appelle une petite Coréenne entre deux âges.

Elle parcourt des yeux les différents bassins jusqu'à ce qu'elle me repère. Je me lève, docilement, et je me drape dans une serviette humide. Elle attend que je la rejoigne et me salue d'un signe de tête sans vraiment me regarder.

– Bonjour, dit-elle, puis elle se tourne pour franchir une porte en verre embuée.

Je la suis.

Dans la zone de gommage et de massage, il y a des rangées de tables métalliques. Elles m'arrivent à la hanche et mesurent environ un mètre quatre-vingts. Deux Noires sont allongées sur des tables contiguës, un gant de toilette sur les yeux. Les femmes chargées du gommage se déplacent activement autour d'elles, leur font tendre les bras, leur frottent les cuisses et les fessiers sans cesser de bavarder en coréen. Immobiles, les clientes ne disent mot ; leurs corps bougent passivement sur les surfaces argentées.

– Allongez-vous, me dit la Coréenne en tapotant la surface métallique et en tendant la main pour prendre ma serviette.

Je la lui passe, j'ai la peau toute glissante d'être restée dans le jacuzzi, et je m'installe sur la table.

La dernière fois que je me suis allongée sur ce genre de surface, c'était chez la gynécologue. J'avais saigné à plusieurs reprises en faisant l'amour avec mon mari, juste après l'orgasme et toujours une semaine avant mes règles. La dernière fois que ça s'était produit, je m'étais levée d'un bond pour courir dans la salle de bains, paniquée.

– Mais qu'est-ce qui m'arrive ? avais-je demandé, en larmes, tout en examinant mon sang sur une feuille de papier hygiénique.

Dans le cabinet de la gynécologue, je m'étais redressée quand elle m'avait posé des questions sur mon corps. Je lui avais répondu sans détour, remarquant la goutte de sueur qui ruisselait de mes côtes sur la blouse jetable que j'avais nouée sous mon cou.

– C'est arrivé souvent ? Avez-vous eu plus d'un partenaire au cours de ces derniers mois ? Vous protégez-vous ?

Elle me bombardait de questions sans lever le nez de sa tablette.

– C'est, euh, normal ? Je veux dire, vous voyez ça souvent ? ai-je dit, en tentant de l'amener à croiser mon regard.

– Ce sont des choses qui arrivent, a-t-elle répondu en se décidant enfin à poser son iPad. Maintenant, je vais vous examiner.

Je me suis rallongée, je sentais mes mains trembler.

– Vous pouvez approcher vos fesses du bord ? a-t-elle demandé.

J'ai obéi, tortillant mon derrière nu jusqu'au bout de la table d'examen.

– Voilà. C'est parfait.

Elle était concentrée, je l'ai remarqué.

– Maintenant, a-t-elle repris, vous allez sentir quelque chose de froid. Ça pourrait ne pas être très agréable. Je vous en prie, dites-le-moi si je vous fais mal.

J'ai senti le speculum glisser entre mes jambes et puis à l'intérieur de mon corps, tandis que mes orteils nus se crispaient sur les étriers métalliques. J'ai tenté de retrouver comment on faisait pour respirer. Je percevais la texture de mes organes internes contre les parois anormalement lisses de l'instrument.

– Ahh ! ai-je soupiré en essayant d'ordonner à mon corps de se desserrer, mais au lieu de ça, tout s'est contracté à l'intérieur.

– C'est douloureux ? a demandé la gynécologue en se redressant.

J'ai levé la tête. Mes genoux encadraient son visage à la perfection. J'ai fait signe que non.

– Essayez de vous détendre, a-t-elle dit. C'est normal de trouver cela assez désagréable, mais ça ne devrait pas vous faire mal.

Je me suis retrouvée soudain gênée de cet apparent manque de contrôle. Pourquoi mon corps refusait-il de faire ce qu'elle demandait, ce que moi je souhaitais lui voir faire ? Je lui ai adressé un pâle sourire.

– Je réagis toujours comme ça, ai-je dit.

Après un silence, j'ai continué à la rassurer.

– Mais ça ne me fait pas du tout mal.

Je voyais bien qu'elle n'était pas sûre de me croire, qu'elle doutait de ma capacité à rendre compte de ce qui se passait dans mon propre corps.

– Je ne crois pas qu'il s'agisse de douleur, ai-je insisté et elle a hoché la tête, sans rien dire.

Quand j'ai raconté cette expérience à Sara, elle m'a dévisagée d'un air entendu puis elle m'a interrompue sans me laisser achever mon récit.

– Les victimes d'agression sexuelle se bloquent chez le gynéco. C'est connu.

– Intéressant, ai-je dit en haussant les sourcils.

Mais si je ne parviens pas à me détendre dans le cabinet du médecin, ce n'est pas à cause des agressions sexuelles, du moins pas exactement. L'espace d'un instant, j'ai regretté de ne pas pouvoir mentir à Sara en

désignant un événement particulier de mon passé susceptible d'expliquer aisément pourquoi mon corps se bloquait. Je sais que le speculum qui me pénètre me rappelle les agressions sexuelles que j'ai vécues, bien sûr, mais si je déteste autant les gynécos, c'est parce que ce n'est pas moi qui tiens l'instrument, ce n'est pas moi qui décide que je vais ouvrir les jambes. Je déteste être censée faire confiance à quelqu'un d'autre que moi. Je déteste qu'on m'examine de manière aussi intime. Je déteste être jaugée.

Lorsque je suis tombée enceinte et que j'ai commencé à soupeser les pour et les contre entre accoucher à la maison et accoucher à l'hôpital, j'ai fait la liste de ce que je redoutais le plus dans chacun des scénarios. J'ai noté « douleur » et « hémorragie » pour l'accouchement maison, et pour l'hôpital, j'ai ajouté « médecins et infirmières ». Il a fallu que j'en arrive là pour me rendre compte à quel point je n'avais pas confiance dans ces gens qui, profitant de leur position de force, souvent sans se soucier de ce qui valait mieux pour moi et sans me demander mon consentement explicite, ont réussi à me faire sentir que mon corps ne m'appartenait pas.

Si le personnel du spa coréen est autoritaire, jamais personne ne cherche à me jauger ni à m'examiner de près. Les règles en vigueur et leur interaction avec le corps de chacune sont convenues d'avance. Il n'y a que des femmes. Elles portent des sous-vêtements sport noirs, qui leur assurent de rester fraîches et sèches. Il y a une solidarité dans leur façon d'être dénudées qui me donne un sentiment de sécurité, comme si nous étions toutes du même bord.

*

* *

– Tournez-vous, me dit la minuscule assistante.

Un gant de toilette vient me cacher les yeux.

– Merci, je marmonne mais elle m'ignore, déjà occupée à faire couler de l'eau chaude dans un seau.

Splash ! L'eau ruisselle sur mon corps et je frissonne de plaisir.

Ici, au spa, je ne pense ni à l'hygiène, ni à mes entrailles, ni à qui appartient mon corps. Je suis simplement là, une de ces nombreuses femmes sans serviette ni vêtement. Il n'y a vraiment qu'ici que je connais ce type de répit. Je laisse mon corps lâcher prise. Je m'autorise à être détendue. Il n'y a ni ceintures trop serrées, ni talons aiguilles, ni étriers. Et pas question d'être jugée.

Le gommage et le massage se déroulent toujours ainsi :

1. On se couche sur le dos puis sur un côté ensuite sur l'autre et enfin sur le ventre. L'employée vous frotte avec un tissu épais, fibreux. La sensation oscille quelque part entre la douleur et le chatouillement. Tandis qu'on se tourne et qu'on se retourne en suivant les instructions de celle qui fait le gommage, on jette un coup d'œil de sous la serviette pour voir la peau morte tomber sur la table sous forme de petits rouleaux grisâtres. Ça dérange beaucoup certaines personnes, mais moi, ça m'est égal. Je vois ça comme un signe positif. L'employée vous frotte les coudes, les chevilles, les aisselles, les seins, entre les fesses et derrière les oreilles, des endroits auxquels on ne penserait pas, avec autant d'attention que d'indifférence. *Splash.*

2. Ensuite, on se retrouve enduite d'un savon qui dégage une odeur chimique. Les bulles se multiplient sur la peau un peu à vif et on se sent renaître. Ou on se sent plutôt comme un poisson. *Splash.*

3. L'employée nous tape dans le dos deux fois de suite, un coup de poing vigoureux. On se redresse et elle demande qu'on tende les mains.

– Allez vous laver, ordonne-t-elle en y lançant un jet de liquide exfoliant pour le visage.

Sous la douche, on fait attention à bien se nettoyer le visage, vu que c'est notre unique responsabilité et qu'on a à cœur de se rendre utile. On referme le robinet et on se sèche avec beaucoup de précision.

4. En revenant de la douche, on trouve des serviettes étalées sur la table de massage. Maintenant, l'employée va nous imprégner d'huile, par

digitopuncture. Elle va frapper les plantes de pied avec ses phalanges et pincer de toutes ses forces l'endroit où se rejoignent la tête et la nuque. On va être malaxée, étirée, frappée. J'adore être couchée là en sachant qu'elle est en train de me faire ce qu'elle fait à tout le monde ; contrairement à d'autres endroits où on se fait masser, ici, la masseuse ne me demande pas où j'ai mal ni les zones à soigner. Personne ne désigne le moindre nœud, le moindre problème particulier. Ici, aucun traitement spécifique ; seulement ce rituel-là exactement, sans la moindre variation.

5. Le shampooing intervient alors qu'on est allongée, enveloppée tout entière dans une serviette chaude et humide. L'employée fait pénétrer le shampooing dans le cuir chevelu en grattant si vigoureusement qu'on a peur que la peau du crâne s'ouvre sous le choc. Mais elle résiste et, très vite, on sent le sang circuler jusque dans les tempes. Les cheveux sont ensuite brossés avec énergie et sans la moindre pitié. Il se pourrait que ce soit là le moment que je préfère.

Ça me déplaît de retrouver la lumière blanche des vestiaires et les femmes qui se rhabillent en se préparant à réintégrer leurs vies. Je n'aime pas ragrafer mon soutien-gorge dans le dos et enfiler mon T-shirt par la tête. À mesure que je m'habille, mon corps oublie très vite l'effet que ça faisait d'être nue et de passer inaperçue. Dans le vestiaire, les femmes savent garder les yeux baissés sans regarder le corps des autres, ne voulant surtout pas rompre le charme. Au spa, personne ne m'a jamais reconnue, ou en tout cas, personne n'a jamais fait savoir que j'avais été reconnue. Je glisse mes pieds nus dans mes baskets, ça les étouffe et dès que je les ai enfilées, ma démarche n'est plus la même. Je vérifie mon portable et je réponds aux messages tout en remontant au rez-de-chaussée pour retrouver le parking. Je glisse un ticket dans une machine et je me mets au volant ; je sors dans Wilshire, la vitre baissée mais la radio éteinte. J'ai l'impression d'être en train de renoncer à quelque chose. J'ai besoin de silence.

Avant de tourner à gauche pour me glisser dans la circulation, je m'arrête car, dans ma vision périphérique, j'ai remarqué un camion qui me bloque la route. Je m'enfonce dans mon siège et j'attends, mais le camion ne bouge pas. Je finis par regarder le chauffeur et je vois que lui aussi, il a la vitre baissée. Il me fait signe.

– Salut, dit-il. (Il lui manque des dents de devant.) Tu me files ton numéro de téléphone ?

Je secoue la tête puis j'effectue une manœuvre en tenant mon volant à deux mains pour contourner son camion. Je lève les yeux au ciel mais je ne peux m'empêcher de vérifier ma tête dans le rétroviseur, ma tête sans maquillage, bien récurée. *Je suppose qu'il me trouvait jolie*, je me dis. Malgré moi, je m'offre un sourire satisfait. Je remarque que mes lèvres paraissent pâles. Sur le chemin du retour, je fouille dans mon sac et je me mets du rouge à lèvres.

« Les pataquès »

C'est mon père qui a bâti la maison dans laquelle j'ai grandi. Nichée dans les faubourgs en pleine expansion du North County, au nord de San Diego, dans une rue qui n'était pas goudronnée pendant presque toute mon enfance, la maison se dresse au sommet d'une petite colline, bien visible de la rue. Si, par hasard, mon père se trouve dans l'allée pour récupérer le journal ou de retour d'une balade, les gens qui passent devant en voiture baissent la vitre pour crier : « Vous avez une maison incroyable ! On la dirait sortie tout droit d'un conte de fées ! »

La maison est petite, pas plus de soixante-quinze mètres carrés, couverte de lierre, peinte en vert foncé avec les fenêtres et les portes blanches. On a l'impression qu'elle jaillit littéralement du jardin où poussent un eucalyptus, un pin et nos sapins des précédents Noël, certains faisant plus de six mètres de haut. Des super plantes en pot et des cactus montent la garde à l'entrée. La maison est un organisme magique, un endroit capable d'accaparer autant que de se laisser accaparer.

L'effort et l'attention qu'a exigés chaque détail sont tangibles : la nuance des parquets en bois doré, les poignées de porte et les lampes dépareillées rassemblées par mon père au fil des années, la tuyauterie en cuivre qui s'accroche aux poutres, totalement visible, comme l'intérieur du toit. Les cloisons qui séparent les pièces sont tronquées à mi-chemin du plafond. Quand nous avons des invités, ils font couler l'eau dans le lavabo de la salle de bains pour s'assurer un peu d'intimité.

Mon père adore parler de la maison et de la façon dont il l'a construite. Quand j'étais enfant, moi, j'adorais l'écouter, je le suivais d'une pièce à l'autre tandis qu'il racontait les anecdotes attachées à leurs particularités : le miroir en pied dans ma chambre, installé pour sa petite amie, une ballerine, avant de rencontrer ma mère ; le minuscule bocal en céramique dans la salle à manger que mon grand-père avait trouvé dans les décombres de Hiroshima (« Fais attention, il est sans doute encore radioactif ») ; le tableau dans la chambre de mes parents accroché avec une charnière qui s'ouvrait pour révéler une télévision cachée (« C'est juste que je n'aime pas l'aspect des télé »). Les invités trébuchaient sur les marches inégales qui menaient des doubles portes (« Elles étaient à Jimmy Cagney ») à l'entrée de l'atelier paternel.

– Tu sais, disait ma mère, à moitié gênée, à moitié fière, c'est une maison d'artiste.

Mon père et la maison étaient liés. Il était l'architecte, le gardien, l'historien, l'auteur du conte de fées. Même si ma mère et moi, nous y vivions aussi, c'était sa maison, indubitablement.

Pendant mon enfance, je voyais souvent la maison sous son meilleur jour ; quand elle était imprégnée de l'excitation de mon père devant le dernier tableau sur lequel il travaillait ou de la joie de ma mère en train de préparer la visite d'amis. Ils aimaient tous deux s'occuper de la maison et, dans ces moments-là, celle-ci brillait de mille feux. Le soleil apparaissait dans des endroits habituellement plongés dans l'ombre. Mes parents flirtaient, en s'inspirant de scènes des films de Woody Allen qu'ils adoraient et en se remémorant des moments de la vie en Pologne communiste quand ma mère enseignait là-bas grâce à une bourse Fulbright. En début de soirée, ils buvaient du vin tandis que mon père faisait retentir The Band et Van Morrison. Ces soirs-là, il m'arrivait souvent d'être réveillée par le bruit rythmé de leurs ébats.

Plus fréquemment, j'étais réveillée par le bruit de leurs disputes. Mon père claquait la porte d'entrée avec une telle violence que toute la maison en tremblait. Les pièces (si on pouvait les appeler ainsi) ne parvenaient pas à contenir leur énergie, et encore moins leurs bagarres. J'étais aspirée dans leurs concours de hurlements, je m'interposais entre eux, parfois physiquement, tandis qu'ils s'envoyaient des insultes et des accusations cinglantes que je ne comprenais qu'à moitié. Pour tenter de retrouver un peu d'intimité, je fermais la porte de ma chambre et je m'installais par terre pour jouer avec des peluches et des amis imaginaires. Mais je sentais encore les vagues de tension déferler sur moi. Je m'enfonçais, pareille à une pierre qui se laisse tomber au fond d'un aquarium, parfaitement immobile. J'entendais mes parents penser même quand la maison était silencieuse. C'était d'ailleurs quand elle était silencieuse que c'était le plus fort.

Je savais que mes parents, pendant des années, n'avaient cessé de se brouiller et de se rabibocher jusqu'à ce que ma mère tombe enceinte de moi et qu'ils décident de se marier. Je comprenais que, même avant ma naissance, mon existence était le ciment essentiel de leur relation. Après chaque explosion de ce genre, qui se terminait généralement par le départ de l'un des deux, l'autre venait me voir pour plaider leur cause ou exprimer leurs doléances. Moi, j'écoutais, jouant consciencieusement mon rôle, prise d'une nausée qui allait durer des jours et des jours.

Je me souviens : je suis assise à la table de la cuisine, un verre de jus de fruit devant moi, pendant que ma mère s'apprête à imprimer les échanges entre mon père et diverses femmes (anciennes étudiantes, ex-amoureuses, n'importe quelle femme rencontrée dans un avion) qu'elle a trouvés en s'introduisant par effraction dans sa boîte mail.

– N'est-il pas en train de dépasser les bornes ? demande-t-elle.

Les bornes, elles n'étaient jamais claires entre nous. La maison n'y aidait pas : c'était un lieu sans frontières. Les enfants qui grandissent dans des foyers comme le mien – c'est-à-dire, l'enfant et ses parents sans aucune

séparation, ni physique ni émotionnelle – deviennent des experts ès visions. On apprend à voir ce qui est caché, mais aussi ce qui n'est pas là. On devient particulièrement réceptif aux humeurs et aux émotions des autres. On est agiles et très doués pour les métamorphoses. On oscille entre se sentir exceptionnel ou solitaire. On a l'impression de pouvoir, simultanément, sauver et détruire ceux que l'on aime.

Certains soirs, les yeux fixés sur la face interne du toit, incapable d'apaiser mon esprit surexcité, je ne parvenais pas à trouver le sommeil. Je restais allongée dans mon lit, inquiète, en sueur, la cervelle marchant à cent à l'heure. Je finissais par appeler par-dessus le mur tronqué qui séparait ma chambre de celle des parents, au début doucement et puis de plus en plus fort, et j'entendais le son de ma voix passer le long des poutres.

– Maman... Maman ? Mamaaan !

J'attendais en pleurnichant, pelotonnée sous mes couvertures, jusqu'à ce qu'elle arrive.

– Tu as encore les pataquès ? demandait-elle en voyant les larmes ruisseler sur mes joues.

Je hochais la tête en m'accrochant à elle.

Les pataquès, c'était ainsi que j'appelais l'anxiété qui me nouait le ventre, une sensation qui évoquait à la fois les nausées et le fait « d'être un peu triste », comme je l'expliquais. Cette expression, nous l'utilisions régulièrement.

Côté pataquès, ma mère avait ses propres combats, une chose que je savais depuis mon plus jeune âge. Cela pouvait prendre de telles proportions qu'une fois elle avait été hospitalisée. Elle racontait cette histoire encore et encore, comme celle qu'on lit aux enfants pour qu'ils s'endorment.

– Je suis allée de moi-même aux admissions, commençait-elle.

Et je me la représentais, la tête appuyée contre un oreiller raide et blanc, un bracelet de patient autour de son bras bronzé. J'imaginai mon père,

entrant d'un pas hésitant, tenant à la main un bouquet sans charme enveloppé proprement dans du papier journal, qui ne lui plairait pas.

– J'ai corrigé toutes les copies depuis mon lit d'hôpital et je les ai renvoyées en temps et en heure aux étudiants.

Je me représentais l'épaisse liasse, posée sur la couverture blanche à côté de ses jambes.

– Nous craignons de te voir hériter de tout cela et je suis tellement soulagée que ce ne soit pas le cas ! Ma dépression s'est envolée le jour où tu es née. Elle s'est envolée grâce à toi.

J'avais fini par m'habituer à l'idée d'être un antidote pour mes deux parents. Un soir, je devais avoir quinze ans, je bavardais avec ma mère dans le salon. Elle était pelotonnée sur son siège, qui était toujours à côté de celui de mon père. Les yeux brillants, elle tenait un verre de vin. Une lumière dorée tombait sur son nez et son front. Elle était détendue, ça se voyait.

– Ton père et moi, nous nous sommes dit que, s'il devait t'arriver quoi que ce soit, nous nous tuerions.

Elle s'exprimait d'un ton neutre.

– Ce serait terminé pour nous, a-t-elle repris, nous n'aurions plus aucune raison de vivre.

Elle a porté le verre à ses lèvres pour en boire une gorgée.

– Je refuse d'être votre unique raison de vivre, ai-je dit d'un ton hésitant en trébuchant sur les mots. Je refuse d'entendre des choses pareilles.

– Oh, Emily, je ne disais pas ça pour ça.

Elle a fait claquer sa langue contre son palais. N'empêche, j'avais le sentiment que, partir de mon côté, les laisser – quitter la maison –, ce serait les tuer.

– Au début, dans la maison, il n'y avait que moi, puis il y a eu ta mère et enfin toi, m'a déclaré mon père après que j'ai déménagé. Ensuite, notre premier chien suivi par un chat. Maintenant, tu es partie, les animaux sont

morts et enterrés dans la cour. Un jour, dans pas si longtemps, on sera morts nous aussi, et alors, il ne restera plus que la maison.

*
* *

Mon père plaisantait toujours sur le fait de mourir jeune.

– Je n’assisterai pas à ton mariage, disait-il. Les grands types, c’est comme les grands chiens ! Nous ne vivons pas très longtemps.

Mais le temps passant, alors que j’avais atteint et franchi la vingtaine et que mes parents entraient dans la soixantaine, il est devenu évident qu’il avait une excellente santé. Ma mère, quant à elle, avait de plus en plus de problèmes, qui se compliquaient au fur et à mesure des années. Son père (« un petit chien », aurait dit mon père) avait vécu jusqu’à cent trois ans et n’avait eu ne serait-ce qu’une carie dans toute son existence. Nous avons toujours considéré que les dernières années de ma mère ressembleraient fort à celles de son père. Elle était maigre et déterminée, avec des cheveux toujours épais et magnifiques. Au début, la soixantaine avait paru lui convenir, comme si elle avait enfin atteint l’âge qu’elle attendait depuis toujours. On aurait dit un modèle de personne du troisième âge : elle allait achever le livre qu’elle tentait d’écrire depuis la destruction du mur de Berlin en 1991 (l’année de ma naissance) ; elle allait se mettre au sport et se faire de nouvelles amies.

Mais, au lieu de longs déjeuners avec ces amies ou d’après-midi consacrés à l’écriture, sa principale occupation consistait désormais à prendre des rendez-vous pour passer des examens médicaux et rencontrer des spécialistes, afin de trouver un moyen de supporter la douleur que lui infligeaient son dos et ses hanches. Les médecins n’avaient pas mis longtemps à poser leur diagnostic et à ouvrir le corps de ma mère : en cinq ans, elle avait subi trois remplacements de la hanche, une opération du dos et une du cou. Chaque affection semblait multiplier le nombre de

complications. Plus son énergie diminuait, plus elle ralentissait l'allure et devenait peu à peu handicapée, déprimée, désorientée.

Ce sont ses mains qui ont donné les premiers signes d'une maladie grave : elles ont commencé à s'engourdir pendant son sommeil. J'avais toujours admiré les mains de ma mère ; elles ressemblaient à celles de sa propre mère : élégantes et féminines sans être trop délicates. J'en ai moi aussi une version. Quand elle se réveillait, elle les trouvait emmêlées l'une dans l'autre, tout près de son visage, les bras croisés serré sur la poitrine. Elle se repliait sur elle-même comme une fleur dans un film en accéléré, elle s'effondrait à un rythme anormal.

Ensuite sont venues les cloques, dures, noires et épaisses. Elles apparaissaient dès qu'elle se servait de ses mains : elle ouvrait un bocal et une cloque en colère surgissait à l'intérieur de son pouce. Elle appuyait trop fort sur un bouton et une cloque se montrait au bout de son doigt, plate et violacée.

Inquiète, je me réveillais souvent au milieu de la nuit, et je m'attelais à la tâche de tenter de poser un diagnostic sur la maladie dont souffrait ma mère. J'avais cherché « cloques sur les mains » et je m'étais retrouvée sur les sites médicaux à lire des descriptions épouvantables avec des images terrifiantes de vieillards dont les yeux étaient cernés de violet foncé.

Après plusieurs années où ma mère avait accumulé des symptômes bizarres pour lesquels ses médecins à San Diego proposaient des diagnostics contradictoires, nous avons décidé, mes parents et moi, d'aller consulter à la Mayo Clinic de Rochester, dans le Minnesota, où quelqu'un serait peut-être susceptible de comprendre quelque chose à son état. Mes parents sont partis de Californie et moi de New York, où je vivais à l'époque. Ma mère avait loué une chambre avec deux grands lits, dans l'espoir que je la partagerais avec eux mais, la veille de mon arrivée, j'ai insisté pour avoir une chambre à moi. Nous nous sommes retrouvés à l'aube

dans le hall de l'hôtel où nous avons picoré du banana bread sec enveloppé de Cellophane.

Ce premier jour, mes parents ont circulé dans l'établissement, hébétés, déconcertés par l'ampleur de la tâche. Ma mère avait fourré ses classeurs, remplis de résultats d'analyses, de sorties Wikipedia et de listes de questions, dans un grand tote bag qui écrasait sa petite silhouette. Je marchais devant mes parents, le récapitulatif de nos rendez-vous à la main, et je les guidais vers le bon ascenseur qui devait nous emmener au bon étage, pour nous faire rejoindre la bonne aile, etc. Je n'étais pas mécontente de la distraction que m'offrait ce rôle d'organisatrice.

Alors que nous nous baladions à travers l'hôpital, ma mère m'a interpellée :

– Ems ! Tu te souviens de la fête foraine ?

Je me suis retournée en hochant la tête.

C'était en juin et j'avais six ans ; mes parents m'avaient amenée à l'énorme foire annuelle de San Diego. Alors que le soir descendait, après un après-midi passé à cajoler des animaux de la ferme et à enchaîner les tours de grande roue, ils ont décidé qu'il était temps de rentrer, mais impossible de retrouver la sortie. Je n'ai jamais oublié la panique que j'avais ressentie dans l'obscurité en distinguant la silhouette de mon père qui s'appêtait à escalader un grillage pour entrer dans une réserve d'oiseaux, vaste et marécageuse.

– Non, papa ! Ce n'est pas par là ! ai-je alors crié, avec beaucoup d'assurance.

Je les ai ramenés ensuite vers les lumières multicolores, nous avons traversé un pont, nous sommes passés devant les manèges et les stands de nourriture, jusqu'au parking, où j'ai fini par repérer leur voiture.

– Tu as toujours été tellement douée pour aider tes pauvres parents à s'orienter ! a dit ma mère, en riant d'un air admiratif.

À la fin de notre troisième jour de rendez-vous et après plusieurs nuits d'insomnie, en dépit de tous mes efforts pour garder la tête claire grâce à mon rôle d'organisatrice, les pataquès étaient prêts à me terrasser. Quand nous avons débarqué dans le cabinet du xième spécialiste, j'ai compris que nous approchions d'une révélation. J'ai paniqué, sentant que je commençais à perdre ce sang-froid auquel je me raccrochais depuis le moment où j'avais atterri. Puisque je voulais des réponses, pourquoi avais-je l'impression que j'étais sur le point de me dissoudre dans le linoléum beige ?

Je me suis assise avec précaution, en essayant de ralentir ma respiration. Personne ne semblait avoir remarqué que j'étais au bord de craquer, et ça, c'était un soulagement. Mon père s'est installé à côté de moi, les mains coincées entre les genoux, la tête penchée, et ma mère est montée sur la table d'examen. À attendre comme ça, assise bien droite avec les pieds qui se balançaient, elle ressemblait à une enfant. J'ai eu envie de la serrer dans mes bras.

Lorsque le jeune médecin lui a renversé la tête en arrière en dirigeant une lampe sur ses paupières closes, la pièce s'est ruée vers moi. Ils étaient là : les cernes jaunes et violets que j'avais vus sur les photos de Google, décrits en ligne comme « des yeux de raton laveur ».

– Vous n'avez pas mis d'ombre à paupières, n'est-ce pas, Kathy ? a-t-il demandé.

– Pas d'ombre à paupières, non, rien que du mascara, a-t-elle répondu d'un ton déterminé, comme une enfant honnête et courageuse se confessant à un adulte.

J'ai réprimé un sanglot, imaginant ma mère en train de mettre du mascara dans l'obscurité de la chambre d'hôtel, pour tenter de se rendre présentable avant une journée remplie d'examens et d'auscultations diverses.

Ma mère était maintenant allongée, les yeux clos, une reine dans son tombeau. Les mains jointes sur son ventre. *C'est là que j'étais*, ai-je pensé.

Vingt-sept ans auparavant, son corps était alors assez costaud pour me garder en elle. Un spot blanc a éclairé son visage quand le médecin a entrepris d'inciser sa paupière pour faire une biopsie. J'ai étouffé un gémissment au creux de mon bras mais je savais qu'elle pouvait m'entendre. Mon père a évité mon regard alors que mes joues ruisselaient de larmes. Lorsque le médecin a éteint le spot, je suis sortie dans le couloir étroit sans attendre mes parents et je me suis mise à sangloter ; je ne m'étais jamais sentie aussi seule.

Quand nous sommes revenus dans la chambre de mes parents, à l'hôtel, mon père s'est écroulé sur un des lits et s'est concentré sur l'écran de son téléphone. Ma mère s'est recroquevillée en position fœtale sur l'autre lit, lui tournant le dos.

– L'amylose, ai-je lu à voix haute sur l'écran de mon téléphone, se produit quand une protéine anormale se développe dans les organes à travers le sang et vient interférer avec leur fonctionnement normal.

J'ai continué ma lecture en silence. *L'amylose est une maladie sévère qui peut évoluer jusqu'à la destruction des organes atteints. Le traitement limite l'évolution mais cette maladie n'est pas curable.*

Je me suis allongée à côté de ma mère et j'ai commencé à lui lire des témoignages positifs sur le traitement, pour lui donner de l'espoir, et aussi des cas extrêmes, pour lui montrer que la situation aurait pu être largement pire. Nous avions de la chance parce que les protéines s'étaient logées dans ses mains plutôt que dans son cœur ou dans ses reins, ai-je fait remarquer. Elle a posé la main sur mon bras, elle m'écoutait attentivement, le regard fixé sur moi.

– Oh là là. Bon, je crois que je suis simplement satisfaite qu'on sache enfin de quoi il s'agit, a-t-elle dit.

Elle a fini par s'endormir, la bouche ouverte, respirant tranquillement. J'ai posé le téléphone et j'ai examiné son visage, ses traits délicats soulignés de rides fines avec, par endroits, la marque brune d'une tache de

soleil. Ses épais cheveux gris, si doux, encadraient son visage. J'ai repoussé une mèche sur son front, j'ai pensé à la tête qu'elle faisait quand elle pleurait, cette façon de hausser les sourcils tout en les fronçant tandis que son menton tremblait comme celui d'un enfant contrarié. Quelque chose dans son visage avait toujours conservé une tendre naïveté.

Je me suis détournée pour m'allonger à plat dos, tout en l'écoutant respirer. Mon père s'était endormi sur l'autre lit. Les murs de l'hôtel inspiraient et expiraient à leurs rythmes et j'ai glissé dans une semi-conscience. J'ai pensé à ce que croyait ma mère, que les espaces gardaient les souvenirs, que les murs prenaient du sens, que les maisons finissaient par nous modeler, au même titre que les gens. Je l'ai imaginée, jeune et forte, dans toutes les chambres qu'elle avait connues. Je me suis demandé si plus je deviendrais femme, plus nos espaces s'éloigneraient, plus son état se dégraderait. Nous avons dormi.

*
* *

Quand mon père est venu pour la première fois voir la maison que je m'étais achetée à Los Angeles, celle qui était baignée de lumière, il s'est mis à rire.

– Elle ressemble tellement à la nôtre ! Même certains arbres sont pareils ! Regarde les poutres en bois !

Troublée par la justesse de ses remarques, j'ai jeté un coup d'œil autour de moi, brusquement consciente qu'il avait raison. *N'empêche*, ai-je pensé, *dans ma maison, les murs montent jusqu'au plafond.*

S est venu me rejoindre à Los Angeles la semaine où ma mère a commencé la chimio. J'avais acheté la maison quelques mois à peine après notre mariage mais nous n'y avions pas encore passé beaucoup de temps ensemble, puisque j'avais voyagé pour le travail et que lui n'avait pas quitté la Côte Est. À notre arrivée, nous avons trouvé un nid de colibris, enroulé autour d'une délicate tige de lierre, juste au-dessus de la porte d'entrée.

Nous nous sommes enlacés en souriant : c'était un signe. Les oiseaux étaient là pour bénir notre maison, notre union. Comme c'était futé et magique qu'ils aient choisi de s'abriter en haut de notre porte !

S était reparti travailler à New York quand j'ai trouvé un des oisillons sur les marches, tombé du nid mais vivant. Rien qu'à le regarder, je sentais à quel point il était vulnérable, à quel point ses os étaient creux, son duvet fragile. J'étais convaincue que sa chute avait été une erreur, une petite incompréhension de l'univers. Avec beaucoup de délicatesse – en m'aidant d'une grande feuille, sans jamais le toucher directement –, j'ai remis l'oisillon dans son nid.

Le lendemain, j'ai vu une forme sombre sur les marches blanches de notre patio. Rejetant tout sentiment d'impuissance et sans douceur excessive, j'ai remis le petit corps à sa place à côté de son braillard de frère – une fois, deux fois, trois fois. À force, ça faisait partie de mes tâches domestiques : laver la vaisselle, sortir la poubelle, prendre le courrier, sauver le bébé colibri.

Quelques jours plus tard, j'ai trouvé sa toute petite carcasse couverte de fourmis. À l'aide d'une enveloppe, je l'ai balayée hors des marches et je l'ai envoyée dans les buissons du jardin.

« Je n'ai pas réussi à le secourir, ai-je dit à S au téléphone. Je crois que je n'ai rien d'un sauveur. »

Quand ma mère a commencé la chimio, je suis allée chez mes parents à plusieurs reprises mais je revenais toujours dormir dans mon lit à Los Angeles. Les jours où je n'étais pas là, ma mère téléphonait et, avec une voix qui ressemblait plus à celle de sa mère qu'à la sienne, elle me décrivait ce qu'elle ressentait. Elle me parlait d'une amie qui avait survécu à un cancer du sein. « Ses filles sont revenues habiter chez elle », m'a-t-elle dit. Je l'imaginais dans son fauteuil, au salon, avec les taches de soleil qui passaient par la fenêtre, derrière elle.

Rien dans mon travail n'exigeait que je me trouve sur la Côte Est et vivre à Los Angeles, à deux heures de voiture de ma mère, ça paraissait le meilleur compromis entre ce que je savais qu'elle désirait – que je revienne à la maison m'occuper d'elle – et ce que moi je voulais, mais que j'avais honte d'avouer, ne serait-ce qu'à moi-même : filer à l'autre bout du pays vivre ma nouvelle vie avec S. J'avais certes prévu de lui rendre fréquemment visite, mais, les semaines passant, je me suis aperçue que je n'allais pas la voir, parce que j'avais peur du pouvoir qu'elle exerçait sur moi. Je restais seule dans ma nouvelle maison, je me sentais coincée, en pleine crise de confiance, totalement coupable, constamment consciente de la force magnétique qu'exerçait la maison de mes parents.

Pendant cette période, le matin, je restais étendue sur notre matelas aussi ferme que gigantesque à fixer le vide. Je pouvais passer la journée entière comme ça, à observer la lumière traverser la pièce avant de décliner. *Les pataquès*, je me disais. J'avais eu des projets pour cette maison, cette chambre, nos ébats amoureux en pleine lumière avec le café amer et bien fort que nous aurions partagé, S et moi. Mais désormais, ces projets paraissaient hors d'atteinte, comme s'ils avaient existé dans la vie de quelqu'un d'autre.

Je portais les T-shirts trop grands de S, avec leur odeur de renfermé, pour me sentir avalée par lui, entourée par lui, mais ça ne servait qu'à me rappeler ma solitude. S envoyait des textos, il téléphonait, mais je n'avais pas du tout envie de l'entendre parler de sa journée ou de ce qui se passait dans son travail. Je mettais fin à nos appels avec amertume, regrettant immédiatement cette tension que j'avais créée entre nous. Il ne me venait pas à l'esprit que je voulais de S la chose même pour laquelle ma mère me sollicitait avec insistance : avoir quelqu'un avec qui vivre sa douleur.

Au bout de quelques semaines, me souvenant de cette version de moi-même qui avait si habilement guidé mes parents dans la Mayo Clinic, j'ai décidé d'essayer de me débarrasser de tous ces pataquès en refaisant le

carrelage de la douche à l'étage. Les carreaux bordeaux laissés par les précédents propriétaires paraissaient sinistres et mal venus. J'ai recherché des modes d'emploi, j'ai rempli tout un chariot d'outils divers, j'ai envisagé différents motifs. *Bâtir soi-même son nid, c'est la bonne manière de se l'approprier.* Après m'être disputée avec S qui soutenait qu'il me fallait un outil qu'on appelle une scie à diamant pour effectuer ce travail, j'ai carrément laissé tomber.

Je ne suis pas une bâtitseuse. Du coup, la maison s'est retrouvée abandonnée. J'ai cessé de nettoyer le marc de café répandu sur le plan de travail, j'ai cessé de jeter les bouquets fanés. Si je renversais un liquide quelconque, je le laissais là jusqu'à ce que se forme une tache. Les fourmis se sont installées dans plusieurs endroits. Tout désir d'entretenir mon foyer avait disparu.

Lorsque ma plus vieille amie, Barbara – institutrice de maternelle, spécialiste du gardiennage toutes catégories –, est venue me rendre visite, elle m'a fait couler un bain dans cette salle de bains sinistre et elle y a versé tout un flacon de sels d'Epsom. Elle a allumé des bougies et récuré énergiquement un certain nombre de surfaces ; elle restait près de moi, mais pas trop. *Voilà ce que S est censé faire*, ai-je pensé, indignée. Quelques instants se sont écoulés. *Non, voilà ce que moi, je suis censée faire.*

Sur les instances de Barbara, nous sommes allées voir ma mère.

– Si cela peut t'apporter un peu de paix, pourquoi pas ? a-t-elle dit.

J'ai foncé sur la route. À notre arrivée, ma mère n'a pas bougé du canapé blanc. L'horloge de grand-père sonnait sur le mur et la pelouse devant la maison déployait toutes ses nuances de verts. En posant ma joue contre celle de ma mère, j'ai senti sa peau douce et délicate. Je voyais bien qu'elle n'était pas contente que je sois venue accompagnée. Elle nous a dit qu'elle préférait rester à l'intérieur, loin du soleil ; nous avons donc gardé les portes closes. Au salon, je me suis installée dans le fauteuil de ma mère et j'ai laissé mes pieds se refroidir sur le carrelage blanc.

Barbara menait la conversation. Elle a posé des questions sur le traitement de ma mère avant de parler de sa propre vie et de sa famille. Ma mère n'a pas résisté longtemps.

– La chimio, a-t-elle dit. Les filles, je suis tellement fatiguée.

Elle avait les paupières lourdes, la mâchoire relâchée. Nous l'avons laissée alors qu'elle était en train de s'assoupir. J'ai appelé S pendant le trajet du retour mais les mots me manquaient.

Ce soir-là, Barbara a annoncé que nous allions regarder une émission de télé-réalité, une émission qui me plairait vraiment, promis. Elle m'a enveloppée dans une couverture, elle a préparé du thé bien chaud et elle a posé mes pieds sur ses genoux. J'avais le visage tout salé, tout gonflé, tout rouge. Barbara a choisi un épisode. Cinq hommes sont apparus sur l'écran de la télé : ils étaient là pour réparer la maison d'un autre et sa vie par la même occasion. J'avais chaud, à cause du thé. La femme du gars venait de mourir, a-t-il expliqué face à la caméra. Nous avons immédiatement pigé : une tristesse pesante, coriace, du genre de celle qui flottait chez mes parents, comme une gigantesque bulle. La maison de ce gars-là en était imprégnée. Barbara m'a regardée : *Et merde*.

Je me suis mise à rire et impossible de m'arrêter.

*
* *

Pendant les seize jours que ma mère a passés à l'hôpital, elle n'a eu envie de manger que des pommes de terre avec « leur robe des champs », m'a-t-elle dit.

Je suis avec S, nous sommes dans un restaurant chic et je commande une pomme de terre en robe des champs. Il se moque de moi.

– Jolie commande, commente-t-il en m'embrassant sur la joue.

Je suis en train de dévorer cette pomme de terre quand mon téléphone s'allume, un message de mon père : un dessin. Ma mère est chauve sur ce

portrait, le sommet de son crâne dessiné d'un seul trait assuré. Un croissant parfait.

Les croquis de mon père sont brutaux. Depuis plus d'un mois, ils arrivent sans prévenir sur mon téléphone à toute heure du jour. Sur l'un d'eux, ma mère dort, la tête sur l'oreiller ; elle a le visage bouffi et ses yeux sont deux trous sombres. On dirait qu'elle est morte. J'ai envie de dire à mon père d'arrêter de m'envoyer ces portraits douloureux, que j'ai du mal à supporter, mais je ne le fais pas. Où iront-ils donc si je ne suis plus là pour les recevoir ?

Mon père communique peu avec moi, à part par ses dessins et ses textos courts et hachés. Souvent énigmatiques et ponctués de telle façon qu'ils évoquent plutôt des petits coups de couteau. Je suis son journal intime. Il compte les jours de ce qu'il nomme « assignation à résidence ». « 17^e jour », m'écrit-il par texto. « 20^e jour. »

Un matin, j'essaye de me rendormir après avoir reçu un de ses textos mais la lumière du soleil passe à travers la fenêtre. Je pense à la maison dans laquelle j'ai grandi, aux fenêtres géorgiennes et aux poutres apparentes d'un brun doré. Et à ces petits trésors dans tous les coins.

Des tableaux encadrés. Des plafonds en bois. Des murs blancs. Des étagères. Pas d'espace. Des ombres fraîches. Une image s'impose : je suis dans le salon, sur le canapé blanc et je regarde la pelouse d'un vert néon. Un tube épais descend à travers une vitre et vient se fixer sur mon cou, comme une artère. C'est l'amour de ma mère pour moi, je m'en rends compte.

Quand ma mère sort de l'hôpital, je lui envoie par texto un lien vers un poème de Marge Piercy, « Le corps de ma mère ». « Le plus important », j'écris, sachant qu'elle n'aura peut-être pas la force de lire le poème entier, « c'est cela. »

Je te porte en moi comme un embryon

Comme jadis toi tu m'as portée.

Je recopie des vers d'une autre strophe dans mon téléphone, mais il y en a une à laquelle je ne cesse de penser mais que je ne partagerai jamais avec ma mère.

*De quoi nous détournons-nous donc, de quoi avons-nous
peur ?*

*Puis-je vraiment croire que tu pourrais me remettre
dedans ?*

*Puis-je croire que je tomberais en toi comme
Dans un four en fusion pour être relancée, que je
deviendrais toi ?*

Le lendemain du départ de Barbara, je me réveille cernée par une lumière blanche et, d'un pas déterminé, je monte jusqu'à la salle de bains avec son carrelage hérité. J'ouvre le rideau de douche. Barbara a laissé des feuilles d'eucalyptus accrochées au pommeau. J'inspire profondément et je fais couler l'eau.

Je suis décidée à prendre soin de moi-même. Je suis décidée à faire mienne cette nouvelle demeure.

La baignoire n'est pas assez profonde pour que je m'y immerge complètement mais mon corps s'adapte, enveloppé d'eau tiède, si je prends pile la bonne position, sur le dos, les genoux repliés d'un côté. Ma peau est chaude et glissante. Je lève les yeux vers l'endroit où la lumière se faufile à travers une petite ouverture tout en haut de la douche. Certes, ce n'est pas le carrelage que j'aurais choisi. Mais pour l'instant, ça me convient.

Transactions

En 2014, Evan, mon agent de l'époque, m'a appris que le financier milliardaire derrière *Le Loup de Wall Street* était prêt à me payer 25 000 dollars pour que je l'accompagne au Super Bowl. Être payée 25 000 dollars pour paraître à un événement que la plupart des gens n'ont pas les moyens de s'offrir, sauf à économiser durement, c'est la chose la plus ridicule que j'aie jamais entendue. Des sommes pareilles, ça ne faisait pas très longtemps qu'on m'en proposait, et jusque-là elles concernaient des boulots exigeant de ma part du temps et des efforts : des séances photo de douze heures avec peu de pauses. Je n'avais encore fait que de rares apparitions payées, et chaque fois, il y avait un sujet à mettre en avant et un produit à vendre. Là, c'était différent. L'agent m'a expliqué que ce monsieur, Jho Low, « aimait simplement se retrouver entouré d'hommes et de femmes connus » et que d'autres célébrités seraient également présentes.

– Tout le gratin passe ce genre de marché avec lui, m'a-t-il assuré. C'est un de ces Asiatiques qui roulent carrément sur l'or.

La fortune de Jho Low lui venait directement de sa famille, a dit Evan. L'argent facile, c'était un concept récent, et prendre l'argent de quelqu'un qui en avait tant pour donner si peu en échange, ça paraissait presque classe.

J'ai fait des recherches en ligne mais je n'ai pas trouvé grand-chose, excepté quelques photos de lui en train de transpirer dans des boîtes de nuit en compagnie de Paris Hilton et de vagues informations sur sa boîte de production.

– Je suis sûr que Leo sera là, et il y aura plein de gens que tu connaîtras ou, euh, reconnaitras. Tu sais que leur film est en lice pour cinq Academy Awards le mois prochain ?

Je voyais bien qu'Evan était excité à l'idée d'aller au Super Bowl avec cette bande.

– On est bien d'accord, je n'aurai rien à faire de spécial ? ai-je demandé.

Aller au Super Bowl, était-ce bien le seul job ou y avait-il des attentes cachées ? Evan m'a dit qu'il avait insisté auprès de l'intermédiaire de Jho Low (une autre question : à qui revenait la tâche d'appeler les agents des célébrités pour amener celles-ci à assister, contre rémunération, à des événements avec le patron ?) pour m'accompagner, « Pour être sûr que tu te sentiras à l'aise. Ça t'embête si j'amène une copine ? ». Pas de problème. Evan venait jouer les chaperons protecteurs ; mais de quoi exactement fallait-il me protéger, ce n'était pas très clair pour moi. L'argent, sur lequel il toucherait dix pour cent de commission, serait viré d'avance.

– Je vais m'assurer que ça arrive avant vendredi, a promis Evan.

Je suis incapable de me rappeler contre quelle équipe jouait les Seattle Seahawks, seulement que, la veille, mon père avait dit au téléphone que ce serait sûrement un « bon match ». Contrairement à lui, le football, ça ne m'a jamais intéressée.

– Oh, Emily ! Je suis trop jaloux ! s'est-il écrié quand je lui ai annoncé que j'y allais.

On était en février et, transplantée depuis peu de la Côte Ouest, je n'avais pas le bon manteau à mettre pour assister à un match de foot en plein hiver. À l'agence des top models, mon agente a réussi à me dénicher une veste Moncler blanche. On ne me la prêtait que pour le week-end et je devais la rendre le lundi matin de bonne heure.

– Ne la tache surtout pas, sinon ils te la feront payer. Et ça coûte une fortune ! m'a-t-elle avertie.

Evan m'avait suggéré d'embaucher un coiffeur professionnel et une équipe de maquilleurs pour l'occasion mais j'ai décidé de faire des économies. J'ai préféré me débrouiller seule pour coller aux codes des soirées chic : je me suis maquillée plus lourdement que d'habitude et j'ai fixé une extension bas de gamme à l'arrière de mon crâne. Puisqu'il n'y aurait pas de photographes, je ne me pomponnais que pour une seule personne : le mystérieux Jho Low.

La consigne était de nous retrouver au Plaza, où nous avons été dirigés immédiatement vers un car. Evan ne s'était pas trompé à propos des autres invités : il y avait deux mannequins célèbres que je n'avais encore jamais rencontrés, l'une connue pour avoir récemment fait la couverture de l'édition maillots de bain de *Sports Illustrated* et l'autre pour son boulot d'ange de Victoria's Secret. Il y avait quelques acteurs, accompagnés de leur petite clique. Le reste du groupe était composé de gens qui semblaient travailler pour Jho Low. Il est monté dans le car en dernier, vêtu d'une doudoune à capuche. Même si j'avais trouvé sa photo sur le Net, j'ai été surprise de lui voir l'air si jeune, plus jeune que ses trente et un ans. Alors qu'il s'avancait dans l'allée centrale, silhouette courte et grassouillette, Evan s'est précipité pour me présenter. Avoir l'air surexcité, ça faisait partie du job ? J'ai mobilisé un minimum d'enthousiasme.

– Merci beaucoup de m'avoir invitée, ai-je proposé en souriant.

– Ouais, ouais, pas de problème.

Il m'a rendu mon sourire en hochant la tête d'un air distrait avant d'aller s'asseoir au fond.

Plusieurs voitures et motos de la police ont alors entouré le car. Par-dessus la musique rap qui sortait du haut-parleur, Evan a expliqué que nous serions escortés jusqu'au stade pour éviter les encombrements.

– La ville bloque toute une avenue pour offrir un traitement de faveur à des citoyens qui en ont les moyens, a-t-il déclaré en riant et en secouant la tête. Dingue, non ?

– C’est la seule façon de s’en sortir, est intervenu un petit type, qui s’est présenté sous le nom de Riza. J’ai produit *Le Loup de Wall Street* avec Jho Low.

Il s’est assis de l’autre côté de l’allée centrale.

Quand j’étais adolescente, la richesse était pour moi un concept abstrait. Je n’avais qu’une idée assez vague des revenus de mes parents mais j’avais été assez gourde pour demander à ma mère, à peine un an auparavant, si 40 000 dollars annuels permettaient de vivre sans problème.

– Ce n’est sûrement pas suffisant pour être à l’aise, avait-elle répondu, sans s’étendre davantage.

Je n’étais pas encore capable de voir la différence qu’il y avait entre les pères aisés de ma ville natale et les milliardaires comme Jho Low. Dès lors qu’on était riche, il n’y avait plus d’échelle ; pour moi, on était riche ou on ne l’était pas.

J’ai commencé à gagner de l’argent à quatorze ans. Je trouvais important de n’avoir jamais de dettes envers quiconque. Au lycée, il m’est arrivé une fois de payer en sortant avec un type qui ne m’intéressait pas, rien que pour être sûre de ne pas être obligée de ressortir avec lui ou, ma pire crainte, de lui devoir quelque chose sexuellement parlant. Comme je n’avais pas encore mon permis de conduire, je m’étais inquiétée à l’idée de lui devoir quelque chose parce qu’il venait me chercher ; j’ai même proposé de lui payer l’essence. J’ai lâché un bon paquet de billets au restaurant mexicain où nous avons mangé.

– Vraiment, il n’y a aucun problème. C’était super gentil de ta part de venir me chercher, ai-je dit.

Le fait de payer, ça me donnait l’impression de maîtriser la situation. Je me targuais ainsi d’être libre de toute obligation.

*

* *

Quand je me suis installée à Los Angeles et que j'ai travaillé à plein temps, j'ai croisé une fille, Isabella, dont l'allure rappelait beaucoup la mienne : d'épais sourcils bruns et des traits marquants. Même si nous avions toutes les deux dix-neuf ans, je me sentais plus âgée qu'elle. Elle était timide et n'élevait jamais la voix, planquant son corps sous ses longs cheveux. Nous nous voyions souvent aux castings et c'est ainsi que nous nous sommes rapprochées, poussées par la solitude caractéristique des villes où on vient de débarquer. Elle m'a raconté que, depuis peu, elle avait commencé à sortir en boîte avec sa coloc, Chloe, un mannequin blond qui mesurait près d'un mètre quatre-vingts.

– Tu devrais venir avec nous, a-t-elle proposé.

Même si je n'étais allée en boîte qu'assez rarement, je savais que je ne m'y amusais pas énormément. Je n'aimais pas la musique qu'on y passait, je n'aimais pas la façon dont les verres d'alcool dégouлинаient sur mes jambes nues, je n'aimais pas qu'il y ait toujours quelqu'un prêt à me tripoter. N'empêche, ça paraissait idiot de refuser l'occasion de rencontrer des gens nouveaux. Je voulais à tout prix démarrer une vie d'adulte à Los Angeles. Nous avons fait des projets pour la semaine suivante.

Nous nous sommes retrouvées dans un restaurant japonais qui évoquait davantage Las Vegas que Los Angeles. J'ai dit à Chloe et Isabella que j'étais inquiète parce que j'avais perdu ma fausse carte d'identité. Chloe m'a rassurée en riant.

– T'en fais pas pour ce genre de trucs.

Un petit mec dans les trente-cinq ans, vêtu d'une chemise noire à col boutonné, nous a accueillies à l'entrée d'une salle à manger privée ; il a embrassé Chloe et Isabella. J'étais étonnée : je m'attendais à ce que nous sortions avec des gens dont l'âge aurait été plus proche du nôtre. Avec un grand sourire, il s'est présenté à moi comme « Sacha, l'ami de Chloe », en me disant de boire et de manger tout ce que je voulais. Peu habituée aux listes de cocktails à rallonge, je suis restée muette quand le serveur est venu

prendre ma commande et j'ai fini par demander une tequila sunrise, une boisson que, dans mon souvenir, ma mère aimait. Le côté sucré de la grenadine m'a collé la nausée. Tandis que des plats fumants surgissaient fastueusement sur une longue table, des mannequins mineures arrivaient au compte-gouttes, souriant avec nervosité quand Sacha se levait pour les accueillir.

– Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, mesdemoiselles ? demandait-il chaque fois en adressant un signe à un serveur.

Il était inquiet et agité, incapable de rester assis tranquillement.

– Ça va, Sach ! a soudain braillé une femme en veste de cuir et gros talons en faisant irruption dans la salle à manger privée.

Sacha s'est levé d'un bond.

– Kim ! Sublime comme toujours !

Kim avait notre âge mais il était évident qu'elle était différente, à l'aise, sûre d'elle, un vétéran. Elle a enlacé Sacha d'un geste ample, posant son menton au creux de la nuque de celui-ci, et a examiné cette tablée de jeunes femmes silencieuses, nous jugeant du regard, l'une après l'autre.

– Les gars vont arriver, a-t-elle chuchoté en s'éloignant de lui pour prendre un siège.

Quelques instants plus tard, Sacha a annoncé qu'il était temps de partir. La longue table était toujours couverte d'assiettes chargées de nourriture.

– Non, non, non. On peut y aller, m'a chuchoté Isabella alors que je restais assise à attendre la note.

Prenant soudain conscience que quelqu'un d'autre payait, j'ai ressenti un certain malaise.

Dehors, Sacha nous a entraînées vers plusieurs SUV noirs en nous disant de « sauter dedans ». Alors que je montais en tenant d'une main ma robe très courte pour l'empêcher de remonter au-dessus de mes fesses, j'ai vu qu'il y avait des hommes frisant bien la quarantaine déjà installés dans la voiture.

– Salut, a dit un gros type chauve qui débordait largement de son siège.

Son énorme main reposait lourdement sur la cuisse d'une petite femme pâle qui paraissait à peine plus âgée que moi.

– Je vous présente ma fiancée, a-t-il dit.

Celle-ci a eu un geste plein d'indolence. De la banquette arrière, un homme grassouillet, pas rasé, avec un nez tout gras, a crié :

– Allez les filles, on va faire la fête !

Dans la boîte de nuit, les hommes continuaient à nous proposer de la cocaïne, qu'ils sniffaient en tournant le dos au dancefloor. Tout feu tout flamme, ils commandaient des bouteilles d'alcool qu'apportaient des femmes en minijupe noire, les yeux très maquillés. Les hommes nous saisisaient à bras-le-corps et nous bourraient de shots tout en chantant sur le rythme odieux de la pop, leurs poings barattant l'air. La plupart du temps, cependant, Isabella et moi on restait dans un box, ne suivant qu'à peine la musique et sans beaucoup parler. J'ai remarqué que Chloe s'était écroulée dans un coin. À un moment quelconque, on a dû réussir à partir toutes les trois, parce que je me suis réveillée le lendemain matin dans la chambre d'Isabella, avec un mal de tête épouvantable. J'avais reçu un texto : « On s'est tellement marrés hier soir ! Au fait, c'est Sacha, garde mon numéro ! »

Après ça, j'ai pris pour habitude d'ignorer les textos hebdomadaires de Sacha, qui étaient toujours des versions du même message : « Salut poupée. Jeudi. Grosse bouffe au Nobu ce soir avant qu'on sorte ! Ça va être mortel, on compte sur toi ! » Lorsque j'ai parlé de lui à un autre mannequin, elle m'a dit que Sacha était organisateur de soirées.

– Il a ton numéro ? Il va t'arroser de textos, ma petite. Les mecs riches le payent pour pouvoir se taper des mannequins. Les soirées commencent toujours par des gros dîners alors les filles qui n'ont pas beaucoup de blé viennent se faire offrir un repas gratis.

Toutes ces histoires me dégoûtaient mais quand Sacha nous a envoyé un texto à Chloe, Isabella et moi à propos d'un voyage gratuit au Coachella, les

billets pour le festival, l'hébergement et une virée dans le désert à bord d'un bus limousine inclus, j'étais trop excitée pour refuser. Toutes les trois, on a examiné la programmation de près et on a entouré ce qui nous intéressait.

Le festival de Coachella, c'était cher. L'année précédente, j'y étais allée en voiture avec ma meilleure amie et on avait passé deux nuits dans ma Nissan, en dépliant les sièges, garées dans un parking d'hôtel et, le matin, on avait payé 10 dollars pour le buffet du petit déjeuner où on avait mangé des œufs froids et spongieux. On s'était faufilées dans le festival et, sur le chemin du retour, on avait trouvé sous mon siège un vieux chèque-cadeau du Starbucks grâce auquel on avait pu s'offrir des bagels et du fromage frais à tartiner. On s'était bien amusées, mais là, j'aurais la possibilité de faire partie des VIP au Beer Garden et d'assister aux concerts au premier rang. Cette perspective me donnait l'impression d'être adulte.

« Si on va là-bas toutes les trois ensemble, tout ira bien », m'a écrit Isabella par texto.

Nous nous imaginions pouvoir ignorer la présence des hommes tout en tirant avantage de ce qu'ils avaient organisé.

On s'est payé un embouteillage d'enfer pour quitter Los Angeles. Nous étions une quinzaine plus Sacha dans le car de la fête, tout décoré de néons violets et où il y avait un bar rempli de bouteilles d'alcool et de glaçons. Sacha faisait beugler la musique et, avec un sourire jusqu'aux oreilles, parcourait l'allée centrale pour remplir les verres. À force, même les filles les plus motivées ont fini par avoir l'air fatigué. Tout le monde regardait son téléphone. Un grand mannequin avec une épaisse tignasse noire et une voix nasale est venue s'asseoir à côté de moi.

– Alors, tu vois le gros chauve, on dirait... euh... un prince, d'accord ?

Elle était enfoncée dans le siège, ses longues jambes étalées en travers du couloir. Elle était habillée comme si elle sortait tout droit des années soixante-dix : une jupe aux chevilles, un crop top et toute une série de bracelets.

– Sa reum, elle est super célèbre bien sûr. Mais ouais, je les ai entendus, sa fiancée et lui, genre ils aiment les plans à trois, a-t-elle repris.

En souriant, elle a renoué un foulard de soie multicolore autour de son front.

– Donc, a-t-elle ajouté, ils sont toujours à la recherche de filles pour ça.

Quand nous sommes enfin arrivés dans l'énorme maison de style espagnol, en plein désert, où nous devons nous installer, ça faisait près de six heures qu'on roulait dans les encombrements ; nous étions toutes épuisées et prêtes à aller au lit. Sacha s'est alors mis dans tous ses états, essayant de nous secouer pour nous réveiller.

– Eh les filles ! Regardez un peu comme cette maison est géniale ! a-t-il crié quand on est entrés dans le hall.

Il s'est jeté sur nous en nous expédiant résolument vers la piscine à l'arrière de la maison.

– Allez, venez, on va se faire un petit bain de minuit !

À l'extérieur, nous avons trouvé le prince et sa pâle fiancée dans le jacuzzi, en compagnie d'un homme large d'épaules que je n'avais pas encore vu. Mal à l'aise, nous restions plantées autour de la piscine à admirer la maison. Quelques filles ont enfilé leur maillot de bain et sont entrées dans l'eau. Quand je me suis déshabillée pour me retrouver en bikini – je le portais sous mon short en jean –, j'ai senti les yeux du prince s'attarder sur mon corps.

– D'accord, a-t-il dit en donnant un coup de coude à son copain. Quelque chose dans ce genre-là, ça m'intéresse toujours.

Il m'a désignée du doigt.

– Une fille comme toi, m'a-t-il demandé, qu'est-ce que tu as envie de changer, côté corps ? C'est quoi, le truc qui te complexe ?

Ils me fixaient tous les deux. Je me suis figée.

– Je ne sais pas, ai-je répondu tout en repassant dans ma tête les choses que j'aurais volontiers changées chez moi : un nez plus petit, des jambes

plus longues.

Voyant que je ne jouais pas le jeu, il a détourné les yeux et s'est remis à boire. Même si j'avais plutôt peur de lui, j'ai ressenti une étrange impression d'échec. Les hommes de pouvoir ont toujours eu cet effet sur moi ; ils me donnent à la fois envie d'être remarquée mais aussi de disparaître. J'ai observé le prince alors qu'il riait. Les lumières du jacuzzi éclairaient son visage par en dessous, projetant des ombres grotesques.

Je suis rentrée dans la maison. Le gars pas rasé avec le nez tout gras que j'avais croisé à L.A. avait mis la musique à fond dans la cuisine et préparait des boissons ; il portait des lunettes de soleil et un chapeau rose sur lequel étaient fixées des oreilles de lapin surdimensionnées. En le voyant, j'ai laissé échapper un petit rire. Il a levé les yeux en haussant les épaules.

– Ça te dit de te joindre à nous ?

Cet air un peu gourde et plein d'autodérision a réussi à me toucher ou en tout cas à diminuer mon appréhension. Après avoir enfilé un sweat à capuche, je me suis assise sur un tabouret, les genoux remontés sous le menton.

– Prends du chocolat, a-t-il proposé. C'est des champignons avec peut-être un peu de MDMA, de quoi faire planer.

Il en a cassé un morceau qu'il a mis dans sa bouche.

– C'est tendre. Crois-moi, tu te sentiras bien.

J'étais assez inquiète mais je savais que ça ne pouvait pas être pire que de passer davantage de temps avec le prince. J'ai mordu un petit morceau et j'ai ouvert un paquet de chips pendant qu'il se faisait une ligne de coke sur le plan de travail. Il m'a raconté que sa femme et ses gosses le croyaient en week-end de retraite yoga dans le désert.

– Ils n'ont aucune idée de ce que je suis en train de faire. Ils pensent que je me recharge, a-t-il marmonné en se penchant pour sniffer une autre ligne. Tu sais quoi, il y a pas longtemps, j'ai couché avec une fille qui s'est réveillée avant moi, alors elle est allée se faire un petit brushing et se

maquiller, et après elle est revenue dans le lit à côté de moi et elle a fait semblant de dormir !

Plus il parlait, plus il postillonnait. J'ai pensé à cette fille et à quel point elle devait vouloir l'impressionner pour se faire une beauté au naturel dès le matin.

J'avais du mal à garder les yeux ouverts et je serrais les mâchoires parce que j'avais grincé des dents, était-ce nerveux ou à cause des drogues, je ne savais pas exactement. Isabella est arrivée de la piscine et, à voix basse, elle m'a dit qu'elle avait trouvé une chambre derrière la cuisine avec un lit queen size qu'on pourrait partager avec Chloe. Espérant quitter les lieux sans nous faire remarquer, nous sommes parties sur la pointe des pieds, nous avons trouvé nos sacs entassés dans le hall dont les dimensions gigantesques touchaient au comique, et nous les avons emportés dans la chambre. La musique qui venait de la piscine était plutôt envahissante jusqu'à ce qu'on ferme la porte. Chloe s'est jetée à plat ventre sur le lit. Isabella s'est brossé les dents, et moi j'ai enfilé un pantalon de survêt ; nous espérions avoir réussi à nous échapper.

Mais Sacha nous a retrouvées presque tout de suite. Il a ouvert notre porte.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? Chloe ! a-t-il gémi. Chloe, debout !

Chloe avait beau aimer faire la fête, elle ne supportait pas qu'on lui donne des ordres.

– Trop fatiguée, a-t-elle murmuré, le nez dans l'oreiller.

Il nous a jeté un regard noir, à Isabella et moi, car il savait qu'il avait encore moins de chance de nous faire nous relever.

Puis Kim, la fille que Sacha avait accueillie avec tant d'enthousiasme au restaurant à Los Angeles, a surgi derrière lui, ne portant rien d'autre qu'un bikini string noir.

– Très bien, a-t-il déclaré avec gravité. Tu te souviens de ce qu'on s'est dit ? J'ai besoin que tu ailles là-bas faire ce que tu as à faire.

Elle a hoché la tête à deux reprises, très vite, et, sans ajouter un mot, elle a fait volte-face et elle a disparu.

– L’heure du jacuzzi ! je l’ai entendue crier.

Sacha avait l’air épuisé. Il s’est frotté la nuque et la tête du plat de la main. Sans faire de bruit, j’ai refermé la porte, tout en me demandant à quoi exactement je venais d’assister. Sacha était-il le patron de Kim ? Ou bien étaient-ils complices ? Et précisément, qu’est-ce qu’elle devait aller faire là-bas ?

Cette nuit-là, je n’ai pas fermé l’œil, coincée entre Chloe et Isabella sous une couette qui sentait la sueur et l’odeur de quelqu’un d’autre ; j’ai pensé à la façon dont les lumières changeantes du jacuzzi, vertes et roses, éclairaient le visage du prince et à quel point son corps paraissait monstrueux à côté de celui de sa minuscule fiancée. Je me suis rendu compte que, l’année dernière, quand j’avais dormi dans ma voiture sur ce parking d’hôtel minable, je me sentais infiniment plus en sécurité. Isabella et moi, nous nous étions trompées. Le voyage n’avait rien de gratuit.

*
* *

Au Super Bowl, j’ai eu la surprise de voir que la veste Moncler que j’avais empruntée n’était pas indispensable. Nous n’étions pas dehors, dans les tribunes, mais à l’intérieur, dans un salon privé à mi-hauteur du stade, équipé d’un chauffage, d’un bar, de plusieurs employés et d’un buffet somptueusement garni.

Un acteur oscarisé et sa petite amie nous ont rejoints, ce qui a provoqué une certaine animation. Jho Low était calme mais il est devenu radieux quand l’acteur a commencé à se montrer bruyant et familier. L’image d’un roi qui se ferait distraire par son bouffon m’est venue à l’esprit. Je me suis demandé combien Jho Low le payait et j’ai pensé à nos honoraires reportés dans un grand livre des comptes sur l’ordinateur de quelque sous-fifre. Les heures passaient. Les gens regardaient leurs téléphones et s’avachissaient

sur leurs sièges. Je n'avais pas pris conscience du temps qu'allait durer le match et, après un verre de vin et plusieurs voyages au buffet, je me sentais épuisée et je m'ennuyais. Jho Low lui-même, les yeux dans le vide, paraissait tout sauf enthousiaste. Je me suis demandé si même il aimait le foot.

Vers la fin du match, les hommes au fond de la salle se sont levés et Evan nous a informés que nous allions nous diriger vers un after. Ce qui m'a surprise et beaucoup déçue ; j'attendais avec impatience la fin de cette journée désagréable. J'ai demandé à Evan quand, d'après lui, je pourrais me permettre de partir. Il a regardé l'heure.

– Encore quelques heures, sans doute, on va tâter le terrain.

La réponse était claire : je n'étais pas libre d'aller et venir à ma guise. J'étais au boulot.

Là où avait lieu l'after, une grande salle sur deux niveaux dégoulinante de velours rouge, la musique était forte et les lumières très tamisées. Avant de me diriger vers le petit bar à l'étage, j'ai fait attention à ranger la veste empruntée derrière un siège, là où personne ne pourrait renverser d'alcool dessus. Au bout d'une heure environ, Evan m'a fait signe que j'étais restée suffisamment longtemps. J'ai jeté un œil autour de moi. Qui donc m'avait libérée ? J'ai posé ma tequila soda sur une table et je suis descendue récupérer ma veste.

Alors que je me dirigeais vers la sortie, je suis passée devant un groupe qui dansait. J'ai vu que Jho Low était en sueur, avec le visage tout rouge. Il était saoul. Un plateau de shots d'alcool doré a surgi devant lui et il en a attrapé deux ; il en a tendu un au mannequin de Victoria's Secret. Elle m'avait totalement ignorée ainsi que les autres invités, concentrant toute son attention sur Jho Low. Son regard restait rivé sur lui ; pendant qu'il gobait son shot, elle, elle a rejeté la tête en arrière de façon spectaculaire, profitant du mouvement pour balancer l'alcool par-dessus son épaule. Quand il s'est retrouvé face à elle, elle avait les yeux brillants et les joues

creusées par les célèbres fossettes. *Putain*, ai-je pensé, *quelle stratégie*. En riant, elle lui a tourné le dos et elle a plié les genoux pour venir frotter son cul contre l'entrejambe du gars. Le visage de Jho Low s'est illuminé de plaisir.

Quand je suis sortie et que je me suis retrouvée dans la nuit glacée, il m'est apparu qu'elle et moi, nous avions une vision totalement différente de la journée. Pour elle, c'était une occasion à saisir. Alors que moi, j'avais complètement ignoré la tâche pour laquelle j'avais été tacitement embauchée : divertir les hommes qui m'avaient payée pour que je sois présente.

Ça me plaisait de penser que j'étais différente de femmes comme Kim et elle. Mais, le temps passant, il est devenu de plus en plus difficile de s'accrocher à cette différence ou même de croire à son existence. Je voyais des mannequins et des actrices se garantir des carrières et des succès financiers en sortant avec des hommes riches et célèbres ou même en les épousant. Ce mannequin de Victoria's Secret a fini par épouser un milliardaire, un géant de la technologie ; les carrières d'autres mannequins avec lesquels j'avais démarré ont grimpé spectaculairement en flèche une fois qu'elles ont épousé une pop star ou qu'elles se sont liées avec un acteur à succès. La couverture de *Vogue* qu'elles pensaient ne jamais faire ? Après un mariage et une grosse bague en diamant, elle était là, la couverture, chez tous les marchands de journaux, le mannequin délicatement enlacé dans les bras de son partenaire de haut vol. Le monde adule et récompense les femmes choisies par les puissants.

Je ne pouvais pas m'empêcher de me poser la question : était-ce ces femmes qui faisaient le bon choix, était-ce elles qui jouaient le jeu comme il le fallait ? Indéniablement, il n'existait aucun moyen de s'en dispenser tout à fait, de ce jeu-là : nous devons toutes gagner notre vie, d'une manière ou d'une autre. Donc, si elles, elles étaient les prostituées, moi, j'étais... quoi, exactement ? Je postais sur Instagram des pubs pour des produits de beauté

et des marques de vêtements appartenant à des hommes riches. Et il m'arrivait souvent de transformer en marchandise ma présence physique puisque je posais à côté de PDG en costar pour l'ouverture de leurs magasins ou pendant leurs soirées. N'étais-je pas aussi prostituée qu'elles ? Côté compromis, est-ce que je ne faisais pas dans le même registre ?

Quelques années après le Super Bowl, j'ai appris, en même temps que le reste du monde, que Jho Low ne venait pas du tout d'une famille hyperriche. Avec l'aide du Premier ministre de Malaisie (le beau-frère de Riza), Jho Low avait volé des milliards de dollars en détournant l'argent du gouvernement malaisien vers des fonds dont il avait le contrôle.

Aujourd'hui, c'est un fugitif international, recherché par la Malaisie, Singapour et les autorités américaines. Le ministère public fédéral a saisi pour presque 1 milliard de dollars en actifs achetés avec l'argent qu'il a volé : des propriétés, des yachts, des œuvres d'art et des spectacles de divertissement (150 millions de dollars ont été investis dans *Le Loup de Wall Street*). Leonardo DiCaprio lui-même a reçu en cadeau un Picasso et un Basquiat, et les deux tableaux ont été remis aux fédéraux.

Une semaine après le Super Bowl, Jho Low a offert au mannequin de Victoria's Secret une somptueuse fête d'anniversaire ainsi qu'un collier de diamants en forme de cœur, gravé à ses initiales. Ça avait coûté 1,3 million de dollars et, comme tout ce que Jho Low avait acheté, c'était financé par de l'argent blanchi grâce à ses fonds. En définitive, elle a dû rendre ses bijoux pour une somme estimée à 8 millions de dollars. Un des cadeaux de Jho Low, un piano demi-queue translucide, a échappé à la saisie. Il était tellement grand qu'il s'est révélé tout simplement impossible de le sortir de chez elle.

Comment je me suis rachetée

Jim, l'ex-mari de ma mère (jusqu'à mes huit ans, je croyais que c'était mon oncle), a mis en place un système d'alertes Google me concernant. Chaque fois que mon nom apparaît quelque part dans les infos – si on peut parler d'« infos » pour les sites people –, il reçoit immédiatement une notification par mail. Jim est plein de bonnes intentions, mais c'est un alarmiste ; il souhaite maintenir la relation avec moi et ces alertes lui fournissent des occasions parfaites pour garder le contact.

Alors que je me promenais avec une amie et son chien dans Tompkins Square Park tout en buvant un café, le nom de Jim s'est affiché sur mon écran. « Je vois que tu es poursuivie. Je te conseille de... » commençait-il. Jim étant avocat, il avait l'habitude que les gens l'appellent pour lui demander des conseils juridiques, et donc il donnait son avis même quand on ne lui demandait rien. « J'imagine que cela va de pair avec le fait d'être un personnage public », écrivait-il ensuite.

J'imagine, ai-je pensé.

Je me suis assise sur un banc pour gougueuliser mon nom ; j'ai alors découvert que j'étais effectivement poursuivie, cette fois pour avoir posté une photo de moi sur Instagram, une photo prise par un paparazzi. J'ai appris le lendemain par ma propre avocate que, même si j'étais le sujet non consentant de cette photo, je ne pouvais exercer aucun contrôle sur ce qu'elle devenait. Elle m'a expliqué que l'avocat derrière cette plainte

remplissait en série des dossiers de ce type, à tel point que le tribunal l'avait étiqueté comme le « troll des droits d'auteur ».

– Ils exigent 150 000 dollars de dommages et intérêts pour « l'usage » que vous avez fait de cette photo, m'a-t-elle dit, non sans pousser un gros soupir.

Sur cette photo, je tiens un gigantesque bouquet de fleurs qui masque complètement mon visage. Ce bouquet, je l'avais acheté pour l'anniversaire de ma copine Mary dans une boutique à côté de mon ancien appartement de NoHo. Une composition originale ; j'avais choisi des fleurs parmi tous les seaux présents en racontant aux vendeuses qu'une amie fêtait ses quarante ans.

– Je voudrais que ce bouquet lui ressemble ! avais-je dit en prenant une poignée de feuilles de citronnier.

Le cliché pris par le paparazzi me plaisait, mais pas parce que c'était une bonne photo de moi. Il est impossible de me reconnaître là-dessus ; on ne voit que mes jambes nues et le grand blazer en tweed démodé que je portais ce jour-là. Le bouquet de fleurs des champs occupe la place de ma tête, comme si cette composition florale avait engendré des jambes maigrichonnes terminées par des baskets blanches plutôt sales – un bouquet parcourant le bitume des rues, histoire d'aller se promener hors de la ville.

Le lendemain, après avoir vu cette photo de moi sur le Net, je l'ai envoyée à Mary en écrivant : « Ça me plairait bien d'avoir un bouquet de fleurs à la place de la tête. »

« Ah ! Moi pareil », a-t-elle immédiatement répondu.

J'ai posté la photo sur Instagram quelques heures plus tard, précédée d'une légende en majuscules blanches qui disait « MOOD FOREVER¹ ». Depuis « Blurred Lines », les paparazzi n'ont cessé de rôder autour de ma porte. J'ai fini par m'habituer à ces grands gars surgissant soudain entre deux voitures ou bondissant d'un coin de rue, avec des verres noirs à la place du visage. Si j'ai posté la photo de moi retranchée derrière ce bouquet

sur mon Instagram, c'était parce que j'aimais bien ce que ça disait de mes relations avec les paparazzi, et voilà que je me retrouve poursuivie pour ça. Je ne m'étonne plus de me voir davantage à travers les objectifs des paparazzi que dans le miroir.

Et j'ai ainsi appris que mon image, mon reflet, ça ne m'appartient pas.

Il y a de ça plusieurs années, le copain avec qui j'étais alors était devenu ami avec un gars qui travaillait dans une importante galerie d'art internationale. Le galeriste nous avait demandé si ça nous tenterait de voir sa prochaine exposition de Richard Prince, « Instagram Paintings ». Les « paintings », c'est-à-dire les tableaux, n'étaient à vrai dire que des photos de posts Instagram sur lesquels l'artiste avait fait des commentaires à partir de son propre compte avant de les imprimer sur des toiles gigantesques. Il y en avait une de moi en noir et blanc : une photo de mon corps nu de profil ; assise la tête dans les mains, je plisse les yeux d'un air accueillant. La photo avait été prise pour faire la couverture d'un magazine.

Tout le monde, et particulièrement mon copain, tenait à me faire sentir que j'aurais dû être honorée de figurer dans cette série-là. Richard Prince est un artiste important : j'aurais dû lui être reconnaissante d'avoir considéré ma photo comme digne d'un de ses tableaux. *Quelle consécration*. Et je me sentais en partie honorée. J'avais fait des études d'art à l'UCLA et je pouvais apprécier cette appropriation toute warholienne d'Instagram par Prince. N'empêche, je gagne ma vie en posant pour les photographes et ça me paraissait bizarre qu'un artiste de premier plan, sophistiqué, pesant infiniment plus lourd que moi, se retrouve en position de piquer un de mes posts Instagram et de le vendre comme si ça lui appartenait.

Les tableaux étaient estimés à 80 000 dollars pièce et mon copain voulait acheter le mien. À l'époque, j'avais juste de quoi payer la moitié de l'acompte de mon premier appartement avec lui. Même si j'étais flattée par son désir d'acquérir ce tableau, contrairement à lui, moi, je n'étais

nullement pressée de posséder cette œuvre. Ça me paraissait bizarre que lui ou moi on soit obligés de racheter une photo de moi – et tout particulièrement une que j’avais postée sur Instagram, le réseau que, jusque-là, j’avais considéré comme étant le seul où je pouvais contrôler la façon de me présenter au monde, un autel érigé à mon autonomie. S’il me prenait l’envie de regarder cette photo tous les jours, il me suffisait d’aller sur mon compte.

À la grande déception de mon copain, son ami galeriste lui a envoyé un texto quelques jours plus tard pour lui annoncer qu’un éminent collectionneur voulait l’acquérir.

Ce galeriste, je le connaissais par tout un tas de gens différents et j’avais eu l’occasion de le croiser à une ou deux reprises ; il ne m’a donc pas fallu longtemps pour découvrir ce qu’était effectivement devenu le tableau. Cette photo géante de moi était accrochée au-dessus du canapé chez le galeriste, dans son appartement du West Village.

– Ça met assez mal à l’aise, m’a dit un de mes amis en me décrivant où se trouvait le tableau. Ben, on peut dire que le gars est assis juste en dessous de toi, qui es à poil.

Mais il s’est avéré que Prince avait fait un autre tableau Instagram de moi, et celui-là était encore disponible. C’était la reproduction d’une photo datant de ma première apparition dans *Sports Illustrated*. J’avais été payée 150 dollars au moment de la prise de vue et j’avais touché ultérieurement 2 000 dollars, à la publication, pour « l’usage » de mon image. Je détestais la plupart des photos de cette série, parce que je ne me ressemblais pas du tout : j’étais bien trop maquillée, j’avais trop d’extensions dans les cheveux et les rédacteurs exigeaient sans arrêt de me voir sourire de façon totalement artificielle. Cependant, certains clichés, où j’avais le corps peint, m’avaient vraiment plu et j’en avais posté un, que Prince avait réutilisé pour cet autre « tableau ».

Le commentaire de Prince sur ce post, inclus au milieu de plusieurs autres sous le tableau, fait allusion à une journée imaginaire qu'il aurait passée avec moi sur la plage : « Tu m'as dit la vérité. Tu as perdu ton point d'ancrage [1]. Pas de mal. Pas de contrariété. L'énergie veille maintenant qu'il fait soleil », est-il écrit. Le commentaire qu'il a laissé sur cette photo me plaisait infiniment plus que celui sur l'étude en noir et blanc, où il pose la question : « Aurais-tu été conçue dans un labo de sciences par une bande d'adolescents ? »

Quand je me suis rendu compte que mon copain et moi, nous avions l'occasion de récupérer ce cliché-là, il m'a paru soudain important d'en posséder au moins la moitié ; nous avons donc décidé de l'acheter directement à l'artiste en divisant le prix entre nous deux. Commencer à collectionner des œuvres d'art, l'idée me plaisait, et le Prince semblait être un investissement intelligent. Mais surtout, j'avais du mal à imaginer ne pas pouvoir revendiquer un objet qui allait décorer ma maison. Et je savais que, pour mon copain, c'était une espèce de victoire ; il avait travaillé dur pour l'obtenir. *Je devrais en être heureuse*, ai-je pensé. *Partage donc avec lui*. D'autant que j'avais vingt-trois ans ; je n'avais pas encore les moyens de pouvoir dépenser tranquillement 80 000 dollars pour une œuvre d'art.

Quand le tableau est arrivé, j'ai eu un coup de colère. J'avais vu sur le Net que d'autres sujets de ces tableaux Instagram avaient eu droit à des cadeaux, les petits croquis avant l'œuvre définitive. Mon copain a posé la question à l'atelier et, quelques mois plus tard, nous avons reçu une « étude » de soixante centimètres, en noir et blanc, collée sur un passe-partout. Ce n'était pas le même cliché que le grand format que nous avons acheté, mais n'empêche, j'ai quand même eu l'impression de remporter une victoire.

Lorsque notre relation a pris fin, environ dix-huit mois plus tard, j'ai supposé qu'il ne voudrait pas de la toile – une photo géante de moi, désormais son ex – et donc, nous avons réparti nos biens, y compris les

œuvres d'art que nous avions achetées ensemble. En échange de deux autres œuvres, j'ai récupéré la propriété de celle de Prince.

Quelques semaines plus tard, je me suis rendu compte – je me suis redressée brusquement dans mon lit, au milieu de la nuit, à moitié endormie, les mâchoires serrées – que je n'avais plus l'étude en noir et blanc que m'avait offerte l'atelier. Mon ex a dit qu'il « n'avait pas pensé à ça » et m'a annoncé qu'il l'avait mise au garde-meuble. Nous avons échangé un certain nombre de mails sur le sujet et il a fini par m'écrire que, si je voulais récupérer cette étude, je devais lui donner 10 000 dollars, un prix auquel il était arrivé parce qu'il « connaissait bien le marché ».

« Mais c'était un cadeau qu'on m'avait fait ! » ai-je répondu.

J'ai pris contact avec l'atelier de Prince. En l'occurrence, pouvaient-ils contribuer à clarifier la situation ? M'aider à convaincre mon ex de renoncer à cette rançon ridicule ? Grâce à mes relations, j'ai eu l'assurance qu'ils allaient le joindre et lui confirmer que l'étude était bien un cadeau de Prince destiné à moi et à moi seule. Mon ex a très mal pris cette affirmation.

Tous ces hommes, certains que je connaissais intimement et d'autres que je n'avais jamais vus, discutaient pour savoir qui détenait la propriété d'une de mes photos. Alors que je réfléchissais à mes différentes options, il m'est venu à l'esprit que mon ex, avec lequel j'étais restée trois ans, possédait sur son téléphone d'innombrables photos de moi nue.

J'ai pensé à une chose qui s'était passée deux ans auparavant, alors que j'avais vingt-deux ans. J'étais allongée au bord d'une piscine sous le soleil blanc de Los Angeles quand une amie m'a envoyé un lien vers l'imageboard 4chan. Des photos tout à fait personnelles de moi – ainsi que celles de centaines d'autres femmes piratées dans une arnaque de phishing iCloud – allaient se retrouver divulguées sur le Net. Un post sur 4chan donnait la liste des actrices et des mannequins dont les photos de nus allaient être publiées et mon nom y figurait. La surface de la piscine étincelait au soleil, m'aveuglant presque, tandis que je scrutais la liste des

dix, vingt, cinquante noms de femmes jusqu'à tomber sur le mien. Il était là, en clair, tel que je l'avais vu écrit sur les cahiers d'appel, en classe : tellement simple, comme si ça n'avait aucune signification.

Plus tard dans la semaine, les photos ont été révélées au monde. Des photos destinées uniquement à quelqu'un qui m'aimait et avec qui je me sentais alors en sécurité – des photos prises dans des moments de confiance et d'intimité – étaient maintenant partagées dans la plus grande excitation, partagées et commentées dans des forums et évaluées « hot » « pas hot ». Rebecca Solnit a écrit ce message à propos du revenge porn : « Tu croyais être un esprit, mais tu es un corps, tu croyais avoir droit à une vie publique mais ta vie privée est là pour tout saboter, tu croyais avoir du pouvoir alors laisse-nous te détruire. »

J'ai été détruite. J'ai perdu cinq kilos en cinq jours et, une semaine plus tard, une grosse mèche de cheveux est tombée, laissant un rond parfait de peau blanche à l'arrière de mon crâne.

Dès le lendemain, j'ai viré l'argent à mon ex. Je ne me croyais pas capable de vivre encore une fois la même chose. J'ai échangé la sécurité de ces centaines d'Emily contre une seule photo – une photo récupérée sur ma plateforme et présentée comme l'œuvre, importante et précieuse, d'un autre homme.

Le tableau Instagram géant, la photo réalisée à partir du cliché de *Sports Illustrated*, je l'ai accroché bien en vue dans ma nouvelle maison, à Los Angeles. Quand les gens venaient me voir, ils se précipitaient dessus en criant.

– Oh, tu as un tableau de cette série-là !

Mes invités l'examinaient attentivement, les bras croisés, puis ils lisaient le commentaire de Prince et ils souriaient. Le commentaire au-dessus du sien venait d'un internaute inconnu ; il arrivait fréquemment qu'ils se tournent vers moi pour me demander si je savais ce que cela signifiait.

– Est-ce de l’allemand ? s’interrogeaient-ils à voix haute, en plissant les yeux.

En définitive, après avoir entendu suffisamment de gens poser la question, je me suis décidée à traduire ce commentaire moi-même.

– C’est une remarque sur l’affaïssement de mes nibards, ai-je dit à mon mari, avec qui je partage une nouvelle demeure.

Il est alors venu par-derrière me prendre dans ses bras.

– Je trouve que tu es parfaite, a-t-il chuchoté.

Je me suis raidie. Même l’amour et la reconnaissance d’un homme en qui j’ai confiance, je l’avais appris à mes dépens, pouvaient se muer en possessivité. Je me sentais prête à protéger mon image. Cette image d’elle. De moi.

La fois suivante, quand quelqu’un a posé la question à propos du commentaire en allemand, j’ai menti en disant que je ne savais pas.

*

* *

En 2012, mon agente m’a dit que j’allais devoir acheter un ticket de bus de Penn Station jusqu’aux Catskills, où un photographe du nom de Jonathan Leder viendrait me chercher et me rembourserait le prix du trajet. Nous allions faire des photos à Woodstock, pour *Darius*, un magazine arty dont je n’avais jamais entendu parler ; et je passerais la nuit là-bas, m’a-t-elle expliqué. Il s’agissait d’une opération que, dans notre secteur d’activités, on appelle un « édito » bénévole, ce qui signifiait que ce serait imprimé dans le magazine et que « la couverture médiatique » serait ma récompense.

Ça faisait à peu près deux ans que je travaillais à plein temps avec cette agente. Elle me connaissait depuis que j’avais quatorze ans, à l’époque où j’avais décroché mes premiers boulots de mannequin et d’actrice, mais elle n’a commencé à prendre mes activités au sérieux que quand j’ai eu vingt ans. Moi aussi, c’est là que j’ai commencé à prendre mes activités plus au sérieux : depuis que j’avais lâché l’UCLA pour poursuivre ma carrière de

mannequin, je travaillais régulièrement. J'ai ouvert un compte d'épargne retraite, et ma seule et unique année d'université, je l'ai payée avec l'argent que j'avais gagné. Je ne faisais rien de particulièrement sophistiqué ni d'important, je travaillais essentiellement pour le e-commerce, des boîtes comme Forever 21 et Nordstrom, mais je gagnais plus d'argent que n'importe laquelle de mes amies qui bossaient comme vendeuses ou serveuses. Je me sentais libre : libre des connards de patrons que mes copines devaient se taper, libre de toute dette à la suite d'emprunt étudiant, et libre de voyager et de manger plus souvent dehors et de faire ce que j'avais envie de faire, bordel. Ça me paraissait fou que j'aie pu accorder plus de valeur aux études qu'à la sécurité financière que m'offrait maintenant ce boulot de mannequin.

Quand j'ai cherché sur le Net des renseignements sur le travail de Jonathan, j'ai vu quelques éditos qu'il avait réalisés en studio. *Un peu ennuyeux*, je me souviens avoir pensé. *Hipster*. Son Instagram, c'étaient surtout des photos de chez lui et quelques images étranges, rétros, d'une femme russe qui paraissait très jeune et dotée d'implants mammaires évidents. *Plutôt bizarroïde*, ai-je pensé mais j'avais déjà vu pire. *Peut-être que c'est seulement les trucs qu'il met sur Instagram ?* Son travail sur Google paraissait un don du ciel, très joli. Honnête. Je ne m'étais pas donné la peine de chercher plus loin. De toute façon, mon agente contrôlait totalement le déroulement de ma carrière : je faisais ce qu'elle me disait de faire et, en échange, elle était censée développer mon book pour que je puisse décrocher des jobs mieux payés et m'installer dans le métier.

Comme promis, Jonathan m'attendait à l'arrêt de bus de Woodstock. C'était un homme frêle, habillé simplement d'un jean et d'un T-shirt. Manifestement, je ne l'intéressais pas et nos regards ne se sont pas croisés une seule fois tandis que nous roulions le long des rues bordées d'herbes hautes dans une voiture des plus vintage. Il donnait l'impression d'être un type genre artiste, nerveux, exagérément inquiet. Il était très différent des

autres photographes « fashion » que j'avais déjà eu l'occasion de rencontrer, des hommes qui tendaient à être des abrutis de L.A., avec des mèches claires stratégiquement placées dans leur chevelure qui répandait une suave odeur d'eau de Cologne.

Je portais un débardeur que j'avais rentré dans mon short taille haute et, tandis que nous roulions, j'observais les doux poils blonds de mes cuisses briller dans le soleil. Jonathan ne m'a pas regardée une seule fois ouvertement mais je me souviens m'être sentie examinée, avoir eu conscience de notre promiscuité et de mon corps et de m'être demandé à quoi je ressemblais vue de sa place de chauffeur. Plus il paraissait indifférent, plus je désirais me prouver digne de son attention. Je savais qu'impressionner ces photographes, ça comptait beaucoup pour se bâtir une bonne réputation. *Considère-t-il que je suis intelligente ? Particulièrement jolie ?* Je pensais à toutes les autres jeunes mannequins qui avaient dû débarquer à cette station de bus dans les Catskills et monter dans cette voiture.

Quand nous sommes arrivés chez lui, il y avait deux enfants à la table de la cuisine. Je suis restée plantée gauchement à la porte avec mon short court, gênée d'être aussi jeune – et même si peu féminine, comme si j'étais moi-même une gamine. J'ai noté l'heure car il y avait une horloge au mur : *Comment pourrons-nous travailler aujourd'hui puisqu'il va faire noir dans seulement une heure et demie ? Peut-être qu'on travaillera très tôt demain,* me suis-je dit. J'ai passé mes mains dans les bretelles de mon sac à dos et je me suis balancée d'un pied sur l'autre, attendant les instructions. Une vague de soulagement m'a submergée quand une maquilleuse est arrivée et a entrepris de s'installer sur la table de la cuisine, à côté des enfants de Jonathan. Elle était plus âgée que moi, elle ne disait rien. Dès qu'elle a été là, je me suis sentie plus à l'aise ; maintenant qu'il y avait une femme adulte, je n'avais plus à me préoccuper de savoir comment me conduire et compenser la bizarrerie de Jonathan.

La maquilleuse a fini de s'installer et elle a commencé à travailler sur mon visage pendant que Jonathan préparait le dîner. Il m'a offert un verre de vin rouge que, en raison de ma nervosité et de mon désir de paraître plus âgée et plus sage que je n'étais, j'ai accepté et bu rapidement. J'avalais de grandes gorgées tandis que la maquilleuse déposait sur mes paupières d'épais traits d'eye-liner noir et humide. J'ai ouvert l'objectif selfie de mon iPhone sur mes genoux pour vérifier ce qu'elle faisait. Elle me rendait très jolie, me transformant pour m'adapter à la vision esthétique de Jonathan. Quand il a étalé de la lingerie démodée sur une des chaises de la cuisine, j'ai commencé à comprendre quel genre de fille il souhaitait que je devienne. Mon agente n'avait pas mentionné le fait qu'il s'agirait d'un shooting lingerie, mais ça ne m'inquiétait pas ; des séances lingerie, j'en avais déjà fait d'innombrables. Je pouvais l'imaginer en train de m'écrire le lendemain : « Jonathan t'a adorée. Je suis impatiente de voir les photos !! Bises », comme elle l'avait déjà fait en d'autres occasions.

Les enfants de Jonathan ont été emmenés par quelqu'un qui n'est pas entré dans la maison, pendant que la maquilleuse achevait de préparer mon visage. Une fois le dîner prêt, Jonathan, la maquilleuse et moi, nous nous sommes assis autour de la table de la cuisine pour manger des pâtes, comme si nous étions une petite famille. Il s'est mis à parler de sa « folle » d'ex-femme et de sa liaison avec une actrice « folle », qui avait aujourd'hui vingt et un ans (une année de plus que moi, ai-je noté). Il m'a raconté ce qui avait précipité la fin de leur mariage : l'actrice, que Jonathan avait recrutée pour un court métrage qu'il réalisait à ce moment-là, était venue vivre avec eux. Il m'a montré des photos de nus, des polaroids, qu'il avait prises durant leur histoire. Sur les photos de Jonathan, elle paraissait tellement vulnérable même si je voyais bien qu'elle s'efforçait d'avoir l'air forte, adulte, vu sa façon d'affronter carrément l'objectif, le menton levé, une mèche de cheveux tombant à la perfection sur un œil.

– Personne n’a su mieux la saisir, a-t-il dit par-dessus son épaule, pendant que je continuais à feuilleter les polaroids.

Quelque chose s’est alors réveillé en moi. À mesure que je regardais ces photos, mon esprit de compétition s’affirmait. *Ce type a photographié toutes ces femmes mais moi, je vais lui montrer que je suis la plus sexy et la plus maligne de ces nanas. Que je suis exceptionnelle.* J’ai rendu le tas de polaroids à Jonathan en me mordillant la lèvre inférieure.

Je me suis demandé où, habituellement, il conservait ces polaroids. Étaient-ils tous méticuleusement étiquetés dans un meuble de classement géant quelque part dans son grenier, le nom des jeunes femmes écrit à l’encre sur les tiroirs qui les concernaient ? L’image d’une morgue m’est soudain venue à l’esprit.

Il faisait sombre et j’avais encore des rouleaux dans les cheveux alors que je finissais mon troisième verre de vin, la bouche maculée de violet. Même si j’avais l’habitude des séances photo un peu bizarres, je ne m’étais encore jamais retrouvée dans pareille situation. J’ai fait bien attention à ne pas trop manger, alors que Jonathan remplissait systématiquement mon verre et que je continuais à boire. On m’avait appris que, dans notre métier, il était important de se bâtir une réputation de femme décontractée et bosseuse.

– On ne sait jamais avec qui ils feront un shoot la fois suivante ! m’aurait rappelé mon agente.

Nous avons terminé notre repas relativement vite et j’ai aidé à rapporter la vaisselle sale dans l’évier où Jonathan la lavait.

– Merci, c’était très bon, ai-je dit poliment.

Je me suis adossée contre le plan de travail pour ouvrir mon téléphone. Jonathan a ricané.

– Ah vous, les filles, avec votre Instagram ! Vous êtes obsédées ! Vraiment, je ne comprends pas ! a-t-il dit en secouant la tête, sans cesser d’essuyer une assiette.

La maquilleuse m'a mis du rouge à lèvres rouge pétant et je me suis changée pour mettre de la lingerie rose, taille haute. Nous sommes montés dans la chambre à l'étage pour commencer le shooting. Je me suis posée sur un lit ancien en cuivre, mes genoux enfoncés dans les draps dont l'imprimé fleuri était bien délavé. Tandis que Jonathan faisait le premier polaroïd, j'ai expliqué que, pour moi, être mannequin, c'était juste un moyen de gagner de l'argent.

– Quand il y a eu la crise économique, on faisait de plus en plus souvent appel à moi, alors ça m'a paru logique de continuer dans cette voie tant que c'était possible, ai-je dit.

J'avais l'habitude de me définir ainsi, avec cette explication, particulièrement face aux hommes.

– Je ne suis pas idiote, ai-je repris ; je sais que pour un mannequin, y a une date de péremption. Moi, je cherche seulement à ramasser un paquet d'argent et après, je reprends mes études ou je me lance dans l'art ou je ne sais quoi.

Jonathan examinait le polaroïd en fronçant les sourcils.

– Vous, les filles, vous finissez toujours par claquer beaucoup trop d'argent pour acheter des sacs et des chaussures, a-t-il déclaré. Ce n'est pas vraiment le bon moyen de mettre de l'argent de côté.

– Je n'achète pas de sacs, ai-je rétorqué sans conviction mais je commençais moi-même à douter.

J'étais carrément abasourdie par l'aisance avec laquelle il rejetait mon plan de vie et j'ai commencé à paniquer. *Et s'il avait raison ? Et si, à la fin de tout ça, je me retrouvais vraiment sans un rond ?*

Il s'est immobilisé puis il a fait volte-face et, sans rien dire de plus, il est redescendu à la cuisine. Je l'ai suivi, sans chaussures, toujours en sous-vêtements. Il a étalé les polaroïds sur la table et il les a observés attentivement, en se grattant la tête.

– Ils sont... plutôt raides et insipides, a-t-il dit en soupirant. Peut-être enlever le rouge à lèvres trop rouge et foutre le bordel dans tes cheveux.

Il a fait signe à la maquilleuse et il est allé chercher une autre bouteille de vin, qu'il a ouverte ; il nous a versé un verre à chacun. La maquilleuse s'est mise à me gratter énergiquement le crâne pour desserrer mes boucles. J'ai senti dans ma poitrine la brûlure acide de l'alcool quand nous sommes remontés dans la chambre.

– Maintenant, on va essayer à poil, a-t-il dit sans me regarder.

Il m'était déjà arrivé plusieurs fois d'être photographiée nue et toujours par des hommes. Beaucoup de photographes et mes agents m'avaient déclaré que mon corps était une des choses qui me distinguaient de mes pairs. Mon corps, c'était comme un superpouvoir. Je me sentais à l'aise quand j'étais nue – fière, pas du tout effrayée. N'empêche, à la seconde où je me suis débarrassée de mes vêtements, une partie de moi s'est dissociée. Je me suis mise à flotter à l'extérieur de moi, je me suis observée en train de remonter sur le lit. J'ai arqué le dos, j'ai pincé les lèvres, braquée sur l'idée de l'allure que je pouvais bien avoir à travers son objectif. Le flash était tellement violent et j'avais bu tellement de vin que d'énormes taches noires ont obscurci ma vision.

– *iCarly*, a dit Jonathan avec un sourire narquois tout en continuant à photographier.

Seule sa bouche était visible, le reste de son visage caché par l'appareil. *iCarly*, c'était le titre de la série diffusée sur Nickelodeon où j'étais apparue dans deux épisodes alors que j'étais au lycée.

J'ai remis ma lingerie et nous sommes redescendus, Jonathan devant moi, tenant les polaroids dans son poing avant de les poser sur la table de la cuisine. Le vin m'était monté à la tête, j'avais les joues en feu et les tempes battantes. Lui, il scrutait les photos, l'air tout excité ; il s'en est collé une sous le nez puis il l'a laissée retomber.

– Tu sais, je pensais que tu serais plus grosse. Une fille imposante, a-t-il dit en fronçant les sourcils tout en examinant un autre polaroïd.

Il m’a expliqué que, lorsqu’il m’avait gougueulisée avant qu’on ne se rencontre, une photo de moi en particulier lui avait donné cette impression.

– Tu vois, bien charpentée. Grosse, quoi.

Il souriait à moitié.

– Ouais, ben non, ai-je rétorqué en riant. En fait, je suis vraiment une petite, toute petite chose.

Je savais à quelles photos il faisait allusion ; des clichés qui dataient de mes débuts. Je les détestais et je détestais l’état dans lequel je me trouvais lorsqu’elles avaient été prises. Je détestais la façon dont le coiffeur avait fait des commentaires sur mon corps, affirmant que je ne pourrais jamais être mannequin. Je savais pertinemment, même si je ne l’aurais jamais avoué, qu’à l’époque je me souciais beaucoup moins de mon poids. J’étais plus libre. Je m’intéressais davantage à la nourriture et je ne me préoccupais guère de la forme de mon cul. C’était inutile ; à ce moment-là, je ne comptais pas tant que ça sur le fait d’être mannequin.

– Qu’est-ce qu’on fait comme photos maintenant ? ai-je demandé en sirotant mon vin.

Le temps se distordait dans la lumière chaude des lampes jaunes du salon de Jonathan, la lingerie vintage était posée sur les fauteuils recouverts d’imprimés fleuris qui sentaient le renfermé. À mesure que la nuit avançait, j’étais en sueur, j’étais épuisée et j’avais les yeux tout rouges. Mais j’étais toujours déterminée. Ça me plaisait de comparer les premiers polaroïds qu’avait pris Jonathan avec chaque nouveau « look » et d’adapter ma pose et mon corps en conséquence avant qu’on ne continue. Je le sentais se hérissier chaque fois que je m’exclamais : « Oh, celui-là me plaît bien ! »

– Celui-là, en revanche, a-t-il dit, tenant la pile de polaroïds contre lui et en retournant un vite fait pour que j’y jette un coup d’œil. Celui-là, il est vraiment bon à cause de tes tétons. Tes tétons, ils changent tellement, de

durs à tout doux. Mais moi, je les aime quand ils sont géants, a-t-il ajouté en allumant son téléphone pour me montrer la photo vintage d'une pin-up avec des tétons démesurés. J'adore ça, quand ils sont énormes. Énormes et disproportionnés.

Il a encore regardé son téléphone et un petit sourire s'est dessiné sur ses lèvres. Je n'ai rien dit, j'ai hoché la tête, perplexe, mais sentant tout de même qu'il cherchait à m'insulter. De quoi me coller la nausée.

Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il était quand la maquilleuse a annoncé qu'elle allait se coucher. Je suis incapable de me souvenir si le shooting était terminé et que nous étions simplement en train de regarder les clichés ensemble. Je suis certaine qu'elle en avait assez de mon cinoche avec Jonathan. Je me souviens du soupir qu'elle a poussé en me tournant le dos avant de disparaître. Quand le salon s'est retrouvé vide de sa présence, je me suis raidie. J'étais fâchée contre elle qui m'avait abandonnée mais je me refusais à admettre que sa présence faisait une différence. *Je peux bien le gérer toute seule*, ai-je pensé. *De toute façon, c'était une rabat-joie*. Je me suis redressée, d'un coup. J'ai commencé à parler plus vite et plus fort. J'étais tellement gonflée à bloc par tout ce vin sucré que je me sentais bien réveillée, encore que très très saoule.

Ce dont je me souviens ensuite, c'est qu'on était dans le noir.

Les lumières jaunes avaient été éteintes et j'avais froid, je frissonnais, blottie sous une couverture. Jonathan et moi, nous étions sur son canapé et le tissu râpeux de son jean frottait contre mes jambes nues. Il m'interrogeait sur mes copains. J'avais la bouche pâteuse mais je me souviens que je continuais à parler, beaucoup – à raconter mes histoires de mecs, ceux que j'avais vraiment aimés, ceux qui avaient peu compté. Tout en parlant, je frottais distraitemment mes pieds l'un contre l'autre et contre les siens pour trouver un peu de chaleur. Il m'a dit que ça lui plaisait « ce truc de pieds que je faisais » et je me souviens de ce moment bien plus clairement que de tout le reste. Je déteste que Jonathan ait commenté un geste que j'ai

toujours fait pour me réconforter. Je déteste que, parfois, même encore aujourd'hui, quand je frotte mes pieds l'un contre l'autre parce que j'ai froid, parce que j'ai peur ou parce que je suis épuisée, ça me fasse penser à Jonathan.

Quant à ce qui s'est passé ensuite, c'est très flou, sauf pour ce que j'ai ressenti. Je ne me souviens pas qu'on se soit embrassés mais je me souviens très bien de ses doigts qui m'ont pénétrée brusquement. De plus en plus fort, à pousser encore et encore comme personne ne m'avait encore jamais touchée et comme personne ne m'a touchée depuis. Je percevais tous les contours et les crêtes de mon sexe et ça faisait vraiment vraiment très mal. Instinctivement, je lui ai saisi le poignet et j'ai ôté ses doigts de mon sexe avec beaucoup de force. Je n'ai pas dit un mot. Il s'est mis debout brutalement et il a filé silencieusement dans l'obscurité jusqu'en haut de l'escalier.

J'ai posé ma main froide sur mon front et j'ai inspiré par le nez. Je sentais le tissu râpeux du vieux canapé contre mon dos. Mon corps était fragile, douloureux et je ne cessais de caresser des parties de moi-même avec le dos de ma main – mes bras, mon ventre, mes hanches –, peut-être pour les calmer ou pour m'assurer qu'elles étaient encore là, attachées au reste de mon corps. Mes tempes battaient sous les coups d'un mal de tête intense et j'avais la bouche tellement sèche que je ne parvenais plus à la fermer.

Je me suis levée avec beaucoup de précautions, sentant les lames du parquet sous mes pieds nus. J'ai monté l'escalier de bois et je suis allée dans la chambre où les photos avaient été prises au début de la nuit ; je me suis allongée sur les minces draps à fleurs. Je frissonnais sans pouvoir me retenir. Je me sentais perdue parce qu'à la fois je me demandais pourquoi Jonathan était parti sans dire un mot et que j'étais terrifiée à l'idée qu'il puisse revenir. Tout en observant la lumière bleue de l'aube passer par la

fenêtre, je guettais le moindre signe de lui. Je pensais à la fille de Jonathan. *Dort-elle habituellement dans ce lit ?* me suis-je demandé.

Je me suis réveillée tard dans la matinée avec une méchante gueule de bois. Je me suis habillée vite fait avec les vêtements que je portais la veille et j'ai remarqué que j'avais les mains qui tremblaient. En bas, Jonathan était en train de préparer du café, la maquilleuse était déjà levée, habillée et penchée sur son mug. Jonathan n'a pas réagi en me voyant débarquer.

– Tu veux du café ? a-t-il proposé.

J'avais les tempes qui battaient.

– Oui, ai-je répondu aussitôt, plutôt à contrecœur, en ouvrant Instagram.

Jonathan avait publié un des polaroids de la veille.

Il l'avait légendée simplement « iCarly ».

Une fois installée dans le car qui me ramenait en ville, je me suis alors souvenue que Jonathan ne m'avait pas du tout remboursé le prix du voyage.

Quelques mois plus tard, mon agente a reçu le magazine, lourd et grand format, avec les polaroids imprimés. Des centaines de clichés que nous avions faits, il n'en avait été publié que quelques-uns, la plupart en noir et blanc.

Certains comptaient parmi mes préférés, ceux que j'avais désignés à Jonathan le soir de la séance photo. Soulagée de voir qu'il avait fait une bonne sélection, je suis même allée jusqu'à penser qu'il avait sans doute choisi certaines photos parce qu'il se souvenait qu'elles m'avaient plu. Les années ont passé et aussi bien les photos que Jonathan, j'ai enfoui tout ça quelque part au fond de ma mémoire. Je n'ai jamais raconté à personne ce qui s'était passé et j'ai tenté de ne plus y penser.

Quelques années après cette séance, j'ai reçu un coup de téléphone d'un magazine célèbre demandant s'ils pouvaient m'aider à assurer la promotion de mon nouveau livre de photos.

– Quel livre ?

À ce moment-là, j'avais déjà joué dans le film *Gone Girl* de David Fincher et j'avais fait les couvertures de magazines internationaux. Quand la nouvelle est arrivée qu'on mettait en vente un livre avec mon nom dessus – sur la couverture complètement blanche, on ne lisait que « EMILY RATAJKOWSKI » en grosses lettres noires –, plusieurs médias se sont mis directement en rapport avec moi, pensant faire preuve de générosité en offrant leur soutien pour un de mes nouveaux projets.

Perplexe, j'ai cherché mon nom en ligne. Le voilà : *Emily Ratajkowski*, le livre, vendu 80 dollars. Certaines des photos avaient été postées sur l'Instagram de Jonathan, choisies parmi les polaroids les plus vulgaires et les plus suggestifs qu'il avait pris de moi.

J'étais furieuse, ivre de rage. De nouveaux articles sur le livre, accompagnés de photos, paraissaient toutes les heures. J'en avais les doigts tout engourdis à force de lire les commentaires de clients enthousiastes sur la page de Jonathan. Le nombre de ses followers explosait, tout comme les followers de @imperial publishing, une « maison d'édition » – il ne m'a fallu que quelques minutes de recherches pour comprendre – que Jonathan avait créée lui-même et mise sur pied uniquement pour publier ce livre.

Je me demandais quels dégâts ce livre risquait d'entraîner dans ma carrière d'actrice. Tout le monde m'avait dit de me protéger d'une image trop « sexy » si je voulais être prise au sérieux et maintenant, un livre entier contenant des centaines de photos, certaines comptant parmi les plus compromettantes et les plus directement sexuelles jamais prises de moi, était en vente libre. Et de ce qu'on pouvait lire sur le Net, beaucoup de gens estimaient que j'étais clairement à l'origine de cette initiative. Après tout, c'était bien moi qui avais posé pour ces photos.

Mon avocat a envoyé des lettres de mise en demeure : une à la prétendue maison d'édition de Jonathan et une à la galerie du Lower East Side qui avait annoncé qu'elle organisait une exposition des polaroids. Mon avocat soutenait que Jonathan n'avait nullement le droit d'utiliser ces

photos au-delà des usages convenus. Lorsque j'avais accepté la séance photo avec Jonathan, je n'avais consenti à leur exploitation que dans le magazine pour lequel elles étaient prévues. La galerie a réagi en allant voir le *New York Times* pour annoncer que j'avais signé un contrat de cession de droit à l'image. À cette époque, je ne travaillais plus avec mon agente, qui avait quitté le métier, mais quand j'ai lu cette réponse, je lui ai téléphoné, affolée.

– Je n'ai jamais rien signé. Et toi ? ai-je demandé, le souffle court.

Il est assez caractéristique des agents de signer des contrats de cession de droit à l'image au nom de leurs mannequins (une habitude tout à fait inacceptable), mais je savais qu'elle ne donnait pas dans ce genre de désinvolture. Et puis, encore une fois, c'était elle qui m'avait envoyée chez Jonathan. Brusquement, j'étais totalement terrifiée. Si, durant ce shooting avec Jonathan, je n'avais bénéficié d'aucune protection, qu'est-ce que cela signifiait par rapport à ces milliers, peut-être ces millions de photos de moi prises pendant toutes ces années ? J'ai commencé à revoir les innombrables séances auxquelles j'avais participé au début de ma carrière. Deux ans seulement s'étaient écoulés depuis le piratage de 4chan. J'ai levé le bras pour toucher l'endroit de mon cuir chevelu où une mèche était tombée.

– Je vais vérifier dans mon ancienne messagerie, a-t-elle promis. Mais je suis presque sûre à cent pour cent de n'avoir rien signé.

Le lendemain, elle m'a fait suivre un mail écrit dans les jours qui avaient suivi le shooting, dans lequel l'agence demandait la signature de Jonathan sur le contrat de cession de droit à l'image. Elle m'écrivait qu'elle n'avait trouvé aucune trace de contrat signé en retour par lui. « Et moi, je n'ai absolument rien signé non plus !!! » écrivait-elle. Il n'existait donc aucun contrat de ce genre.

Lorsque mon avocat a appelé le *New York Times* pour informer le journal que, quels que soient les documents que Jonathan et la galerie affirmaient détenir, ceux-ci n'existaient pas, on lui a répondu que Jonathan

avait « fourni une copie du contrat » signé par ma précédente agente. J'étais anéantie. Le lendemain, mon avocat et moi, nous avons téléphoné à l'agente, qui était certaine de ne pas l'avoir signé. « Il doit s'agir d'un faux », a estimé mon avocat. Ma frustration ne faisait que grandir. Je savais que je n'avais jamais rien signé, que je n'avais jamais rien accepté. Personne ne m'avait jamais posé la question.

– Qu'est-ce que je peux faire ? ai-je insisté mais avec moins d'énergie.

Je continuais à me raccrocher à l'idée de faire confiance à notre système, un système que j'avais toujours cru conçu pour la protection des individus dans ce genre de situations.

Aux États-Unis, le problème avec la justice, ou même avec la quête de justice, c'est le prix que ça coûte. Très cher. Pour les quatre jours durant lesquels j'avais mobilisé mon avocat pour qu'il écrive des lettres et passe des coups de téléphone, j'ai dû régler une facture de près de 8 000 dollars. Et même si je bénéficiais d'une certaine célébrité, je n'avais pas encore autant d'argent que j'espérais en avoir un jour, comme j'avais eu l'occasion de l'expliquer à Jonathan. J'avais appris par des amis que Jonathan était un gosse de riches qui n'avait jamais eu besoin de gagner le moindre cent dans sa vie. Mon père était prof dans un lycée ; ma mère enseignait l'anglais. Dans ma vie, il n'y avait personne pour intervenir et m'aider à couvrir pareils frais.

Le lendemain, mon avocat m'a informée, par un nouvel appel tout aussi payant, que se lancer dans un procès, sans même se soucier du coût, serait inutile. Même si on « gagnait » au tribunal, ça signifierait seulement que je me retrouverais en possession des livres et que, peut-être, si j'avais de la chance, je serais en mesure de réclamer un pourcentage sur les bénéfices.

– Et, de toute façon, les photos sont d'ores et déjà sorties. Internet, c'est Internet ! m'a-t-il déclaré d'un ton neutre.

J'ai vu *Emily Ratajkowski* se retrouver en rupture de stock et être réimprimé une fois, deux fois et même trois fois. « Réimpression en

cours », annonçait Jonathan sur son Instagram. J’ai tweeté que ce livre était une violation de mes droits, que Jonathan usait et abusait de mon image à son seul profit et sans mon consentement. Toute seule dans mon lit, j’ai fait défiler les réponses du bout de mon pouce.

Elles étaient implacables.

« Comment ça, “usait et abusait” ? C’est juste une célébrité qui cherche à attirer l’attention sur elle. C’est précisément ça qu’elle veut. »

« Rien n’empêche de rester habillée et c’est encore le meilleur moyen de ne pas se retrouver avec ce genre de problème », écrivait une femme.

« Je ne comprends pas très bien pourquoi elle voudrait empêcher ses fans de voir ces polaroids », a écrit Jonathan dans une interview.

Moi, j’avais envie de disparaître, de devenir invisible. J’avais mal partout. J’ai contracté alors une nouvelle habitude : dormir pendant la journée.

La galerie du Lower East Side a organisé une inauguration pour l’exposition des photos que Jonathan avait faites de moi et j’ai suivi l’événement en ligne. Mon nom était écrit sur le mur en grosses lettres noires. Il y avait tellement de monde que la galerie avait dû laisser la porte ouverte pour que la foule puisse se répandre sur le trottoir. Je voyais des hommes de profil, une bière à la main, avec des vestes hipster, tout avachis avec leurs idiots de feutres en arrière, debout à quelques centimètres de mes photos de nus proprement encadrées en train de s’en repaître. Je n’en revenais pas du nombre de gens qui étaient venus malgré mes protestations plus que publiques. Parler de ces photos n’avait fait qu’attirer encore davantage l’attention sur l’expo, sur le livre et sur Jonathan. J’ai bloqué sur Instagram tous ceux qui étaient impliqués mais j’ai refusé de verser la moindre larme. Si on me parlait du livre ou de l’expo, je me contentais de secouer la tête en disant doucement : « À chier », comme s’il s’agissait de la vie de quelqu’un d’autre. (Quand le fact-checker – la personne chargée de vérifier les données – avec lequel je travaillais sur ce texte a contacté

Jonathan pour discuter avec lui de ce qui s'était passé ce soir-là après le shooting, celui-ci a rétorqué que mes allégations étaient « trop immondes et puériles pour qu'il y réponde ». Il a ajouté : « Vous savez de qui nous parlons, n'est-ce pas ? Il s'agit bien de la fille qui était à poil dans le magazine *Treats* ! et qui, à la même période, sautait partout nue comme un ver dans le clip de Robin Thicke. À qui voulez-vous donc faire croire qu'elle a été une victime ? »)

Les années ont passé, Jonathan a sorti un deuxième livre de photos de moi, puis un troisième. Il a encore fait une expo dans la même galerie. J'allais de temps en temps sur le Net voir ce qu'il faisait ; j'avais presque l'impression de venir vérifier une partie de moi, celle qu'il s'était appropriée. Pendant des années, alors que je bâtissais une carrière, il avait conservé cette Emily-là dans les tiroirs de sa vieille maison toute grinçante, attendant le moment de la trahir sans scrupule. Voir ce qu'il avait fait de cette partie de moi qu'il avait volée, c'était vénéneux.

Je suis tombée sur une longue interview de lui et j'ai senti mon cœur se serrer en voyant le titre : « Jonathan Leder révèle les détails de sa séance photo avec Emily Ratajkowski (NSFW²) ». Dans l'article, il commençait par raconter comment nous en étions venus à travailler ensemble. Il se débrouillait pour apparaître comme un photographe recherché et moi quelque mannequin sortie de nulle part et très désireuse de se faire photographier par lui. « J'avais déjà travaillé avec plus de 500 mannequins à ce moment-là de ma carrière », affirmait-il. « Et je peux vous dire qu'Emily Ratajkowski, de toutes les filles avec qui j'avais déjà eu l'occasion de travailler... était celle qui n'avait aucun problème avec son corps. Elle n'était ni timide ni gênée d'aucune manière. Dire que ça lui plaisait d'être nue, le terme est faible. J'ignore s'il s'agissait d'empowerment ou si elle appréciait l'attention qu'elle suscitait. »

En me posant la même question, je me suis sentie prise de vertige. Et d'ailleurs, à quoi ressemble donc un authentique empowerment ? Est-ce de

se sentir désirée ? Est-ce de retenir l'attention de quelqu'un ? « Nous avons beaucoup discuté, de musique, d'art, du métier et du processus créatif », affirmait Jonathan dans l'interview. « C'était quelqu'un avec qui il était très agréable de bavarder, elle était très intelligente, elle s'exprimait bien et elle était cultivée. Cela, plus que n'importe quoi d'autre, si vous voulez mon avis, la distinguait de la masse des mannequins. » Je me suis revue dans le salon de Jonathan, sur le tapis, avec cette texture qui me grattait la peau tandis que je posais en discutant de création artistique, et la honte m'a alors submergée. Je me suis promis de ne plus jamais le rechercher sur le Net.

À la fin 2020, Jonathan a publié un autre livre de photos, cette fois relié. Je me plantais souvent dans ma cuisine pour m'examiner sur le grand tableau de Richard Prince, envisageant peut-être de le vendre et d'utiliser l'argent pour poursuivre Jonathan en justice. Je pouvais tenter de l'obliger à cesser de produire ses livres ; je pouvais l'entraîner dans une bataille judiciaire qui nous mettrait tous les deux sur la paille mais je ne suis pas convaincue qu'il aurait été vraiment avisé de dépenser encore davantage d'argent pour lutter contre Jonathan. Lui, il finirait par se retrouver à court de polaroids croustillants et « inédits » alors que moi, je resterais toujours la vraie Emily ; l'Emily des Beaux-Arts autant que l'Emily qui a écrit ce texte. Elle continuera à se tailler une place à elle là où elle la trouvera.

1. Titre d'une chanson de Beyoncé, à la gloire de la belle vie qu'elle mène. (NdT.)
2. NSFW : *Not Safe For Work*, « pas convenable pour le travail » – acronyme utilisé pour prévenir quelqu'un qu'il vaut mieux ne pas faire circuler dans le cadre du travail un site web, un mail ou une pièce jointe. (NdT.)

Pamela

S était en retard, comme d'habitude.

Dès le premier mois de notre liaison, S avait annoncé qu'il allait tout faire pour que je sache toujours où il se trouvait. Il tenait son iPhone dans la paume de sa main, l'écran tourné vers moi pour que je puisse le voir. Il a cliqué sur mon contact et, avec un petit geste du doigt aussi intentionnel qu'enthousiaste, il a appuyé sur « emplacement partagé ».

– Tu vois, avait-il dit. Pas de secrets.

À partir de là, chaque fois que j'ouvrais « carte » ou « plan » sur mon téléphone, je voyais apparaître la photo de S sous forme de petite icône.

Ce geste m'avait surpris. De toutes les choses que je souhaitais savoir sur S, l'endroit exact où il se trouvait à n'importe quel moment était plutôt en bas de la liste. N'empêche, j'avais pris cela comme un cadeau, un signe de son désir de partage, dans tous les sens du terme : partager sa vie, ses émotions, ses expériences.

Près de trois ans plus tard, j'avais souvent l'occasion d'utiliser cette fonction pour calculer quand il allait effectivement arriver là où nous avions rendez-vous, car ses propres estimations étaient généralement nulles.

S est né à New York et c'est là qu'il a grandi ; il n'avait aucune expérience des trajets et de la circulation à Los Angeles.

– Surtout n'essaye pas d'aller où que ce soit entre quinze heures trente et vingt heures, d'accord ? avais-je expliqué.

– D'accord, avait-il répondu en mettant ses lunettes de soleil et en me faisant un rapide baiser. Je t'envoie un texto dès que j'ai terminé ma journée.

Quand nous étions à L.A., S paraissait toujours s'éparpiller. Il y avait trop de rendez-vous, trop d'appels téléphoniques, trop de circulation.

C'était vraiment idiot de vouloir rentrer à la maison dans l'East Side de L.A. alors qu'il venait du West Side, que la soirée avait lieu dans le West Side et que nous étions déjà en retard. J'ai vérifié l'endroit où il se trouvait. Il en avait encore pour une bonne heure et, après lui avoir envoyé un texto – « Putain, tu vas être sacrément à la bourre » –, j'ai décidé de prendre tout mon temps pour me préparer. Je me suis versé un grand verre de vin rouge, je me suis douchée et j'ai enroulé une serviette autour de ma tête. J'ai ajouté de longues ailes d'eye-liner bien épais au coin de mes yeux, j'ai souligné ma bouche d'un mauve profond, j'ai mis du gloss extra-gluant sur mes lèvres et j'ai enfilé une robe noire moulante sans bretelles qui me collait aux fesses avec détermination.

Côté chaussures, j'aurais volontiers mis des boots ou quelque chose de décontracté puisque cette soirée était organisée par l'agence de S, pas par la mienne. L'idée d'apparaître trop habillée ou trop sexy, au milieu d'une foule de gens qui, je le savais, allait me traiter comme un joli trophée quelle que soit ma tenue, me déplaisait. Mais impossible de trouver des boots adaptées à l'ourlet de cette robe, alors j'ai renoncé et j'ai enfilé des sandales à talons dont les lanières s'entrecroisaient sur mes chevilles et mes mollets. Elles me faisaient mal mais, après avoir envoyé par texto des photos à quelques amies, j'ai décidé que c'était la meilleure solution.

Après avoir fini de m'inspecter dans le miroir, j'ai retiré mes talons et je me suis allongée sur notre lit. Je savais que cette tenue était plus sexy que ce que j'avais prévu au départ mais je voyais ça comme une sorte d'assurance pour cette soirée dans le milieu du cinéma. M'habiller pour jouer le rôle que tout un chacun s'attendait à me voir jouer, c'était

confortable. *Une belle fille se doit d'apparaître dans toute sa beauté, non ?* ai-je pensé. *Pire que d'être un beau trophée, c'est d'être invisible, non ?* Non ? Nicki Minaj braillait dans mon téléphone. « Got a bow on my panties because my ass is a present¹ », chantait-elle.

Maintenant que je suis prête, je pourrais aussi bien prendre quelques selfies. J'ai rentré le menton, j'ai brandi mon téléphone et je me suis regardée dans l'écran avant de cliquer. Un texto de S est apparu en haut de mon image : « 15 minutes baby ! La circulation est démente. »

Je l'ai ignoré d'un glissement de doigt. J'ai choisi un des selfies et je l'ai posté sur Instagram. « Toute sapée et nulle part où aller », ai-je tapé avant de balancer mon téléphone à côté de moi. J'ai contemplé le plafond pendant que Nicki continuait à rapper.

S est arrivé quelques minutes plus tard, tout chaleureux, tout plissé de rire. Je l'ai regardé, contrariée, quand il est venu s'allonger à côté de moi sur le lit.

– Tu as une heure et demie de retard, connard. C'est grossier.

Nous avions déjà eu cette conversation un nombre incalculable de fois et ça commençait à bien faire. *Quelle importance, après tout ? J'ai passé un agréable moment à me préparer,* ai-je pensé. Et puis, il était là, mieux vaut tard que jamais, il exhalait la meilleure odeur de sueur du monde, il me souriait, tout prêt à m'aimer. À quoi ça pouvait bien servir d'en faire toute une histoire juste avant une soirée où on allait se retrouver entourés de centaines de gens ? Je tenais à ce qu'on se sente proches et peut-être même qu'on s'amuse, bordel de merde. *Laisse tomber,* je me suis dit.

– Je suis vraiment désolé, c'est la vérité, OK ? J'ai mal calculé mon temps. Mais maintenant, je suis là et j'avais envie de rentrer à la maison pour te voir et... qu'on ait du temps, a dit S en m'enlevant ma robe sans quitter mon visage des yeux.

Il m'a embrassée sur le nez, j'ai ri puis j'ai froncé les sourcils.

– Grossier personnage ! ai-je dit.

S s'est mis à rire en descendant lentement le long de mon corps.

– Je suis tellement content de te voir ! a-t-il dit.

Il paraissait si sincère que, malgré moi, je me suis laissée submerger par une vague d'amour.

Un bon moment plus tard, alors que S était installé sur mon ventre, j'ai pris sa tête dans mes bras, observant les boucles de ses cheveux monter et descendre au rythme de ma respiration. Il a fini par se lever pour aller dans la salle de bains, et moi j'ai remis mes sandales à talons. Tandis que nous nous dirigions vers la porte, après avoir éteint les lumières et branché l'alarme, j'ai enfilé un trench en cuir brun par-dessus ma robe.

« Je n'ai pas envie d'avoir froid, c'est tout », me suis-je dit.

L'agence de S avait organisé cette soirée dans une grande maison prétentieuse appartenant à un ancien Beatle. Au tout début de notre relation, j'avais expliqué à S que je détestais ce genre de réceptions. Et lui, il m'avait rétorqué qu'il détestait les agents.

– Ils n'ont aucun talent, ils ne foutent rien et beurk... le pire du pire.

Je m'efforçais toujours de comprendre son attitude vis-à-vis du milieu du cinéma. Je l'avais observé répondre au téléphone avec ses écouteurs sans fil, il riait en tirant sur son Juul, et je m'étais interrogée : avait-il été séduit par Hollywood ou bien s'appuyait-il simplement sur le système pour réussir ? La voix qu'il prenait pendant ces appels professionnels ne m'était pas familière ; même son rire sonnait différemment. L'idée qu'il puisse vraiment apprécier ce monde d'hommes, avec les agents, les producteurs et les acteurs, ça me tracassait. J'étais surprise par le dégoût que m'inspirait parfois sa façon de travailler. *Ou est-ce tout simplement qu'il sait bien gérer son travail ?* Je n'en étais pas sûre.

Pendant le trajet en taxi, je me suis sentie assez mal à l'aise.

– Eh, ai-je dit à S. Ne me laisse pas tomber ce soir. Évidemment, chacun peut mener ses conversations bla bla bla. Mais quand même, plutôt on reste ensemble ? Tu vois ?

J'ai posé la main sur son genou.

– D'accord, pas de problème, a dit S en m'embrassant sur la bouche.

Il était séduisant, habillé relax avec un sweat ras du cou et des Timberland noires, les cheveux retombant sur son visage exactement à la bonne longueur pour faire ressortir sa mâchoire énergique.

Un soir, il y avait des années de cela, avant que S et moi on ait même amorcé une quelconque relation romantique, on s'était croisés alors que j'étais à une soirée dans un hôtel avec des amis. « Viens nous rejoindre », je me souviens lui avoir envoyé par texto. En l'occurrence, c'était anodin mais je savais à quel point il m'avait plu à la seconde où il était entré. Il portait déjà des Timberland noires, les mêmes que celles qu'il avait le jour de notre mariage, au tribunal.

Ce soir-là, j'avais beaucoup bu et je me sentais à la fois légère et pétillante, d'une manière agréable. Même si nous ne nous regardions pas beaucoup, je savais toujours où S se trouvait dans la salle. Je sentais que lui ne me lâchait pas, même s'il était en pleine discussion avec quelqu'un d'autre. J'étais en train d'onduler des hanches au rythme de la musique, sachant que S m'observait, quand un gars s'est approché pour me demander de prendre une photo avec moi.

– Pas de problème ! ai-je dit en me penchant pour poser mon verre.

Un homme mince avec un accent ; d'après moi, il s'agissait d'un touriste européen.

Même si je n'ai jamais aimé la façon dont les mecs trouvent le moyen de me toucher sous prétexte de photo, j'ai fini par m'y habituer, et donc, je suis convaincue de n'avoir même pas tressailli en sentant les doigts du gars s'enrouler autour de mon ventre nu. Ma réaction, c'était : *Si tu leur dis bas les pattes, l'échange va s'éterniser, alors pourquoi ne pas s'en débarrasser le plus vite possible ?*

– Eh, pas touche ! ai-je entendu S dire derrière nous.

J'ai fait volte-face. Adossé à un canapé, le doigt levé, il avait les sourcils froncés.

– Désolé, a dit le gars, en me lâchant immédiatement.

Je n'avais encore jamais été avec un mec qui intervenait ainsi. Mon copain avant S ne réagissait jamais quand quelqu'un s'approchait de moi ou me touchait. Je supposais que c'était sa façon de montrer qu'il me respectait, qu'il me savait capable de gérer seule ce genre de situations ; attitude qui m'avait toujours convenu, du moins je le croyais. Pourtant, en observant S, tout à fait détendu mais péremptoire, en train de dire à ce type d'aller se faire foutre, j'ai pensé : *Waouh, dis donc, c'est cool.*

Depuis, nous avons décidé de vivre ensemble et nos carrières ont évolué. Le film produit récemment par S a été bien accueilli par la critique et il y avait eu de bons résultats au box-office. Des journalistes avaient écrit des articles à propos d'un possible Oscar et quand, finalement, le film n'a pas été sélectionné, des réalisateurs importants, que S admirait, ont posté des tweets très fâchés contre « l'injustice de l'Académie ». Quand aujourd'hui nous apparaissions sur des photos de paparazzi, S est décrit comme « un producteur à succès », et parfois même on ajoute un lien vers la bande-annonce de son film. C'était ce pour quoi S avait travaillé dur pendant plus de dix ans et j'étais carrément fière de lui.

Moi, de mon côté, j'avais décidé de ne plus être actrice, en tout cas pour le moment. Je n'avais auditionné que pour deux rôles en deux ans, un chiffre minuscule par rapport à toutes les auditions que j'avais pu passer au tout début de notre histoire.

« Seuls les projets que je peux produire ou auxquels je peux participer à un niveau créatif m'intéressent désormais », j'expliquais à tout le monde.

Ce qui était la vérité. Mais il était également vrai que, putain, je ne savais vraiment plus ce que je pouvais attendre de Hollywood.

Personne dans ce milieu ne savait pourquoi j'avais cessé de jouer et la plupart considéraient que ce n'était pas par choix. Pour eux, il était

impensable que les acteurs et les mannequins puissent avoir envie d'autre chose. Toutes les femmes veulent être riches et célèbres pour être désirables. Je ne pouvais pas leur reprocher cette façon de penser. Merde, j'avais réfléchi de cette manière pratiquement jusqu'à mes trente ans.

En dépit de tous mes principes, ça m'embêtait que les gens présents à cette soirée me voient comme une ratée ou comme rien de plus qu'un beau petit cul. J'avais beau les considérer comme des connards, ça me frustrait d'avoir perdu leur estime. Quand la journée était bonne, je traitais les gens de sexistes s'ils condamnaient une femme qui tirait profit de son anatomie. Quand la journée était mauvaise, je me détestais et je détestais mon corps, toutes les décisions que j'avais prises au cours de mon existence n'étaient que des erreurs flagrantes. Surtout, à vrai dire, je savais que j'étais une personne complète et complexe, qui avait des réflexions à mener, des idées à exprimer, des choses à accomplir. J'avais si désespérément envie de leur prouver à tous qu'ils avaient tort. Le problème, c'était que je n'en avais pas encore eu l'occasion.

Maîtriser la situation, c'était important pour moi et j'avais appris que la maîtrise de l'actrice était plutôt limitée. Il était également vrai que, depuis un certain temps, je me battais contre une sérieuse dépression qui était, en tout cas partiellement, le résultat d'années passées à vouloir me rendre digérable pour le genre d'hommes avec lesquels S rigolait aujourd'hui au téléphone. La société que j'avais créée se développait et mon travail de top model continuait à régler les factures. J'avais entamé une thérapie, deux fois par semaine, et je commençais à me considérer comme capable d'écrire. Je savais que la célébrité n'avait rien à voir avec ce que j'avais pu imaginer – à coup sûr, ça ne m'avait donné strictement aucun pouvoir, contrairement à ce que j'attendais. Ce que Hollywood pouvait m'offrir pour que je me sente plus épanouie, simplement heureuse, ça n'avait rien d'évident. J'avais envie de quitter cet univers mais c'était justement l'univers dans lequel mon époux commençait tout juste à se faire une place.

Et je me retrouvais là, pas très contente mais tentant de faire bonne figure pour jouer le rôle de l'épouse toujours soutenante. J'aurais désespérément voulu que S et moi, nous puissions rire ensemble de toutes les conneries inhérentes à cette soirée mais je savais que nous n'étions pas totalement raccord sur le sujet.

Arrivés chez l'ex-Beatle, nous sommes entrés dans le hall en marbre luisant. Des tops que je connaissais s'y pavanaient dans des robes en mesh étincelantes et des stilettos de treize centimètres, tout sourire et grands gestes démonstratifs, coiffure et maquillage totalement professionnels. S et moi, on se tenait par la main en avançant vers le cœur de la réception ; il gardait sa main droite libre pour la tendre aux innombrables hommes en costar qui le saluaient avec des variations sur « Quoi de neuf, mec ? » et « Eh, félicitations, mec ». Moi, je souriais. Oubliant momentanément ma relation compliquée avec ce milieu, je ressentais une certaine fierté à voir S évoluer dans cette salle pleine de gens qui, deux ans auparavant, l'auraient sûrement beaucoup moins bien accueilli. Ça devait être agréable. Il avait consacré des années de sa vie à ce film – des week-ends, des nuits, d'interminables journées. L'observer durant tout ce temps m'avait appris bien des choses sur la patience et l'acharnement au travail.

S nous a entraînés dans un coin où s'étaient regroupés ses associés et d'autres amis. J'avais gardé mon manteau, noué serré autour de la taille, histoire de cacher ma robe moulante. Je me suis appuyée contre un tabouret haut, j'avais déjà mal aux pieds ; tout en sirotant ma tequila soda et en mâchant des bouts de citron vert, je suivais d'assez loin la conversation que S entretenait avec un musicien indé. Je sentais monter un sacré mal de tête. *Je n'aurais pas dû mettre ces chaussures, ai-je pensé. Et puis : Quoi, c'est rien, une soirée de plus en talons ? Tu l'as déjà fait et tu le referas.*

S, concentré sur sa conversation, ne se souciait pas vraiment de moi. La musique était forte, à tel point qu'il était presque impossible d'entendre quoi que ce soit sauf à s'approcher tout près du visage de son interlocuteur.

J'ai regardé le musicien se pencher à l'oreille de S, sans cesser de gesticuler en hochant la tête. *Il doit vraiment me prendre pour une potiche*, ai-je pensé, à moitié perchée sur mon tabouret et n'ayant absolument rien à dire. *Jouant exactement le rôle qu'on attend d'une épouse mannequin*, me suis-je dit. *Je n'aurais pas dû venir.*

*
* *

Trois heures s'étaient écoulées. J'avais pris un certain nombre de selfies et soutenu assez de conversations obligatoires et polies pour le restant de mes jours.

– Alors, sur quoi donc êtes-vous en train de travailler ? me demandait-on, tout sourire.

– En fait, j'essaye actuellement d'écrire un livre, je répondais.

– Quoi ?

Ils approchaient leur oreille de ma bouche, les sourcils froncés, pour tenter de se concentrer.

– Un livre, je répétais. Je suis en train d'écrire un livre.

Et là, ils reculaient pour scruter mon visage, réfléchissant avant de faire le moindre commentaire.

– Ah bon, vous faites ça toute seule ? C'est vous qui l'écrivez ?

– Oui !

Je haussais alors les épaules comme pour dire, « C'est fou, hein ? Une petite chose comme moi ! Incroyable, hein ? »

– Eh bien, c'est... cool.

Avant d'ajouter, l'air soulagé :

– Oh, j'adore ce que vous faites avec les bikinis ! Apparemment, là, vous déchirez carrément !

– Mille mercis, je disais en inclinant la tête dans un bref salut. Ça me va droit au cœur.

– Bon, je vais continuer mon petit tour.

L'un de nous deux mettait ainsi fin à la conversation et je m'éloignais, pour retrouver un échange similaire avec quelqu'un d'autre.

J'étais fatiguée. Sur la piste de danse, quelques hommes en chemise blanche à col boutonné et cravate desserrée écartaient les bras en oscillant d'un pied sur l'autre, les yeux fixés sur leur partenaire qui tournait en se tortillant. Je n'étais pas assez saoule pour faire ça. En plus, je ne voulais surtout pas me retrouver obligée d'enlever mon manteau et je sentais mes pieds enfler entre les lanières de mes sandales. S était plongé dans ses conversations.

Je me suis approchée de lui.

– Ça va ? Tu sais, ça fait un bon moment qu'on est là et il est presque une heure. Beaucoup de gens sont déjà partis, ai-je ajouté après avoir jeté un coup d'œil dans la salle comme si je la découvrais.

– OK, OK. On va saluer Miley et son agent ? Il a dit qu'on passe les voir avant de partir.

Il était saoul, je le voyais bien. J'ai poussé un soupir.

– Ils sont juste là, a dit S d'une voix forte en montrant l'autre bout de la salle. Viens.

La plupart des visages connus avaient disparu et la salle avait cet air abandonné, négligé, comme ça arrive quand tous les gens qui sont passés s'y sont saoulés avec des alcools forts. Je sentais sur moi le regard des hommes tandis que nous fendions la foule.

– Pardon, je disais en me faufilant. Excusez-moi.

Je gardais la tête baissée.

Dès que S a repéré Miley, sa main a lâché la mienne et il a accéléré l'allure. Comme j'avais mal aux pieds, je n'ai pas réussi à le suivre, ou peut-être n'en avais-je pas envie. Juste à ce moment, deux mains chaudes et moites se sont abattues sur mon dos.

– Emma !

J'ai fait volte-face pour voir sur ma gauche un homme avec d'épais sourcils noirs. Sur ma droite, il y avait la tête d'un blond, en sueur, enthousiaste. J'étais cernée. Un troisième m'a bousculée. Un liquide froid a coulé sur mes orteils nus.

– On peut faire une petite photo ? a demandé le blond, brandissant déjà son appareil numérique.

– Bien sûr, ai-je répondu alors que le flash se déclenchait et que je tentais d'afficher un sourire poli.

– Merci, Emma ! a-t-il dit.

S était peut-être à trois mètres devant moi, il parlait, il souriait de toutes ses dents en agitant les mains. J'étais furieuse, épuisée, en colère, la tête et les pieds en feu. *Pas question que je cavale derrière lui*, ai-je décidé et je me suis dirigée vers l'autre côté du bar, où j'avais repéré un ami de S qui avait travaillé sur son film.

– Salut, Nate, l'ai-je salué, imaginant S en train de me chercher.

Qu'il aille se faire foutre, ai-je pensé. *Il n'a qu'à venir me récupérer.*

Quelques minutes s'étaient écoulées quand j'ai senti la main de S sur mon coude. Je me suis retournée, l'air mauvais. Quelque chose a enflé en moi. À cet instant, j'aurais aussi bien pu le gifler qu'éclater en sanglots.

– T'étais passée où ? a-t-il demandé, agacé.

– C'est toi qui m'as larguée, ai-je répliqué. Je ne suis passée nulle part.

Il a secoué la tête d'un air sceptique, adaptant sa colère à la mienne.

– Emily, ça suffit ! a-t-il dit en levant les mains. Ce n'est pas ça qui est arrivé.

Il était très énervé. J'ai serré les dents en inspirant l'air chaud.

– Si. Je marchais derrière toi et je me suis fait chopée par deux salopards. Et toi, putain, tu t'es même pas arrêté pour regarder derrière toi et tu as continué à courir vers cette bon Dieu de Miley Cyrus. J'ai dû faire des photos avec ces mecs, ils m'ont tripoté le dos alors que moi, je t'avais demandé qu'une seule chose. Je t'avais demandé de pas me laisser, putain !

– Tu aurais pu leur répondre « Pas de photos » ! J'étais à un mètre de toi, Emily. Bon Dieu de merde.

– Tu n'étais pas à un mètre de moi. Tu étais de l'autre côté de la salle occupé à dire bonjour à Miley Cyrus.

– Oui ! Et elle, elle me demandait où toi tu étais ! Elle voulait absolument te saluer. C'est toi sa copine !

Il était tout rouge.

Il a pris une profonde inspiration en posant la main sur mon épaule. Je voyais bien qu'il essayait de se calmer. Il a commencé à parler mais une voix l'a interrompu.

– Vous deux, si je peux me permettre...

Nous avons fait volte-face : c'était l'agent de S, Berg, un verre à la main, les yeux alourdis d'alcool.

Je n'avais jamais vu Berg autrement qu'en costume et je ne le connaissais pas très bien mais le peu de temps que j'avais passé avec lui m'avait suffi pour développer une certaine antipathie à son égard. Il ne s'adressait toujours qu'à S, parlant au-dessus de ma tête. Je me disais parfois que j'étais vraiment une garce, que Berg se concentrait sur S parce que c'était son client. D'autres fois, je pensais qu'il ne devait pas aimer les femmes. En tout cas, j'étais convaincue qu'il n'avait pas très bonne opinion de moi. Il m'avait dit un jour que je devais « profiter de ma célébrité tant qu'elle dure ».

Quelques mois auparavant, au cours d'une autre soirée, Berg s'était approché du groupe de gens avec lequel je me trouvais.

– OK, faut quand même que je vous raconte ça, a-t-il annoncé au groupe, l'œil flou, flottant au-delà de moi. J'ai juste dit à des mecs : « Pas question de me niquer le cul sur ce coup-là », d'accord ?

Il s'est interrompu en se passant la main dans les cheveux, le regard fuyant.

– Et eux, ils ont dit : « Tu peux pas employer une autre expression ? »

Il a secoué la tête et bu une gorgée d'alcool.

– Cette merde, c'est vraiment grotesque. Putain de grotesque. Quand même, si je peux plus dire « niquer le cul », maintenant ?

Et là, Berg se tenait devant nous, tout huileux, manifestement saoul. S et moi, nous avons cessé de nous disputer. J'ai pris mon verre, tentant d'évacuer ma frustration.

– Vous deux, faut que je vous dise, a-t-il repris. Toi, S, ça chauffe vraiment pour toi et, franchement, j'ai vu ça que cinq fois dans ma carrière. Cinq putain de fois. Et c'est pas seulement que ça chauffe... (il a fait une pause)... c'est que t'es putain de doué.

Les glaçons cliquetaient dans son verre.

– Tout le monde sait que tu es connue, Emily, mais moi, j'ai toujours dit, S, c'est lui le bon, S c'est lui qui...

Il a baissé la voix et plongé le nez dans son verre pour boire une gorgée.

– Allez, Berg, ai-je répliqué avec un sourire forcé. Tu crois que je ne sais pas à quel point ce mec est exceptionnel ? Je l'ai épousé.

J'ai senti la main de S dans mon dos et je lui ai entouré la taille en réponse.

– On s'en fiche de ce que racontent les gens, ai-je repris. Tout ça, c'est que du baratin.

– Et Emily, a repris Berg, je sais que t'es putain de connue mais...

– Elle est vraiment putain de connue, a dit S d'une voix douce, presque comme s'il se parlait à lui-même.

Il était clairement en train de me montrer qu'il était désolé de m'avoir laissée seule avec ces deux crétins amateurs de selfies.

– Ouais, attends, écoute, je suis même pas sur les réseaux sociaux et je sais très bien qu'elle est putain de connue. Je...

Il s'est interrompu en penchant la tête sur le côté.

– Elle est genre Pamela Anderson avant l'hépatite C.

Mon corps s'est raidi, ma poitrine s'est serrée comme si quelqu'un m'avait versé de la glace le long de la colonne vertébrale, de la glace froide à brûler. S n'a pas bougé d'un millimètre mais je l'ai senti se redresser et prendre plus de place à côté de moi. Il avait le visage lisse, plat, les rides amicales autour de ses yeux avaient disparu en une seconde.

– Va vraiment falloir que tu la fermes maintenant, a-t-il déclaré d'une voix sévère, le corps immobile.

C'était le genre de choses qu'il avait déjà dites un nombre incalculable de fois à Berg, quand ils rigolaient ensemble au téléphone, mais là, ses traits s'étaient figés et Berg ne riait plus du tout.

Moi, j'avais envie de lui dire : *Tu n'es qu'une merde sexiste, Berg.* Pamela Anderson était une actrice qui s'était fait voler chez elle une sex tape, diffusée ensuite contre sa volonté. Hollywood ne l'avait pas prise au sérieux. L'industrie du film, après s'être servie d'elle comme d'un objet sexuel, l'avait transformée en grosse plaisanterie, une insulte visant toutes les femmes. Pamela symbolisait l'idée que les femmes ont une date d'expiration au-delà de laquelle elles deviennent inutilisables. Et l'hépatite C ? Mon destin était-il donc si évident ?

J'avais envie que ce mec de merde sache à quel point il était minable, nul. J'avais envie de lui dire : *Tu ne me connais absolument pas, tu n'as jamais essayé de me connaître et le fait que tu penses que ma célébrité et mon statut de femme désirable résument tout ce que j'ai à offrir, ça en dit plus long sur toi que sur moi.*

Mais c'était la soirée de S et ce Berg était l'agent avec qui il travaillait depuis le début de sa carrière. Leur relation datait d'avant notre mariage. S lui parlait pratiquement tous les jours. Le matin même, je les avais entendus discuter d'un contrat de rêve avec HBO dont Berg s'occupait. À ce niveau, Berg était un type important, influent.

J'étais pleine de ressentiment contre S qui m'avait fait venir à cette soirée, qui m'avait mise dans cette situation. J'avais envie de lui crier : *Je*

n'en suis vraiment plus là ! Je vau largement mieux que ça ! J'ai pensé à la façon dont S avait traversé la salle, une salle remplie d'hommes qui, à peine deux ans plus tôt, léchaient les bottes de Harvey Weinstein et encourageaient leurs jeunes clientes à prendre rendez-vous avec lui dans des chambres d'hôtel. Je détestais l'idée que mon mari entretenait des relations avec ces hommes, et je détestais ne pas pouvoir insulter Berg à cause de lui. Je me détestais pour avoir essayé de me faire belle. Mais plus que tout, j'en voulais à S qui me mettait en position d'avoir besoin de lui.

– Non ? Je suis allé trop loin ? a réagi Berg aussitôt, son regard passant de S à moi.

Je l'entendais parler mais sa voix et les bruits de la soirée se perdaient dans un espace gris, indifférent.

J'ai resserré mon manteau et je me suis dirigée vers Nate, assis quelques mètres plus loin ; je me suis cachée contre lui. J'ai croisé son regard alors qu'il riait, en pleine conversation. Il a scruté mon visage.

– Tu te sens bien ? a-t-il demandé.

Les mots ont jailli de ma bouche.

– Berg est saoul et il vient de dire « Tu ressembles à Pamela Anderson avant l'hépatite C » et je ne sais pas quoi faire et S est encore là-bas, avec lui.

Je voulais que Nate me dise quoi faire, me dise que je devais disparaître, me donne l'autorisation d'être indignée. N'importe quoi mais quelque chose.

– J'ai beau me creuser la cervelle pour chercher le côté positif de ses propos mais je dois avouer que je ne trouve rien, a avancé Nate. Je suis vraiment désolé qu'il t'ait dit une chose pareille. De toute façon, c'est un con.

S a surgi devant moi, sans me regarder, parce qu'il était encore en train de parler à un autre gars, l'esprit manifestement ailleurs.

– On pourrait y aller là, s'il te plaît ? j'ai demandé d'une petite voix.

Dehors, la rue était encombrée de voitures tandis que nous étions sous un auvent à écouter la pluie tambouriner sur la toile. J'ai appelé un Uber. Lorsque nous sommes sortis sous la pluie pour monter dans le taxi, nous avons été presque aveuglés par les flashes blancs des paparazzi. J'ai gardé les yeux baissés, priant pour ne pas glisser sur le béton mouillé à cause de mes talons. S a claqué la portière et le monde est devenu brusquement silencieux. Un paparazzi a couru devant la voiture, une casquette de baseball rouge perchée à l'arrière de son crâne, brandissant son appareil, flashant à tout va la banquette arrière à travers le pare-brise.

– Oh Seigneur ! a soupiré S.

L'embouteillage bloquait la voiture. J'avais les yeux brûlants de larmes. Je me détestais d'avoir autant envie de pleurer et c'est là que les larmes ont débordé, incontrôlables, implacables.

On roulait au pas ; le chauffeur a mis le clignotant. *Tic, tic, tic*. Les éclairs lumineux ont disparu. Nous avons gardé le silence pendant un moment.

– Bon, c'était...

S s'est tu.

– Écoute, a-t-il repris, je suis tellement désolé qu'il t'ait dit une chose pareille. C'était infect.

– C'est moi qui suis désolée, ai-je dit en pleurant. Je me sens tellement gênée.

S m'a entourée de son bras mais tout allait mal. Je ne voulais pas l'entendre s'excuser pour Berg ; je voulais l'entendre dire à quel point il détestait tout ce que Berg représentait. Je voulais l'entendre choisir son camp mais je savais que c'était injuste, rien n'était aussi simple. Je me suis mise à pleurer plus fort.

– Ce n'est pas à toi d'être désolée ! Bon Dieu, sûrement pas ! a-t-il dit.

J'avais la tête sur ses genoux, le visage tourné vers l'extérieur, enfoui dans ses cuisses.

– Je... Tout se serait très bien passé si seulement je n’avais pas été là, ai-je déclaré. Tout se serait déroulé normalement. Ça aurait pu être un bon moment pour toi.

J’ai frissonné. J’ai pensé à mes selfies imbéciles, à ma robe imbécile, à mon eye-liner imbécile. J’ai fermé les yeux. J’ai ressenti brusquement l’envie de disparaître. Je m’imaginais capable de respirer si profondément que mon cœur se dissoudrait dans l’air que je venais d’inspirer et alors, je ne serais plus à l’intérieur de mon corps, ni dans mon moi physique, ni dans cette voiture avec S, ni nulle part ailleurs. *C’est toi le problème*, ai-je pensé. *Il y a quelque chose qui cloche chez toi. Et si tu étais simplement éliminée de l’équation, tout irait à la perfection.*

1. « J’ai un nœud sur ma culotte parce que mon cul est un cadeau. » (NdT.)

Des hommes tels que toi

■

J'aimerais offrir à Emily une très belle opportunité qui mérite d'être étudiée.

Dans l'univers des NFT/Crypto, on s'intéresse de très près à *Treats* !, en particulier les photos incroyables que j'ai faites avec Emily pour sa première couverture ■

■ donnent l'occasion à Emily de raconter une histoire d'autonomisation que les gens vont adorer entendre.

■ le tout premier post Instagram d'Emily, c'était elle et moi brandissant cette couverture ■ sans vraiment nous rendre compte de l'importance qu'allaient prendre les réseaux sociaux.

■ Emily a continué à accomplir tant de choses absolument exceptionnelles, y compris devenir mère ■

■

██████████ ce pourrait être carrément géant, couplé avec l'histoire ██████████ qui a aidé à démarrer une carrière.

██████████

██████████

Steve¹

Salut, Steve,

Voilà un de mes passages préférés dans l'interview que tu as donnée à InsideHook (peu importe ce que c'est) en 2016, où tu parles de notre première rencontre :

Elle est donc restée assise là pendant environ une heure et personne ne s'intéressait à elle. Et elle avait ce book merdique. Cette fille faisait le mannequin lingerie pour le site de e-commerce de Frederick's of Hollywood. Y a pas pire, dans le genre. Cette nana, elle avait vraiment du mal à trouver du boulot. Elle mesurait un mètre soixante-cinq avec des très gros nibards. Tony a proposé que je la renvoie dans ses foyers, alors je suis allé la voir et je lui ai dit « Écoute, désolé. Mais il va falloir que tu partes » et elle, elle a répondu « Oh, d'accord ». Et puis, pour je ne sais quelle drôle de raison, j'ai commencé à lui parler et, en fait, c'était une nana vraiment intelligente.

Je me souviens très bien de la journée que tu décris. Je venais d'abandonner la fac et je n'avais pas encore où m'installer à Los Angeles, alors j'avais fait le trajet depuis San Diego – deux heures et demie de voiture – pour venir à notre rendez-vous. C'était un samedi. Dans la semaine, je m'étais déjà rendue deux fois à Los Angeles pour les shootings

catalogue que je faisais régulièrement et qui payaient mes factures. Ça ne me disait vraiment rien de refaire le trajet mais je comprenais bien à quel point c'était important pour moi d'ajouter des « tears », ces pages prises dans les éditos de magazine, à mon book. J'étais partie tôt le matin, en buvant du café, la radio à pleins tubes pour m'aider à rester éveillée sur l'autoroute. Quand je suis arrivée, le brouillard matinal ne s'était pas encore dissipé.

J'ai parcouru La Brea en tous sens devant ton studio photo, cherchant une place. J'étais tellement inquiète à l'idée d'être en retard et de ne pas paraître professionnelle que j'ai fini par me garer dans un parking McDonald's à côté, en priant le ciel pour ne pas me prendre une contravention ni me faire enlever le véhicule, parce que, à l'époque, je n'avais les moyens ni de l'un ni de l'autre. J'ai enfilé les talons que j'avais balancés sur la banquette arrière et j'ai attrapé mon book avec toutes mes photos de mannequin. Mon agent m'avait dit de ne pas me maquiller, mais en vérifiant ma tête dans le rétroviseur, je me suis mis un petit coup d'anticernes sous les yeux. Je tenais à te paraître toute fraîche et d'une beauté nature.

En 2017, dans le *Sun*, tu m'as décrite comme « minable » :

Elle est arrivée dans une grande robe noire genre blouse et d'horribles chaussures en plastique noir avec des talons de dix centimètres. Ça faisait genre sac-poubelle et ça cachait tout. Elle était là à attendre de voir Tony Duran, le photographe, et il m'a demandé de la renvoyer chez elle.

D'après toi, tu as commencé à engager la conversation tu ne sais « pour quelle drôle de raison », mais cette conversation, elle n'avait rien d'accidentelle. Même si tu avais presque cinquante ans, soit trente ans de plus que moi, je t'ai décrypté instantanément. Je savais ce qui me restait à

faire ; des mecs comme toi, j'ai dû en impressionner toute ma vie, et me montrer heureuse du moindre signe d'attention de leur part. J'étais encore une ado mais savoir comment m'y prendre pour me faire remarquer par des gens dans ta situation, c'était déjà une seconde nature chez moi. Je me suis approchée, je l'ai jouée cool et je t'ai fait des compliments sur ton gigantesque poster de *Blow-Up*.

– J'adore ce film, ai-je dit.

C'était la vérité. Je l'avais découvert l'été où j'étais en première, dans le cadre d'un cursus artistique à San Francisco. Je fumais du shit et je traînais dans ma piaule, jouant avec l'idée de devenir une artiste, quelqu'un susceptible un jour ou l'autre de réaliser un film plutôt que de se mettre à poil dedans. Mon professeur nous avait montré *Blow-Up* pour sa valeur cinématographique, mais moi, j'avais été frappée par les femmes dans ce film ; par leur beauté, leur caractère désirable et leur glamour. Leur désespoir à l'idée d'être vues à travers l'objectif du photographe *blasé* prenait tout son sens pour moi. J'avais la même affiche, quoique d'un format réduit, qui attendait d'être encadrée et accrochée dès que j'aurais trouvé un endroit où vivre.

– Vraiment ? as-tu demandé avec ton accent anglais en te retournant pour me regarder.

Les hommes ne remarquent jamais à quel point les femmes sont calculatrices. Ils pensent que les choses se produisent « pour je ne sais quelle drôle de raison » alors que les femmes se mettent à entonner des chansons, à faire le poirier et à se lancer dans des danses élaborées pour que, justement, ces choses arrivent.

Tu as commencé à parler de ta carrière. Tu m'as raconté que tu avais travaillé pour *Playboy* et que ton nouveau magazine, même s'il était plein de filles à poil, n'avait « vraiment rien à voir ».

Ça t'a bien excité quand j'ai dit que j'avais fait les arts appliqués. Comme ça a dû être surprenant pour toi de découvrir que j'étais, pour

employer ton expression, « en fait, une nana vraiment intelligente ». La simple mention d'un film prétentieux – c'était tellement facile de bousculer tes suppositions.

Je me demande combien de femmes tu as sous-estimées dans ta vie, passées en pertes et profits parce que tu considérais qu'elles n'avaient rien à offrir au-delà de leur apparence physique. Il ne leur a pas fallu longtemps pour apprendre que ce qu'elles avaient dans la tête était beaucoup moins valorisé que la forme de leur corps. Je parie qu'elles étaient toutes plus intelligentes que toi.

Tu as sorti des gros albums bien épais de photos érotiques vintage. Tu as dit qu'ils étaient source d'inspiration pour ton magazine. Peut-être que ça te fragilisait d'être un photographe ringard de *Playboy*, un aspirant Hugh Hefner, alors tu t'es précipité pour me prouver que tu étais un artiste après que je t'ai signalé que mon père était peintre. Ou peut-être voulais-tu simplement me mettre à l'épreuve, voir si je comprenais vraiment les références que je citais. J'ai désigné les photos qui me plaisaient, en poussant des *ooh !* et des *aah !* au fil des pages luisantes qui grinçaient un peu.

J'ai dû dire quelque chose de pertinent, parce que tu as levé les yeux des pages ouvertes d'un livre d'Helmut Newton pour me regarder et prendre le temps de m'examiner, comme si tu me voyais vraiment pour la première fois. C'est à ce moment-là que tu m'as demandé de me déshabiller.

– Pourquoi tu ne retirerais pas tes vêtements pour garder juste une petite culotte ? as-tu dit en me montrant les toilettes.

Je l'ai jouée pleine de nonchalance. « Oh, d'accord », tel est le souvenir que tu as de ma réponse. En l'occurrence, nos souvenirs se recoupent. Mais ce que tu ignorais, c'était à quel point j'étais profondément satisfaite. J'étais contente que notre échange t'ait amené à m'en demander davantage, heureuse que le trajet fait à l'aube se révèle finalement utile, peut-être.

J'imagine que, de ton point de vue, cela aurait dû être le moment où je te disais merci. Quand j'étais plus jeune, j'aurais sûrement pensé la même chose. Passant outre ma tenue peu appétissante et mes chaussures bon marché, tu t'étais dit pourquoi pas, c'est plutôt agréable de discuter avec elle, on lui donne sa chance, on voit avec quoi elle travaille.

De toute façon, estimait une partie de moi, *j'adore être toute nue, qu'est-ce que ça peut foutre*. Je commençais tout juste à comprendre que, en réalité, tout le monde en avait quelque chose à foutre. Et j'apprenais que cette attention, je pouvais l'utiliser à mon avantage. J'avais envie de tâter le terrain : quel est le pouvoir de mon corps ? Ce pouvoir m'appartient-il, d'ailleurs ?

Quand je suis sortie des toilettes topless, je me suis tenue très droite, sans cacher mes seins. Je croyais que si je me déshabillais avec fierté, si je ne me laissais pas embarrasser par ma nudité, je réussirais peut-être à t'intimider, à inverser la tendance. Mais bien entendu, il n'y avait aucune chance pour que ça marche, alors que nous vivons dans un monde où des millions de femmes sont prêtes à sauter sur l'occasion pour gagner l'attention d'hommes comme toi, Steve.

J'étais déjà experte dans l'art de m'évaluer à travers le regard des hommes. Ces derniers temps, je m'étais mise à fumer des cigarettes et à sauter des repas pour garder la taille très fine, j'étais donc assez certaine que tu allais être impressionné. Et je ne m'étais pas trompée. Quand tu as vu mon corps, tu as écarquillé les yeux.

– Putain de bordel, as-tu dit. Mais tu cachais où tout ça ?

Tu m'as prise par la main et tu m'as fait traverser le studio en passant devant les autres mannequins, jusque là où était le photographe, et moi, j'avançais derrière toi en chancelant et en pouffant de rire, vêtue en tout et pour tout de mon slip et de mes talons. Quelle consécration, je pensais, d'être ainsi reconnue par toi comme quelqu'un d'exceptionnel.

J'avais dix-neuf ans. J'adorais conduire le long de la côte, les vitres baissées, en écoutant de la musique. J'adorais l'odeur de ma peau quand je m'étais roulée dans le sable après avoir bu trop de sangria, sur la plage avec mes copains. Je mourais d'impatience de rencontrer le genre de gens cool et intelligents que je croyais pouvoir trouver à L.A. si je gagnais suffisamment d'argent pour m'y installer ; excitée par le monde des adultes, et où j'allais pouvoir trouver ma place et qu'est-ce que j'allais pouvoir faire ? Tu t'en souviens, toi, à quoi ça ressemble d'avoir dix-neuf ans ?

*
* *

Un soir, au moment de quitter une boîte de nuit, un musicien célèbre a cueilli vingt jeunes filles sur le dancefloor et les a fait asseoir dans une pièce à côté de son studio d'enregistrement jusqu'à cinq heures du matin. Il leur a pris leurs téléphones, il leur a fait signer des accords de confidentialité et il les a parquées toutes ensemble, dans un coin, en attendant qu'il ait fini de jouer son nouvel album devant des amis. Après, ils iraient tous faire la fête, a-t-il annoncé. Un type que je connais était présent et, au moment où il est parti, il a vu les filles regroupées au même endroit. D'après lui, la pièce ressemblait à un authentique enfer.

J'imaginai les filles épuisées, sans Internet, sans appareils photo et sans textos pour se distraire. Légèrement saoules. Je voyais leurs soutiens-gorge push-up, leurs bouclettes aplaties sous les néons.

Pourquoi crois-tu qu'elles attendaient dans cette pièce, Steve ?

Peut-être d'ici de longues années, peut-être la semaine prochaine, ces filles, brusquement, se sentiront bouleversées, mais sans savoir par quoi. *Mais d'où leur vient donc cette réaction ?* Elles n'en auront vraiment aucune idée, elles seront incapables de l'expliquer, mais ce sera à cause de la façon dont elles avaient accepté de rester enfermées dans cette pièce. De la façon dont elles s'étaient maquillées et sapées. Elles se sentiront nulles et elles ne pourront le reprocher qu'à elles-mêmes.

J'avais si désespérément besoin de consécration masculine que j'étais disposée à m'en accommoder même quand elle se présentait noyée dans le manque de respect. J'étais ces filles dans cette pièce, j'attendais, prête à faire commerce de mon corps et à mesurer mon estime de soi à l'aune d'un système de valeurs qui tournait autour des hommes et de leur désir.

*
* *

Étais-je inconnue quand nous avons travaillé ensemble ? t'a-t-on demandé. « Pas pour longtemps, as-tu répondu. J'ai reçu tous ces mails de gens comme Kanye West et Adam Levine qui voulaient l'utiliser dans leurs campagnes de pub. Et puis Robin Thicke m'a appelé. »

Tu as raison, j'ai eu droit à beaucoup d'attention de la part d'hommes célèbres et puissants. Voilà comment j'ai eu l'occasion de travailler, de gagner de l'argent et aussi de bâtir une carrière. Robin Thicke et Adam Levine m'ont engagée pour tourner dans leurs clips. Dans celui de Maroon 5, je chevauchais Adam Levine en slip pendant qu'il me passait tout le corps à la peinture bleue.

L'année où je t'ai connu, un homme célèbre m'a fait faire tout le voyage de Los Angeles à Londres, en me promettant un travail intéressant. J'ai atterri le matin, complètement déphasée en raison du décalage horaire et tout endolorie à cause de l'étroitesse du siège dans un avion bondé. Mon agent m'avait dit que j'aurais une heure pour me rafraîchir avant de partir pour le studio du gars, mais le téléphone de l'hôtel a sonné dès que j'ai mis le pied dans la chambre pour m'avertir qu'une voiture m'attendait en bas. Au studio, toute une équipe m'a fait changer de vêtements et m'a poussée sur une estrade à quelques mètres au-dessus de l'endroit où le gars était assis. Il a longuement examiné mon corps en gardant une expression indéchiffrable et puis j'ai été virée. J'étais soulagée à l'idée que le casting était terminé. Je voulais aller dormir dans ma chambre d'hôtel mais

quelqu'un m'a prévenue que l'homme célèbre voulait que je vienne boire un verre avec lui.

– D'accord, ai-je dit. Pas de problème.

En voyant mon reflet dans le miroir, je me suis dit que j'avais l'air épuisé. *Quelle heure était-il donc à Los Angeles ?* me suis-je demandé, en ayant peur de la réponse.

La conversation sur la banquette arrière de sa voiture s'est révélée assez embarrassante tandis que son ami ou son assistant (d'après mon expérience, les amis des hommes célèbres semblent tous faire partie de leur personnel) était assis devant, sur le siège passager. Quant au chauffeur, il regardait droit devant lui, un vrai robot. Le gars a ouvert son ordinateur portable et s'est mis à pianoter paresseusement sur son clavier pendant que nous parlions. Moi, j'observais les voitures qui roulaient au pas dans la rue. Quand je me suis tournée vers lui, j'ai vu qu'il me montrait l'écran. On y voyait deux hommes et deux femmes en plein rapport sexuel. Le gars a désigné du doigt un des corps.

– Celui-là, c'est moi.

Il a souri, les yeux fixés sur l'écran.

Lorsque j'avais accepté d'aller à Londres, mon agent m'avait dit que je pouvais compter sur lui si j'avais besoin de quoi que ce soit.

– Pas de problème pour jouer les méchants, avait-il affirmé.

Quand la voiture s'est arrêtée devant un hôtel de luxe, je lui ai envoyé vite fait un mail, sans donner trop de détails, lui demandant de faire signe à son contact pour me libérer.

Nous nous sommes assis, nous avons commandé de quoi boire et, exactement comme avec toi, Steve, j'ai fait de mon mieux pour me présenter comme n'étant pas seulement un corps. J'ai parlé d'art, j'ai parlé de musique et même de politique. D'une manière qui me rappelait notre première rencontre à toi et moi, nous sommes sincèrement tombés d'accord sur un certain nombre de choses.

Tous les trois, nous avons pris un ascenseur pour monter dans sa suite. Nous sommes restés assis une bonne heure dans son salon avant que l'assistant ne s'assoupisse sur le canapé, les yeux révulsés. L'homme célèbre a encore ouvert son ordinateur portable pour passer une vidéo que j'avais faite pour *Treats* !

– Oh bon sang, a-t-il dit en désignant mon corps nu en pleine activité. Je ne peux pas m'arrêter de vous regarder.

Comme c'est bizarre, ai-je pensé. *Je suis justement là, devant vous.*

J'ai vérifié mes mails pour voir si mon agent m'avait répondu.

« Tu es une grande fille, Emily. Tu dois pouvoir gérer ça toute seule. »

J'ai rassemblé mon courage et je me suis levée, en parlant suffisamment fort pour réveiller l'assistant : il était temps pour moi de partir. Alors que nous nous apprêtions à sortir, l'homme célèbre s'est levé pour me serrer dans ses bras. Il a collé son corps contre le mien et puis, lentement, il m'a embrassée dans le cou. Brusquement, nous étions seuls ; l'assistant avait disparu derrière la porte fermée. J'ai ri nerveusement, en essayant d'alléger l'ambiance.

– J'ai un petit ami, ai-je dit, sachant qu'invoquer la propriété d'un autre pouvait le décourager.

Il a inspiré mon parfum.

– Je vous appellerai bientôt, ai-je promis en souriant poliment mais en posant mes mains sur ses avant-bras pour les décoller de mon corps.

Le lendemain matin, c'est l'alarme de mon téléphone qui m'a réveillée et je me suis rendu compte que ni mon agent ni l'homme célèbre n'avaient prévu de voiture pour m'emmener à l'aéroport. Je me suis retrouvée à l'arrière d'un taxi noir et froid et je regardais le montant augmenter sur le compteur tout en convertissant dans ma tête les livres en dollars, en espérant que ma carte de crédit pourrait couvrir la somme.

L'homme m'a inondé de mails des mois durant. Il a également téléphoné à plusieurs reprises, chaque fois d'un numéro différent et toujours

à des heures du jour ou de la nuit très bizarres. J'ai cessé de décrocher quand il s'agissait de numéros que je ne reconnaissais pas. N'empêche, j'étais flattée d'être ainsi poursuivie par cet homme puissant. Je savais que si je menais bien ma barque, si je me débrouillais pour me différencier des autres femmes tout en maintenant des limites claires, je pourrais bénéficier de la notoriété et des boulots qu'il était en mesure de m'offrir. Mais franchement, le cœur n'y était pas. Mes réponses étaient contradictoires et peu fiables. Alors que j'avais inventé une excuse pour éviter de le voir pendant qu'il était à Los Angeles, il m'a écrit : « Je voulais vraiment faire de vous ma muse et ça faisait des années que je n'en avais pas eue... »

*
* *

Si on visite New York, on a toutes les chances de passer devant. Dans Central Park, sur le Manhattan Bridge, à Columbus Circle ou dans le bâtiment principal de la Bibliothèque publique de New York. Peut-être avez-vous admiré cette statue dorée au sommet de la mairie, downtown ? Elle est partout : sur les ponts, sur les immeubles, dans les parcs, dans les fontaines. Rien qu'au Met, il existe trente statues représentant son corps. Toutes ces statues qui se ressemblent sont celles de la même femme.

Audrey Munson a été découverte par un photographe pendant qu'elle était en train de lécher les vitrines avec sa mère sur la Cinquième Avenue. Peu de temps après, encore adolescente, Audrey a posé nue pour la première fois. Elle est rapidement devenue le modèle préféré des sculpteurs et des peintres de l'époque, car ils étaient tous obsédés par la forme de son corps, par ses seins, et même par les fossettes de ses reins. (Un sculpteur l'a prévenue : « Garde bien ces fossettes, ma petite. Et si jamais tu les vois disparaître : renonce à la tarte aux pommes. ») En 1913, le *Sun* de New York a écrit : « Plus d'une centaine d'artistes ont été d'accord pour dire que si le nom de Miss Manhattan doit revenir à quelqu'un en particulier, c'est bien à cette jeune femme. »

Moins de deux décennies plus tard, elle a fait une tentative de suicide. À quarante ans, on l'a envoyée dans un hôpital psychiatrique. Elle y a passé tout le reste de son existence ; elle est morte à cent quatre ans et elle a été enterrée dans une tombe anonyme.

J'imagine que c'est bien là le cycle de vie d'une muse : être découverte, se retrouver immortalisée par l'art sans être jamais payée en retour et mourir dans l'anonymat.

Audrey elle-même a écrit : « Que deviennent les modèles des artistes ? Je me demande souvent si beaucoup de mes lecteurs ne se sont pas déjà retrouvés devant un chef-d'œuvre, une sculpture magnifique ou un tableau remarquable représentant une jeune fille, le renoncement à tout drapé accentuant plutôt que diminuant sa pudeur et sa pureté, et s'ils se sont posé la question : "Mais où est-il à présent, ce modèle qui était si beau ?" »

Je pense à elle et à toutes les femmes nues qui tapissent les murs et remplissent les salles des musées, certaines si anciennes que leurs corps ont perdu toute couleur et que leur tête de marbre a fini par tomber. Il serait facile de confondre toutes ces exhibitions avec des marques de respect, avec des hommages rendus. Mais qu'a été la vie de ces femmes ? Et quels étaient leurs noms ? Personne ne s'en souvient.

*
* *

Croyais-tu donc que les interviews que tu as données sur moi, je ne les avais pas lues, Steve ? Ou croyais-tu que tu n'aurais plus jamais rien à me demander, et donc que ça n'avait aucune importance ? Peut-être simplement n'as-tu pas du tout pensé à moi. C'est sans doute la vérité.

Tu seras peut-être surpris d'apprendre que la première fois que j'ai lu tes propos, je n'étais pas en colère. Ces remarques, tu les as faites cinq ans après notre première rencontre. Je venais d'avoir vingt-cinq ans. J'étais devenue célèbre et le magazine pour lequel tu avais vendu une maison était en train de couler (les jumeaux Winklevoss t'avaient-ils déjà poursuivi ? Ou

bien est-ce arrivé plus tard ?). Mais la situation n'avait pas vraiment changé. J'étais toujours une jeune femme qui déposait son estime de soi entre les mains d'hommes tels que toi.

Je n'étais pas en colère, parce que, d'après moi, tu avais eu raison : mes chaussures gâchaient vraiment tout. Je ne savais pas m'habiller. Je suis petite. Tant que je ne suis pas nue, je n'ai rien de particulier. Je devrais m'estimer heureuse que tu m'aies regardée deux fois plutôt qu'une. Si ça n'avait pas été le cas, qui sait ce qui aurait pu se passer ? Comme tu l'as dit : « Je sais parfaitement où elle serait et ce ne serait pas là où elle est maintenant. »

Je me sentais également honteuse. Je me détestais pour avoir tenté de t'impressionner. Ça n'était pas comme si je t'avais bousculé pour pouvoir avancer dans la vie. Ça me donnait plutôt l'impression de m'être trahie moi-même, de m'être fétichisée pour te paraître séduisante. Même la façon dont tu m'as qualifiée d'« intelligente » m'a piquée au vif. Je me détestais d'avoir utilisé tout ce qui était cher à mon cœur pour conquérir ton attention.

Tes interviews, je les ai gardées pour moi. J'étais trop mortifiée pour partager avec mes proches ce que tu avais raconté. Je me refusais à courir le risque qu'ils tombent d'accord avec toi. Je ne voulais pas qu'ils me voient comme toi tu me voyais.

Être en colère, cela ne faisait pas partie de ma personne.

Pas encore.

*

* *

Nous allons nous lancer dans cette recherche de mannequins ; je veux trouver douze autres Emily et faire d'elles des stars et leur offrir une incroyable rampe de lancement pour leur carrière... Donc, si j'arrive à découvrir en Russie une fille actuellement occupée à

ramasser les pommes de terre et à la mettre dans ce calendrier pour qu'elle devienne célèbre, ce serait absolument génial !

Tu as réussi ton casting. Il y a une vidéo sur le Net, montée sur fond de techno aérienne. Des jeunes femmes en bikini passent en flottant, leurs chevelures ondoyant derrière elles pendant qu'elles arquent le dos en envoyant des baisers à la caméra derrière laquelle tu es accroupi. À mesure qu'elles défilent l'une après l'autre, chacune tient un tableau blanc sur lequel son nom s'inscrit en clair. Puis le tableau s'efface et vient s'y inscrire le nom de la jeune femme suivante.

Il m'est insupportable de penser que tu as utilisé mon nom pour recruter ces filles. Je déteste que tu me désignes comme un exemple et que tu affirmes : *Regardez ce que vous pouvez obtenir si vous savez accrocher mon regard.*

Maintenant, je suis en colère, pas seulement par rapport à moi mais pour la « fille en Russie » et toutes les jeunes femmes et les filles qui te voient comme un dragon devant lequel elles font la queue pour être jugées comme baisables ou pas.

Je veux dire à ces filles que je ne suis pas sûre que ça vaille le coup – pas plus l'argent que l'attention obtenue. Je mentirais si je disais que la célébrité ne va pas de pair avec des cadeaux : qui prendrait la peine de lire ce que j'écris si je n'avais pas su impressionner des hommes comme toi ?

« Alors, permettez-moi de le dire, cette fille n'aurait jamais eu la carrière qu'elle a eue si elle était restée habillée », affirmes-tu.

Je comprends pourquoi tu penses que c'est la vérité.

David Fincher a dit dans une interview que, alors qu'il cherchait à recruter, pour jouer dans *Gone Girl*, une fille qui aurait obsédé les hommes et que les femmes auraient détestée, Ben Affleck avait proposé mon nom.

Obtenir un rôle dans un film sérieux dont le casting était fait par un réalisateur tout à fait respecté, voilà une chose dont j'étais fière. J'avais

ainsi un atout important à ajouter sur mon CV et d'autres réalisateurs (presque toujours des hommes) ont été favorablement impressionnés par mes bonnes relations avec Fincher. Dans les interviews, je savais expliquer les raisons pour lesquelles j'avais obtenu le rôle, comment je l'avais enregistré, et finalement gagné en passant l'audition en chair et en os devant lui.

Mais dans son film, j'étais topless. Et même si j'avais le nouveau titre d'« actrice », un compte en banque qui grossissait et des fans qui me reconnaissaient dans la rue, je commençais aussi à récolter sur le Net des commentaires qui me remplissaient de haine de soi : « cette fille est incapable de rester habillée » ; « des jolis nichons mais il ne se passe pas grand-chose d'autre » ; « profite de ton quart d'heure avant que ces trucs ne commencent à tomber ». Les coiffeurs sur le plateau de *Gone Girl* m'ont prévenue qu'il était temps d'arrêter les shootings toute nue maintenant que je n'étais plus seulement une muse et un mannequin – mais leurs conseils étaient déroutants : n'avais-je pas décroché ce rôle, du moins en partie, parce que je m'étais déshabillée pour des hommes tels que toi, Steve ?

*

* *

Tu te souviendras du moment où tu m'as embrassée. Ou peut-être pas. Nous nous disions au revoir après la soirée de lancement du numéro de ton magazine dont je faisais la couverture. Il était tard et j'étais saoule à force de champagne sponsorisé et de l'état tout à fait particulier dans lequel tu m'avais plongée ce soir-là. Tu avais utilisé mon corps et les photos que tu en avais pris pour la promotion de ton magazine mais, à l'époque, je n'étais pas polarisée sur cet aspect de notre dynamique. Au lieu de ça, j'avais l'impression que cette soirée chic, tu l'avais donnée en mon honneur, avec tous les invités présents pour célébrer la fille la plus désirable du jour (moi) sur toute la terre (Los Angeles).

Une amie mannequin, qui avait dix ans de plus que moi, avait appelé un taxi pour nous ramener à la maison.

– Je te déposerai au passage, a-t-elle dit.

Je me suis tournée vers toi pour t’embrasser et te remercier. Tu as poussé ton corps contre le mien et, doucement, tu m’as bécotée deux fois sur la bouche avant d’appuyer tes lèvres contre les miennes. Tu as glissé ta langue entre mes dents. Je t’ai rendu ton baiser. J’ai pensé à ta manière de te planter devant les photos agrandies de mon corps nu (elles étaient à vendre, je l’avais appris en voyant les prix marqués dessus) pour raconter à tout le monde que je n’étais pas une fille banale, me tenant d’une main par la taille et de l’autre brandissant une minibouteille de Moët.

Ma copine a mis fin au baiser.

– Allez, viens, ma petite ! Faut qu’on y aille ! a-t-elle crié en m’attendant, la portière ouverte.

Tu t’es reculé, l’œil luisant d’excitation. Tu étais assez vieux pour être mon père et tu savais que je n’aurais pas dû t’embrasser, mais tu as haussé le sourcil comme si tu n’attendais que mon signal pour me sauter dessus. J’ai éclaté de rire, j’ai senti une vague de joie me submerger devant la force que me conférait temporairement d’être l’objet de ton désir. Ma copine m’a attrapée par le poignet, m’éloignant de toi sans douceur.

– Salut, Steve, a-t-elle dit en me fourrant dans la voiture avant de claquer la portière.

Je ne lui ai pas résisté. La vérité, c’était que tu ne m’intéressais absolument pas, seul comptait ce que tu m’avais fait ressentir, et la façon dont tu m’avais regardée.

– Tu ne vas pas faire ça, a-t-elle marmonné.

Il faisait sombre sur la banquette arrière. J’étais assise à côté d’elle, plutôt bourrée, encore un peu secouée par le baiser et légèrement gênée de l’autorité dont elle avait fait preuve à mon égard. J’étais perdue. Dans ma naïveté, je considérais qu’elle avait tenté d’exercer un contrôle sur moi.

Maintenant, je pense à son profil grave, à peine éclairé, et je comprends. Ce qu'elle avait dû vivre avec des hommes tels que toi pour acquérir cette sagesse que je n'avais pas encore.

Penser aujourd'hui que j'aurais pu te laisser revendiquer mon corps et l'utiliser également de cette façon, ça fait peur. Comme cela aurait été infiniment plus difficile pour moi de vaincre ma honte d'avoir tenté de t'impressionner, ma honte de ce vertige et de cette reconnaissance que j'avais exprimée et ma honte de me voir prête à te céder si facilement mon corps.

Tu dis dans ton interview :

Personne n'a plus envie de voir un vieil homme baiser avec des jeunes filles. C'est gênant. Ça a pu fonctionner dans les années soixante-dix mais, de nos jours, les femmes sont tellement plus indépendantes et plus fortes, et tout ça a changé. Je ne suis plus jeune et ces filles ont la moitié de mon âge.

Un jour, tu as feuilleté ton magazine et tu as désigné un mannequin, topless et la bouche ouverte, pour me signaler que tu avais couché avec elle. Tu as fait mine d'en être légèrement penaud mais je ne sais pas si c'est mieux ou pire de découvrir que tu as compris.

*

* *

Tu te souviens du triptyque de mon corps nu ? Je ne voulais pas faire ce shooting mais mon agente avait dit que c'était pour sensibiliser au cancer du sein et toi, tu as promis que ça ne me prendrait pas plus d'une heure.

– Un pourcentage des ventes ira à des associations caritatives, a-t-elle affirmé. Et Sam Bayer est un réalisateur respecté, actif. C'est pas mal de travailler avec lui.

J'ai cédé et, ensuite, je suis allée dans la galerie voir l'expo où les photos en noir et blanc de seize femmes, des agrandissements de près de quatre mètres, s'alignaient sur les murs d'une salle immense. Nous avons été découpées en trois parties : nos têtes près du plafond, nos seins et nos torsos au milieu et, à hauteur d'œil, nos vagins.

Quelques années plus tard, j'ai vu sur Instagram que ma photo s'était retrouvée accrochée dans une boîte de nuit à L.A. J'avais été taguée sur des photos où on voyait des hommes et des femmes poser devant la partie inférieure de mon corps, en faisant des gestes obscènes. Le nu était là depuis déjà des années et des années et je crois qu'il y est encore aujourd'hui.

*
* *

Je te plais, maintenant que je porte de plus jolies chaussures. Tu es prêt à me considérer comme une collaboratrice puisque je ne suis plus une enfant, puisque j'ai grandi et que je suis devenue, comme tu l'as fait remarquer, une mère. (Comme c'est drôle à quel point les hommes voient le cycle de la vie des femmes de façon simpliste ! D'objet sexuel à mère pour aller vers quoi ? L'invisibilité ?)

Le manque de respect que tu as manifesté à mon égard est terrifiant. Il est ironique que tu cherches à te rapprocher de moi à propos d'un NFT – un jeton cryptographique non fongible, une chose où il n'est question que de propriété et de sujets recevant ce qu'on leur doit une fois qu'ils ont été reconnus – alors que tu as passé les dix dernières années à faire tout sauf admettre ce qui m'appartenait en propre : ma carrière et mes photos. Je remarque que, sur ton canal Vimeo, tu fais maintenant payer 3,99 dollars à ceux qui veulent regarder les vidéos de mes shootings.

*
* *

J'ai longtemps été dans l'incertitude : te devais-je de la reconnaissance, tant pour notre amitié que pour les possibilités que tu m'as offertes ? Mais toute reconnaissance m'a désormais quittée. Je ne crois pas du tout que je te doive la moindre chose. Je ne me reprocherai plus jamais d'être devenue cette petite affaire facile à digérer pour toi. J'ai mûri, je suis au-delà de la honte et de la crainte, je suis en colère. Ce n'est pas beau mais ça ne me fait pas peur. J'en veux davantage pour moi. Je suis prête à révéler toutes mes erreurs et mes contradictions, pour toutes les femmes qui ne peuvent pas en faire autant, pour toutes les femmes qu'on a traitées de muses sans même connaître leur nom, dont le silence a toujours été interprété comme un consentement. Pour en arriver là où je suis, c'est sur leurs épaules que je suis montée.

Encore une chose, Steve. Mon premier post sur Instagram, ce n'était pas une photo de toi et moi. Non, mon premier post, c'était le 21 février 2011, avant même que nous nous soyons rencontrés. C'est une photo de ma meilleure amie et elle sourit.

[1.](#) Il s'agit là d'un mail expurgé adressé à mon précédent agent en 2020.

Délivrances

Dans mon rêve, je suis en train de crier. J'ai le visage poisseux de larmes. Une silhouette se dresse devant moi. Parfois, il s'agit de quelqu'un dont je suis proche ; d'autres fois, c'est quelqu'un à qui je n'ai plus pensé depuis des années.

Il y a des nuits où ce n'est personne en particulier, juste une présence. Nous nous trouvons toujours dans un endroit issu de mes souvenirs : dans la rue où j'ai grandi ou dans un appartement que j'ai quitté il y a longtemps. Peu importe le décor, une seule chose reste constante : ma rage. Je crie. Je sanglote. Je veux que ces individus reconnaissent ma douleur. Je fais des efforts, j'essaye d'attirer leur attention mais ils demeurent indifférents, sans réaction.

Je finis par m'approcher pour les frapper mais mes bras pèsent si lourd que j'ai du mal à lever les poings. Quand je touche enfin quelque chose, il n'y a aucun impact, comme si j'étais faite de rien. Il n'y a aucune satisfaction, aucune délivrance.

Je me réveille de ce cauchemar le cœur battant, en proie à la panique et à un sentiment d'urgence. Je suis horrifiée par ma colère ; embarrassée d'une telle violence. Qu'est-ce qui cloche chez moi ? Pourquoi est-ce que je suis prise d'une telle rage, aussi mauvaise, aussi destructrice ? Je me refuse à réfléchir à ce qui pourrait expliquer ma détresse. Je me dis que je ne mérite pas un tel paroxysme de fureur. Je ne parle de mon rêve à personne.

Une fois, j'ai demandé à S si ça lui arrivait de rêver qu'il se battait.

– C’est horrible ! Y a pas pire !

J’espérais qu’il comprenne l’ampleur de ma frustration.

– Tu n’as pas la moindre force. C’est comme être un fantôme. Quelqu’un dépourvu de corps.

Il a haussé les épaules en me rappelant que lui, il n’avait jamais aucun souvenir de ses rêves.

Un matin, un mois environ après avoir accouché de mon fils, je me réveille après ce cauchemar et je suis incapable de me débarrasser de l’intensité de ce que je ressens. Je fais une séance en visio avec ma psy et je lui décris ce qui se passe. Elle écoute attentivement, de manière expressive – comme font les psys – avant de parler.

– Dans la vie, où part donc votre colère ? Comment vous en délivrez-vous ?

– Je ne m’en délivre pas, je réponds sobrement.

Une femme en colère, ça ne plaît à personne. C’est la pire sorte de méchante : une sorcière, détestable, laide, pleine d’amertume et de malveillance. D’aigreur. Je fais n’importe quoi pour éviter ce sentiment, n’importe quoi pour m’empêcher d’être une femme comme ça. Je fais de mon mieux pour que tout ce qui ressemble à de la colère paraisse plein d’audace et de charme, tellement sexy. Je replie ça tout petit et je le mets de côté. Je fais appel à ma meilleure astuce – je communique ma tristesse –, quelque chose de doux et de vulnérable, quelque chose d’accueillant, une chose dont il faut prendre soin.

Ma psy me scrute, ses lunettes cerclées de noir lui font des yeux exorbités sur mon écran.

– Et si vous veniez jusqu’ici rien que pour pouvoir casser ? propose-t-elle.

*

* *

Dans son cabinet, je suis horrifiée en la voyant prendre un saladier en verre rempli de bombes à eau multicolores.

– Oh non, je dis en faisant la grimace, je déteste déjà ça.

Je l’imagine en train de remplir les bombes à eau avant que je n’arrive et j’en frissonne d’humiliation. Je monte derrière elle en traînant les pieds jusque sur le toit de l’immeuble.

Elle pose le saladier en verre par terre et se met debout devant moi. Habitée à la voir toujours assise, je suis surprise de constater qu’elle est plus petite que moi. Avoir conscience de son aspect physique, ça me met mal à l’aise. Je resserre un peu plus mon manteau et j’évite son regard en observant les immeubles autour de nous qui semblent nous enfermer. Elle me dirige tout au long de l’exercice.

– Je l’ai déjà fait, déclare-t-elle charitablement. Il faut vous... grandir au maximum !

Elle écarte bras et jambes. Elle ouvre la bouche jusqu’à ce qu’elle forme un large O. Sa gentillesse me donne l’impression d’être ridicule mais, plus que tout, pathétique. *Un tel niveau d’égocentrisme, je me dis. En est-on vraiment arrivée là ? Je suis vraiment sur le point de balancer des bombes à eau roses et vertes contre un mur ? Bon Dieu. J’ai bientôt trente ans.* À mon grand étonnement, des larmes brûlantes jaillissent sous mes paupières. Je ris, gênée, et j’en essuie une au passage.

– Pourquoi pleurez-vous ? demande-t-elle.

– C’est tellement bête, tout ça, je réponds en réprimant un sanglot.

– Je ne crois pas que vous pleurez parce que c’est bête.

Elle s’accroupit à côté du saladier et choisit une bombe à eau. Je la prends en remarquant à quel point elle est fragile entre mes doigts.

J’ai lu quelque part que les femmes pleurent plus facilement que les hommes quand elles sont en colère. Je sais que les femmes pleurent de honte. Nous avons peur de notre colère ; nous sommes embarrassées par la façon dont cela nous transforme. Nous pleurons pour étouffer ce que nous

ressentons, même quand il s'agit de nous faire comprendre quelque chose, même quand ce que nous ressentons a pleinement le droit d'exister.

Je frissonne, agrippée à la bombe à eau. Je la jette contre le mur, je la regarde exploser discrètement et j'ai conscience d'une vague contrariété.

– Je ne suis pas convaincue que ce soit très efficace. Faut-il vraiment que les bombes soient aussi colorées ? je dis.

Elle rit puis elle me tend un petit bocal.

– Je ne crois pas qu'il soit en verre, pas sûr qu'il se casse. Mais c'est peut-être mieux que les bombes à eau.

Je prends le bocal et, délibérément, je le balance contre le mur. Mon bras est comme un bout de spaghetti ramolli. Je réessaye. Le bocal rebondit. J'imagine quelqu'un en train de nous regarder par la fenêtre : une femme maigre qui jette un objet contre un mur de briques. *Pathétique*, je me répète dans ma tête.

Je réfléchis à l'image que je dois donner tant aux voisins qu'à ma psy. Je sais qu'empoigner ainsi sa colère, ça signifie renoncer à ce type de contrôle, à cette évaluation, à cette distance par rapport à soi-même, mais ce contrôle, j'en ai désespérément besoin. Je préférerais me faire mal – me poignarder métaphoriquement – que de laisser quiconque tenir le couteau. Je lutte pour entrer dans mon corps et être, tout simplement. Je ne fais aucune confiance à mon corps pour prendre les rênes. Et maintenant, quelqu'un me le demande, quelqu'un me pousse à laisser mon corps libérer sa colère. C'est voué à l'échec.

– Je ne suis tout simplement pas assez forte, je murmure.

Je lisse une mèche de cheveux derrière mon oreille et je fixe le sol, en repensant à la cour asphaltée de mon école primaire.

– Parfois, ça peut aider de penser à quelqu'un qu'on souhaite punir, me conseille-t-elle.

Je déteste l'idée qu'il existe quelqu'un que je puisse souhaiter punir mais je ferme les yeux en soupirant. Je refuse de penser que je me sens

idiote, que je dois avoir l'air idiote. *Lâche prise.*

Cette fois, le bocal me jaillit des mains, comme traversé par un courant électrique. Il s'écrase contre le mur et éclate en tout petits morceaux. Je me retourne vers ma psy, en état de choc.

– Le corps sait, dit-elle en prenant un balai.

Elle a raison, évidemment. Mon corps sait. Évidemment, les sensations physiques, tout comme la colère, ont leur raison d'être. Ce sont des signaux, des indicateurs, ils sont là pour nous mener à la vérité. Mais moi, je ne les écoute pas, j'ai trop peur de ce qu'ils pourraient révéler.

*
* *

Un après-midi de la fin août, S et Barbara ont décidé que ce serait bien d'aller faire une balade sur la plage avec les beach cruisers que nous avons achetés quelques semaines auparavant. L'idée les emballait, mais moi j'hésitais. Je n'ai jamais été une grande sportive ; au lycée, je préférais marcher tranquillement sur la piste pendant que mes camarades couraient.

J'ai envisagé de suggérer qu'on reste à la maison, histoire de lire et de se reposer, mais je savais que c'était plutôt nul. J'étais dans mon premier trimestre de grossesse et la seule chose dont j'avais envie, c'était de dormir, mais ma gynéco avait insisté sur l'importance de l'exercice physique. En plus, les balades à vélo que j'avais faites avec S et Barbara s'étaient révélées être d'excellents moments.

D'aussi loin que je me souviens, je me suis toujours considérée comme mal coordonnée, même quand j'étais enfant. Mon père m'emmenait au bout de la rue, sur un parking goudronné, pour m'apprendre à faire du vélo et j'avais fini par acquérir la maîtrise de mon équilibre, mais je ne m'étais jamais sentie suffisamment à l'aise pour pédaler en toute sérénité. Il m'était impossible de faire suffisamment confiance à mes réflexes pour me détendre et trouver du plaisir dans cette activité.

L'air chaud que nous respirions à pleins poumons ne rendait guère attractif tout effort physique mais quand nous avons descendu la rue, une brise inattendue a allégé l'humidité.

Barbara roulait en tête sur le bas-côté et ses cheveux volaient derrière elle. S et elle étaient des compagnons de voyage bien assortis, puisque, l'un comme l'autre, ils étaient toujours prêts à sauter dans l'océan ou à s'offrir un bain de minuit. J'observais leur façon de se détendre sans la moindre jalousie : je les aimais tous les deux et ça m'aurait plu de leur ressembler davantage, pour suivre leur exemple et apprécier leur influence. Sans cesser de pédaler, j'ai baissé les épaules en inspirant profondément ; j'ai jeté un œil sur mon bassin en pensant au fœtus blotti à l'intérieur de moi. Le matin même, j'avais lu qu'il avait à peu près la taille d'une figue. En réfléchissant aux battements de son cœur, je me demandais s'ils suivaient ceux du mien.

Devant moi, j'ai vu que Barbara et S avaient tourné à gauche, dans un champ. Elle a jeté un œil par-dessus son épaule et elle m'a fait un sourire charmant, avec ses dents de travers.

– Raccourci ! a-t-elle crié.

J'ai hoché la tête et j'ai quitté la route, mon vélo cahotant sur ce nouveau terrain, inégal.

Le champ était vaste. Mon vélo perdait de la vitesse dans l'herbe épaisse. Les nuages qui nous avaient protégés du soleil pendant la plus grande partie du trajet s'étaient dissipés, le vent s'était calmé et je me suis vite retrouvée en sueur, les tempes battantes.

Je voyais bien que S et Barbara, eux aussi, commençaient à lutter : ils avaient changé de position et, apparemment, ils devaient fournir plus d'efforts pour appuyer sur les pédales. J'ai été prise d'étourdissement tandis que ma poitrine se serrait. L'horizon était spectaculaire : que du ciel bleu et de hautes herbes vertes. L'espace d'une seconde, je me suis inquiétée pour le bébé – comment son cœur bat-il quand je suis moi-même tellement à bout de souffle ?

S s'est tourné vers moi et je n'ai pas pu m'empêcher de penser que je devais être vraiment moche – mon visage a tendance à se couvrir de taches rouges dès que je fais quelque chose d'éprouvant. Mes seins gonflés étaient douloureux sous mon T-shirt gigantesque et j'étais sale et bouffie. J'ai lutté contre mon instinct qui me disait d'arrêter, soudain pleine d'une détermination nouvelle. *Je suis avec ceux qui comptent le plus pour moi, on fait une promenade à vélo par un temps magnifique, ai-je pensé. Pas question de te défiler.*

J'ai pédalé plus fort, sans me soucier de la douleur. J'avais les cuisses en feu. J'ai ravalé ma salive. J'ai vu la route devant moi et j'ai observé le corps de Barbara qui sautait sur la selle tandis qu'elle traversait pour retrouver l'asphalte.

Ils ont ralenti pour m'attendre et une vague de tendresse m'a submergée en voyant la forme familière de leur dos penché sur le guidon. *Peu importe de quoi j'ai l'air, ai-je compris.* Le sang battait dans mes cuisses et, à nouveau, j'ai pensé à la vie minuscule que mon corps abritait. Ma meilleure amie et mon mari me souriaient avec amour. Sans dire un mot, nous avons continué. J'avais les yeux pleins de larmes. J'avais envie de crier : *Merci ! Quelle joie peut être la vie dans ce corps.*

*
* *

Quand j'étais enfant, marcher sur les fissures du trottoir me terrifiait, j'avais peur de voir ma mère « se casser la figure », comme dit la comptine¹. J'étais convaincue que mes pensées avaient une influence sur tout, depuis le rôle que j'allais avoir dans la pièce de théâtre à l'école jusqu'à ce que serait mon avenir ou la taille que j'allais atteindre.

Cet attachement à la pensée magique a continué une fois que j'étais adulte. Quelques-unes de mes superstitions : si je prévois un voyage, j'aurai à coup sûr du travail. Si je rêve de quelqu'un, je m'attends à entendre parler de lui rapidement. Si je partage de bonnes nouvelles avec quelqu'un avant

qu'elles ne soient officielles, l'événement heureux n'aura pas lieu. La dernière en date, c'est de croire que si je conserve quelque part sur mon corps le nom de mon fils (sur un collier ou un bracelet où ses initiales sont gravées), il restera en bonne santé.

Si je peux faire quelque chose, n'importe quoi, pour orienter la marche de certains événements, alors je suis moins démunie. Et j'ai moins peur. Cette idée est si profondément enracinée que, alors même que je suis en train de faire cet aveu, je m'inquiète de la poisse que je risque de faire porter à mes rituels. Mes astuces vont-elles continuer à marcher maintenant que je les ai partagées ?

Je me bats souvent pour différencier ce qui relève de mon instinct et ce qui relève de mon esprit superstitieux et hypervigilant qui me jouerait des tours. Audre Lorde a écrit : « En tant que femmes, nous en sommes arrivées à ne plus faire confiance à cette force qui jaillit du plus profond de nos connaissances irrationnelles. »

Une partie logique en moi sait que les événements ne sont pas affectés par les forces surnaturelles telles que je les dicte. N'empêche, je ne veux pas que ce soit la vérité vraie, en tout cas pas totalement. Je tiens à croire à une certaine forme de magie, à une certaine forme de puissance, même si elle échappe à mon contrôle.

*
* *

Personne ne sait ce qui déclenche précisément l'accouchement dans le corps d'une femme. Durant ma grossesse, j'ai appris que, en dépit de l'assurance des médecins qui se comportent comme s'il n'y avait ni magie ni mystère dans nos réactions physiques, c'est là une chose pour laquelle nous ne disposons d'aucune explication claire. Pendant l'un de nos derniers rendez-vous avec la gynéco, S lui a demandé qui décidait que le moment était venu : le bébé ou mon corps.

– Sans doute les deux ? a-t-elle répondu vaguement, les yeux fixés sur son bipeur.

Six jours avant le terme, alors qu'il était presque minuit un dimanche du début mars, j'ai perdu les eaux. Plus tôt dans la journée, nous étions allés dans l'Upper West Side nous offrir nos bagels préférés et de la salade de corégone, histoire de nous récompenser d'avoir mis la touche finale à la chambre d'enfant (on s'était également enfin décidés à accrocher des tableaux qui traînaient le long des murs depuis des années, comme si le bébé allait se mettre à juger notre décoration intérieure).

Sur le chemin du retour, j'avais demandé à S si nous étions prêts.

– Mais merde, bien sûr ! avait-il répondu en me serrant le genou.

– Je sais que ça fait peur, ai-je marmonné un peu plus tard, assise toute seule sur notre canapé rouge, les mains posées sur mon ventre. Mais nous allons le faire ensemble.

Je ne savais pas très bien si je m'adressais à mon fils ou à mon corps. Sans doute aux deux.

Mon sommeil a été interrompu par un flot brûlant entre mes jambes et je me suis redressée brutalement dans le lit. J'ai viré les couvertures, révélant ainsi une tache d'humidité sur le drap qui allait s'élargissant. La lumière douce de la télévision jetait une ombre sur mon ventre, lui donnant un air de croissant de lune.

– Ça commence ! ai-je crié en me levant d'un bond.

Tandis que S se dépêchait de tout rassembler pour l'hôpital, les contractions démarraient et, à quatre pattes, je fixais les carreaux de notre salle de bains. J'avais l'impression que mon corps s'ouvrait ; la douleur était globale, elle se propageait du centre pour se répandre dans tous les coins de mon être. Les contractions se succédaient sans arrêt et, quand l'une atteignait un sommet, la panique s'est emparée de moi. Je voulais à tout prix faire cesser la douleur mais j'étais prise au piège. J'ai serré les dents et je me suis mordu la lèvre.

– Il n’y a pas de retour en arrière, ai-je dit à moi-même en posant mon front contre le sol froid et en croisant les mains derrière la nuque.

J’ai essayé de me rappeler que je devais respirer. Qu’allait-il nous arriver, à mon bébé et moi ? Nos vies étaient en jeu mais je ne pouvais rien faire pour assurer notre sécurité. Notre survie dépendait maintenant des mystérieux mécanismes de mon corps.

Quelqu’un m’avait dit que, pour avoir une bonne dilatation, il fallait que les ondes cérébrales de la femme ralentissent jusqu’à atteindre un état similaire à l’orgasme. C’était bizarre de penser au sexe au moment d’accoucher mais, tandis qu’une autre contraction me saisissait la colonne vertébrale, c’était un vrai soulagement de me souvenir que mon corps était capable de plaisir et de relâchement. J’ai essayé de me remplir la tête de rien. J’ai laissé la contraction me dévorer.

Brusquement, une nouvelle sensation : la confiance. Mon corps m’avait emmenée jusque-là, n’est-ce pas ? Il était résistant. Il avait su protéger mon fils en plein développement pendant neuf mois et il avait permis à son cœur de continuer à battre pendant que, dans toute sa complexité, il se construisait à l’intérieur de moi. Maintenant, mon corps s’ouvrait, conformément au programme. J’ai compris alors que je devais lâcher prise. En dépit de ma peur, je me suis calmée. J’ai capitulé.

Quand nous sommes arrivés à l’hôpital, je me suis traînée dans le hall et contorsionnée contre la paroi de l’ascenseur. En salle d’accouchement, une femme m’a demandé mon nom pendant que je m’accroupissais à côté d’un fauteuil, la tête posée contre l’accoudoir. J’étais là mais pas vraiment. J’étais à l’intérieur de mon corps, une machine qui fonçait en toute violence, sans se soucier de rien ni de personne. Je me suis concentrée, refusant de laisser mon cerveau empêcher mon corps de faire son travail. Il savait ce qu’il avait à faire. Moi, je devais juste ne pas me mettre en travers de son chemin.

Le soleil s'est levé une heure avant le moment où il a fallu commencer à pousser. Les stores laissaient passer une lumière rose orangée dans la chambre d'hôpital. Des ombres rayées s'étaient étalées sur les murs. Alors que je poussais, j'ai réclamé un miroir. Je voulais voir mon corps. Je voulais être témoin de l'avancement.

J'ai vomi dans un petit récipient en plastique qu'une infirmière tenait sous ma bouche. Tout était brillant. Il n'y avait aucune couleur – seulement une lumière blanche. C'était le matin, la ville se réveillait. J'ai pensé au café qui se buvait, aux douches chaudes, aux amoureux qui se disaient au revoir après une nuit passée ensemble. Des millions de gens menaient à bien leurs rituels tout en préparant leur corps pour une nouvelle journée de vie. Une naissance, c'est aussi ordinaire que n'importe lequel de ces petits événements : à tout moment, il y a un corps de femme en plein travail. C'est à la fois si banal et si extraordinaire, la façon dont notre corps nous accompagne tout au long de notre vie.

J'ai senti un coup de poignard dans mon pelvis et dans tout le bas du dos. Les contractions tenaient la chambre ; leur rythme était déterminant. Je l'annonçais chaque fois qu'il y en avait une qui montait et l'infirmière, le médecin et S se précipitaient pour se mettre en position à côté de moi et puis, comme la marée, la contraction reculait en se dissipant. Chaque nouvelle poussée m'offrait sa récompense : un répit dans la douleur, puis un bref aperçu du sommet de la tête de mon fils.

Dans le miroir orienté au-dessus de mon corps, je ne reconnaissais plus mon visage : il était rouge et gonflé, les veines de mes tempes battaient, toutes saillantes. Mon corps était enflé, à vif, je ne le reconnaissais plus non plus. Tout était changé. Les battements du cœur de mon bébé grésillaient à travers le monitoring.

J'ai entendu une voix dire quelque chose, ça durait depuis trop longtemps, le bébé était trop gros et j'étais trop petite.

– On va peut-être être obligés de prendre la ventouse, a dit le médecin.

Non, ai-je pensé.

– Pousse ! a dit S en prenant ma tête dans ses mains et en appuyant son front contre le mien.

J'ai fermé les yeux.

– Vous n'allez pas tarder à faire connaissance avec votre fils ! avaient dit les infirmières pour m'encourager.

Jusqu'à ce jour, je n'avais jamais compris pourquoi les gens décrivaient une naissance comme une rencontre, mais maintenant, c'était évident.

Je l'ai senti, son corps contre ma poitrine, mais plus intensément sa présence dans la pièce.

Dans un état d'hébétude, je l'ai serré contre moi. *Ma chair*, ai-je pensé. Le miroir avait été repoussé sur le côté mais je pouvais encore voir l'endroit d'où il était sorti. Mon corps.

1. *Step on a crack, break your mother's back.* Traduction : « Si tu marches sur une fissure, ta mère se cassera la figure. » (NdT.)

Remerciements

Une version de « Comment je me suis rachetée » a été publiée dans le *New York Magazine*. Merci à David Haskell pour avoir fait acte de foi avant tout le monde et à Marisa Carroll pour avoir choisi ce texte en particulier.

Je suis si reconnaissante envers les lecteurs qui m'ont écrit pour me dire à quel point mon histoire les avait touchés. Grâce à vous, je me suis sentie moins seule. Vous m'avez donné de l'espoir.

Merci :

À Amy Einhorn et à toute l'équipe de Metropolitan pour leur engagement acharné envers ce livre.

À mes éditrices, Sara Bershtel et Riva Hocherman, pour leur concision, leur sollicitude et leur patience. Je dois tant à vos regards pénétrants et à vos esprits ouverts. Merci d'avoir considéré ce livre comme relevant de Metropolitan. Et à Brian Lax, grâce à qui nous sommes restés organisés.

À Nate Muscato. À mon vif et brillant agent, David Kuhn. Notre amitié m'est précieuse.

À Amy, pour m'avoir soutenue pendant toutes ces années.

À Lindsay Galin, qui n'a peur de rien, grosse bûcheuse et toujours sincère.

À Pippa et Mary. Merci d'avoir été parmi mes premières lectrices. Votre sagacité a fait toute la différence.

À Liz, qui m'a appris à écouter mon corps.

À Sarah, qui m'a prise par la main pour suivre ce chemin avec moi.

À Josh, qui a ôté son précieux masque pour me dire ce qu'il pensait de mon travail.

À Lena et à tous les autres écrivains qui m'ont accueillie à bras ouverts.

À Stephanie Danler, à qui j'ai envoyé des mails de façon inopinée, mettant en pièce jointe de longs brouillons, et à qui je demandais instamment ses réactions. Je ne serai jamais en mesure d'exprimer ce que cela a signifié pour moi quand j'ai lu ton message : « Oui, tu es une écrivaine. » Merci d'avoir toujours été présente. Ta gentillesse, ta sollicitude et ta générosité m'ont donné assez de confiance en moi pour écrire ce livre.

À Kat, d'être ma famille et de m'aimer toujours.

À Barbara. Tu as rempli ma vie de joie.

À ma mère et à mon père, les premiers conteurs que j'aie jamais connus.

À mon époux, pour m'avoir montré à quel point l'amour peut tout changer.

À Sly, à qui ce livre est dédié. Pendant que tu grandissais dans mon ventre, moi j'écrivais en espérant devenir la meilleure version de moi-même, pour toi.